

Jos, le lac de ma vie

Jacques Dore

 La Plume d'Or

Table des matières

Chapitre 1	Préambule d'une vie	8
Chapitre 2	L'enfance	19
Chapitre 3	L'adolescence	31
Chapitre 4	L'amour	43
Chapitre 5	Le dérapage	63
Chapitre 6	L'imprévu	73
Chapitre 7	Le drame	87
Chapitre 8	La libération	109

Les Éditions La Plume D'or

3485-308, av. Papineau

Montréal (Québec) H2K 4J8

<http://editionslpd.com>

Jacques Dore

Jos, le lac de ma vie



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Doré, Jacques, 1946-

Jos, le lac de ma vie
Pour les jeunes de 13 ans et plus.

ISBN 978-2-924594-54-4

I. Titre.

PS8557.O73J67 2017 jC843'.54 C2016-942121-X

PS9557.O73J67 2017

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture M.L. Lego
Révision et correction d'épreuves : Lyne Boisvert
© Jacques Doré., 2016

Dépôt légal – 2017
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN:978-2-924594-54-4
ISBN ePub:978-2-924594-55-1
ISBN PDF:978-2-924594-56-8

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada
1^{re} impression, janvier 2017

*À ma merveilleuse famille, à mes fidèles amis,
et à vous qui me permettez de vivre le rêve ultime de tout auteur,
celui d'être lu.*

*Le bonheur n'a pas de prix,
même quand il coûte cher...*

Chapitre 1

Préambule d'une vie...

Richard était sur le bord de son lac... Il avait développé une relation d'amitié avec ce lac qu'il avait affectueusement baptisé *Jos*, du nom de son grand-père. Il avait pris l'habitude d'aller rencontrer Jos presque tous les matins, croyant naïvement que l'aube avait besoin de sa présence pour se manifester.

Le temps était particulièrement frais pour un matin de juillet, mais cela n'empêchait pas le ciel de se teinter peu à peu des couleurs caractéristiques d'un superbe lever de soleil.

Richard appréciait beaucoup ces moments où il se trouvait sur le quai, confronté à une nature qui l'amenait à faire une réflexion sur les différents sens que pouvait prendre sa vie. Il y avait vu défiler les souvenirs de son enfance, de son adolescence, de ses premières amours. De même, il y avait souvent remis en doute ses propres comportements, que ce soit dans sa vie de couple, dans son rôle de père, ou dans sa carrière professionnelle. Sous les apparences d'un homme viril, il était un être plutôt fragile qui se laissait souvent atteindre plus qu'il ne l'aurait souhaité par les événements qui se déroulaient autour de lui. Il percevait Jos comme un confident, pour ne pas dire un guide, qu'il ne se lassait pas d'écouter.

Ce matin-là, le ciel irisé lui paraissait pourtant sombre et gris et il ne ressentait pas le plaisir habituel que l'odeur de son lac lui procurait. Il avait autre chose en tête. À quarante ans, il avait tout ce qu'un homme pouvait espérer pour être heureux... une femme idéale, Élise, trois enfants vivaces d'esprit et en santé, Alexandre, Olivier et Jeanne, un travail qui lui rapportait des revenus nettement au-dessus de la moyenne, et une luxueuse maison sur le bord d'un lac qu'il considérait comme étant le sien. Il avait aussi des amis sur lesquels il pouvait toujours compter en cas de coup dur.

Son enfance ne laissait toutefois pas présager une telle qualité de vie. Sa naissance ne s'était pas déroulée sans heurts, le recours aux forceps ayant été nécessaire pour l'expulser du corps de sa mère, plus ou moins heureuse de le voir atterrir sur terre. Louise ne se voyait vraiment pas mater un enfant, si beau pouvait-il être. Elle était, à ce moment, professeure dans une école publique de niveau secondaire depuis une dizaine d'années. Elle enseignait le français à des jeunes qu'elle avait progressivement appris à détester au fil des années. Elle était une femme qui avait professionnellement peu d'ambition et qui se satisfaisait égoïstement des petits plaisirs de la vie. Elle appréciait les bonnes bouffes et, sans être alcoolique, trouvait qu'il y avait beaucoup de bonheur contenu à l'intérieur d'une bouteille d'alcool. Elle avait assez mauvais caractère, était plutôt du type soupe au lait et n'était en général d'agréable compagnie qu'avec les gens qui, à ses yeux, en valaient vraiment la peine. Elle était par ailleurs une femme habile qui savait prendre les moyens nécessaires pour parvenir à ses fins.

À l'opposé, Laurent, le père de Richard, était un homme patient et méthodique. Psychiatre de profession, il avait son propre cabinet privé en plus d'enseigner à l'université. Il aimait entrer en relation avec les gens, savait les écouter et avait à cœur de leur venir en aide. Même que bien souvent, il était plus habile à amener ses clients à mettre de l'ordre dans leur vie qu'il ne l'était lorsqu'il s'agissait de régler ses propres problèmes.

Louise fit sa connaissance de façon très fortuite, alors qu'elle faisait la file pour effectuer un dépôt bancaire. En se retournant pour bavarder avec un ami qui se trouvait là par hasard, Laurent accrocha malencontreusement le sac à main de Louise. Rouge de colère, cette dernière ne se retint pas pour afficher sa fureur. L'acuité de son regard aurait suffi à faire comprendre au pauvre homme

qu'elle n'appréciait pas du tout l'incident qui venait de se produire, mais elle ne s'en contenta pas.

— Monsieur, on ne vous a jamais appris à respecter les gens? Regardez ce que vous avez fait!

Surpris par tant d'agressivité, la réplique de Laurent ne se fit pas attendre.

— Pensez-vous vraiment, madame, qu'il s'agissait d'un geste volontaire de ma part?

Louise continuait de hurler tout en s'affairant à ramasser ce qu'elle considérait comme une partie de son intimité et en défendant à un Laurent tout penaud de toucher à quoi que ce soit. Comme si une simple sacoche renversée constituait pour elle un véritable viol. Tout autour, des gens abasourdis restaient bouche bée, surpris qu'un incident aussi banal puisse entraîner un comportement qui leur semblait démesuré par rapport à la gravité de ce qui venait de se produire sous leurs yeux.

— Croyez-moi, madame, de poursuivre Laurent, je suis vraiment désolé et je vous prie de pardonner ma maladresse.

— Sachez, monsieur, que demander pardon est l'arme des faibles et ne sert de porte de sortie qu'à ceux qui sont venus sur terre pour emmerder les gens.

Un peu exaspéré, Laurent sentit le besoin de rétorquer du tac au tac :

— Sachez, madame, que la colère et la violence ne servent souvent qu'à camoufler un ardent désir d'amour et de tendresse.

Louise ne pouvait se douter que son interlocuteur venait de laisser parler sa profession. Il faisait partie de ces psychiatres qui ont la détestable manie de sonder les cerveaux des gens qui les entourent. Il était fasciné par ce qu'il appelait *les beaux cas*. Louise lui était tout de suite apparue comme l'un d'eux.

Celle-ci ressentit tout de même un malaise à la suite de la dernière réplique du psychiatre. Au-delà de sa colère, tout en le considérant comme un être impoli et vaniteux, elle ne pouvait se cacher à elle-même qu'elle avait devant elle un homme au physique plus qu'élégant. Il n'était cependant pas question qu'elle laisse paraître un quelconque signe de sympathie. Cela aurait été, dans les circonstances, un aveu de faiblesse inacceptable.

— Madame, je crois sincèrement que cette discussion ne nous mènera nulle part. Vous êtes furieuse et vous avez peut-être raison de l'être, mais en même temps, vous refusez que je sois désolé alors que je le suis vraiment. Je suis psychiatre et je me permets de vous dire que votre comportement n'est pas celui qu'a normalement une femme sereine et heureuse. Si je peux vous venir en aide, ne serait-ce que pour réparer ma bêtise d'aujourd'hui, n'hésitez pas à m'appeler; je vous laisse ma carte.

Tellement surprise par le culot de cet homme et par le dénouement imprévu de cette altercation, Louise n'eut pas le réflexe de refuser la carte qui lui était tendue. Elle la prit donc, sans émettre la moindre parole, puis sortit en coup de vent de la banque, sans même faire la transaction pour laquelle elle y était entrée.

L'enseignante avait pratiquement oublié cet incident lorsque, quelques semaines plus tard, elle regardait un peu distraitement une émission de télévision portant sur les diverses façons dont un témoin peut influencer le déroulement d'un procès. Quelle ne fut pas sa surprise d'y voir apparaître Laurent, à titre de troisième invité. Celui-ci était venu parler du rôle des témoins experts, rôle qu'en tant que psychiatre, il avait lui-même été appelé à jouer à plusieurs reprises.

Elle ne reconnaissait plus l'homme qui lui était apparu si détestable lors de leur rencontre à la banque. Impressionnée par la profondeur de son témoignage et par sa facilité à vulgariser la partie scientifique de celui-ci, elle le vit soudainement sous un œil différent. Peut-être aidée par l'effet de son deuxième verre de Martini, elle éprouva une envie irrésistible de mieux connaître cet homme.

Ayant toujours sa carte professionnelle, l'idée de le contacter ne cessait de lui trotter dans la tête. Au bout de quelques jours, elle se décida enfin à aller de l'avant. Elle n'était cependant pas du genre à s'humilier et devait trouver une raison pour justifier l'appel qu'elle s'apprêtait à faire. Avant de passer à l'action, elle prit un grand verre d'eau et se racla la gorge, ne voulant surtout pas qu'une voix enrouée trahisse sa nervosité.

— Puis-je parler à monsieur Laurent Ménard, s'il vous plaît?

— Lui-même, comment puis-je vous aider?

— Monsieur Ménard, je m'appelle Louise Robichaud. Ce nom ne vous dit sûrement rien, mais je suis la dame que vous avez agressée à la banque il y a quelque temps. Vous devez certainement vous en souvenir?

Avant même qu'il ne réponde, l'image d'une femme acariâtre jaillit instantanément dans le cerveau de Laurent.

— Je m'en souviens parfaitement, mais puisque vous parlez d'agression, je constate que vous ne semblez pas avoir décoléré depuis ce triste incident. Je vous avise tout de suite que je ne souhaite nullement reprendre cette discussion oiseuse que nous avons eue tous les deux. Si tel est le but de votre appel, nous allons immédiatement y mettre fin.

Saisie par la réaction presque violente de son interlocuteur, Louise comprit que si elle voulait parvenir à ses fins, elle devait changer de ton. À sa grande surprise, cela lui demanda moins d'efforts qu'elle ne l'aurait cru... Elle avait toujours eu une forme de respect pour les gens qui savent se tenir debout, particulièrement lorsque ceux-ci étaient des hommes. Elle était même prête à enfin reconnaître qu'elle avait peut-être accordé une importance trop exagérée à l'incident de la banque. Tout en évitant de sembler penaude ou repentante, elle adopta un timbre de voix plus amical.

— Je m’excuse de vous avoir laissé entendre que j’ai toujours sur le cœur notre dernière altercation. Je vous assure, monsieur Ménard, que mon appel n’a rien à voir avec les circonstances dans lesquelles nous nous sommes connus. Je suis professeure de français et je cherche toujours les meilleurs moyens de pousser mes élèves à améliorer la qualité de leur parler et de leurs écrits. Je vous ai vu récemment donner une interview fort intéressante sur le rôle de témoin expert que vous avez eu l’occasion d’exercer à plusieurs reprises. Je me demandais si vous accepteriez de m’aider dans ma tâche en venant rencontrer mes élèves pour les entretenir sur ce thème...

Laurent ne pouvait se douter que l’institutrice se moquait passablement du succès de ses élèves. Malgré ses talents de psychiatre, il ne possédait pas encore suffisamment de données pour pouvoir comprendre que Louise éprouvait pour lui une sorte d’attirance difficile à définir.

— Madame Robichaud, je veux d’abord vous remercier pour vos compliments sur mon récent passage à la télévision. Vous me permettrez cependant de réfléchir à votre demande avant de vous donner une réponse. Je n’ai vraiment pas d’expérience dans ce genre de rencontres avec des jeunes. Je constate combien vous semblez les aimer et vouloir les faire grandir. Je ne souhaiterais surtout pas, en voulant vous aider, nuire à la poursuite de vos objectifs. Si vous permettez, laissez-moi quelques jours et je vous rappelle.

Laurent savait déjà qu’il n’acquiescerait pas à cette demande. Il n’avait ni le temps ni l’envie de se lancer dans un tel projet, même s’il était étonné que Louise l’ait contacté. L’objet de sa réflexion portait plutôt sur les motifs qui avaient poussé celle-ci à surmonter son orgueil pour commettre un tel geste et sur la réaction qu’il devrait lui-même adopter face à cette situation. Sa déformation professionnelle l’incitant à pousser plus à fond son expertise, il la rappela deux jours plus tard pour lui faire une proposition.

— Bonjour, madame Robichaud, c’est Laurent Ménard. Je vous avais promis de répondre rapidement à votre demande, alors je tiens ma promesse... ou presque.

Louise éprouva à ce moment un sentiment d’inquiétude, sachant que ce que lui répondrait Laurent pouvait d’un seul coup jeter par terre le plan qu’elle avait élaboré.

— Je vous écoute.

— Comme je vous l’ai mentionné lors de notre dernière conversation téléphonique, j’ai peu d’expérience avec les jeunes. Il me faudrait obtenir davantage de détails sur la façon dont vous comptez vous servir de mon témoignage dans le cadre de votre cours de français.

— Je comprends.

— Je souhaiterais donc, avant de vous donner une réponse définitive, que nous nous rencontrions pour préciser davantage ce que vous attendez de moi.

Louise n’aurait pu espérer un meilleur dénouement. Une telle rencontre lui fournira l’occasion de mieux jauger l’homme qui sera devant elle. S’il devait s’avérer l’être fat et snob qui lui était apparu au premier abord, elle n’aurait qu’à lui faire croire qu’il restait à régler la question

du budget relatif à sa venue à l'école et lui annoncer par la suite que les fonds requis, à sa grande déception, ne lui avaient pas été alloués. Cela marquerait la fin de leur relation. Par contre, si son attirance pour lui devait se confirmer, elle pourrait alors poursuivre son entreprise de séduction.

— Laurent, excusez-moi... Vous permettez que je vous appelle Laurent?

— Disons que je considère ça comme une forme de gentillesse de votre part.

— Laurent, je vois que vous êtes un homme sage et je suis tout à fait d'accord avec l'idée d'une telle rencontre. Je sais que vous devez être un homme occupé, mais je me permets de vous inviter à venir prendre un apéro chez moi mardi ou mercredi prochain.

— Mercredi me conviendrait; disons vers 18 h 30. Vous n'avez qu'à m'envoyer vos coordonnées par courriel. Vous avez les miennes sur la carte professionnelle que je vous ai si gentiment remise l'autre jour...

— Je constate que vous avez le sens de l'humour... Je pense que nous allons bien nous entendre. Je ne suis pas une femme aussi susceptible que ce que j'ai pu vous montrer, vous allez voir. Je vous attends donc chez moi, mercredi.

Louise et Laurent n'étaient pas des jouvenceaux. Elle était âgée de trente ans et lui avait dix années de plus. Leur expérience, en matière de vie de couple, n'était cependant pas très riche. Louise était plutôt du genre à butiner. De fait, elle n'avait connu aucune liaison durable, préférant de beaucoup les aventures passagères. Quant à Laurent, il était un peu plus expérimenté, puisqu'il avait été marié à une Mexicaine avec qui il avait eu un fils. Malheureusement, au bout de cinq ans de vie commune, cette union avait connu une fin abrupte quand sa femme et son fils périrent tragiquement dans un accident d'automobile. Il n'avait jamais pu s'en remettre complètement et n'avait toujours pas envisagé de refaire sa vie avec quelqu'un d'autre.

Laurent était un homme assez traditionnel pour qui le respect des conventions revêtait une certaine importance. Il n'était donc pas question qu'il se présente chez Louise les mains vides. Il eut l'idée d'apporter des fleurs ou une bouteille de vin, mais il cherchait davantage un moyen de dédramatiser le souvenir de leur première rencontre. Il opta donc pour un cadeau qui se voulait humoristique. Il se procura une sacoche d'une qualité que l'on pourrait qualifier de discutable, pour ne pas dire affreuse. Il arrêta ensuite dans une quincaillerie pour acheter un cadenas dont il se servirait pour relier les deux ganses de la bourse. Il pourrait ainsi vraiment tester le sens de l'humour de Louise.

Contrairement à la réputation qu'ont plusieurs psychiatres, Laurent était un homme ordonné et ponctuel. Il était 18 h 25 lorsque sa voiture, une Audi, fit son apparition devant l'immeuble en copropriété de Louise. Si cette dernière avait choisi d'habiter ce lieu, c'était principalement parce qu'il se trouvait tout près de son école, ce qui lui permettait de franchir à pied la distance qui l'en séparait. Son appartement n'était pas particulièrement luxueux, mais il était confortable et bien entretenu.

C'est avec une certaine nervosité qu'elle entendit la sonnerie de son téléphone lui indiquer que Laurent était arrivé et attendait en bas qu'on lui ouvre la porte, ce qu'elle fit tout en lui souhaitant la bienvenue. Elle sortit ensuite dans le corridor pour l'accueillir.

— Bonjour, Laurent, vous permettez que je vous fasse la bise?

Laurent se douta une fois de plus que Louise cherchait à se montrer particulièrement gentille avec lui, peut-être dans le dessein d'effacer l'animosité qui avait marqué leur première rencontre. C'est pourquoi il décida de la relancer sur ce chemin.

— Bien sûr, mais si l'on en est rendu à se faire la bise, peut-être devrions-nous nous tutoyer.

— Je ne savais pas que vous étiez aussi vite en affaires, mais je n'ai aucune... pardon... je vois que tu es vite en affaires, mais je n'ai aucune objection, bien au contraire, à ce que l'on se tutoie. Si tu veux bien entrer... Nous n'allons tout de même pas prendre l'apéro dans le corridor.

Louise fit passer Laurent au salon et avant qu'elle n'ait le temps de s'excuser pour aller servir l'apéro, son invité lui suggéra de s'asseoir d'abord pour recevoir la surprise qu'il avait pour elle.

— Ma bonne amie, il est de mise quand on est invité chez quelqu'un d'apporter un petit quelque chose. Le sac que je porte t'est destiné, mais avant de te le remettre, je veux t'aviser que je voulais vérifier si c'était vrai que tu avais toi aussi le sens de l'humour. Je voulais également que ce soit notre façon à nous de tourner définitivement la page sur l'incident qui a marqué notre première rencontre. J'ose espérer que tu ne seras pas choquée et, surtout, que tu ne trouveras pas mon geste plus qu'étaine que drôle.

Si l'objectif était d'intriguer Louise, il était visiblement atteint.

— Ce n'était pas nécessaire d'apporter quoi que ce soit. Nous ne prenons que l'apéro et en plus, tu es ici pour me rendre service.

Elle accepta le sac avec une certaine appréhension, ne sachant trop comment réagir aux derniers propos du psychiatre. Voulait-il lui faire la morale? Si tel était le cas, elle se disait que la présente rencontre prendrait fin avant même de commencer. Les mains tremblotantes, elle ouvrit le sac et aperçut la bourse qu'il renfermait. La rougeur de son visage trahissait sa gêne devant un cadeau d'aussi piètre qualité, mais ce n'est qu'en finissant de la sortir du sac qu'elle aperçut le cadenas qui reliait les deux ganses de la sacoche.

La regardant, Laurent ne put dissimuler un sourire qui en disait long sur la fierté qu'il ressentait devant ce gag qu'il avait imaginé.

— J'ai pensé que si tu avais un sac à main que tu pouvais barrer sur tes épaules, il ne serait plus possible pour aucun vieux malcommode de l'accrocher et de le faire tomber.

Louise s'esclaffa, puis son inquiétude et sa gêne laissèrent soudainement place à un sentiment de paix qui laissait présager qu'elle avait bien fait de recontacter cet homme.

— Tu peux être sûr que personne ne parviendra à faire tomber cette horreur. Cela me surprendrait beaucoup que je la porte un jour sur mes épaules. Tu es incroyable! Je constate qu'il n'y a pas que des inconvénients à côtoyer un psychiatre. Mon père me disait toujours que la meilleure façon d'oublier une mésaventure, c'est d'en rire. Il avait raison et je pense que désormais, l'incident de la banque va nous apparaître comme un événement heureux. Je ne sais comment te

remercier !

— Peut-être en me le servant, cet apéro !

Louise lui servit un gin-tonic et se versa son martini habituel. Elle s'était bien juré de n'en prendre qu'un seul, ne voulant d'aucune façon engendrer, chez son invité, une fausse idée quant à l'amitié qu'elle pourrait entretenir avec l'alcool. Elle avait aussi préparé quelques bouchées, question de faire bonne impression. Ce 5 à 7 se déroulait dans une atmosphère détendue et sympathique.

Après quelques explications un peu tordues et surtout peu convaincantes de Louise sur son projet scolaire, Laurent lui fit comprendre qu'il lui serait difficile d'y participer. S'il avait provoqué cette rencontre avec elle par simple curiosité professionnelle, il avait vite fait de deviner que c'était plutôt lui qui s'était fait piéger. Il ne fit cependant que peu d'efforts pour se sortir de ce guet-apens qui lui paraissait même amusant. Il était fasciné. Après avoir connu une personnalité particulièrement détestable, il venait de côtoyer une femme d'un commerce plus qu'intéressant et agréable. C'était la première fois depuis la mort de sa conjointe qu'il ne faisait pas que regarder une autre femme ; il la voyait.

— Ma chère Louise, j'ai passé un délicieux moment en ta compagnie, mais je vais devoir m'excuser. J'ai un autre rendez-vous, ce soir... beaucoup moins intéressant, tu peux me croire, et tu me croirais encore davantage si tu connaissais le médecin bougon que je suis obligé d'affronter parce qu'il veut me refiler un de ses patients. J'aimerais beaucoup que nous nous revoyions, d'autant plus que cette fois, il ne serait pas nécessaire de nous inventer une raison pour nous rencontrer.

Il termina sa phrase par un clin d'œil qui le rendit encore plus charmant aux yeux de Louise, littéralement subjuguée par l'élégance, la culture et le charisme de son invité. Il n'y avait plus de doute dans son esprit, elle voulait cet homme.

Par la suite, ils se revirent régulièrement. Au début de cette relation, les visées de chacun étaient passablement différentes. Alors que Louise se serait laissée aller dans les bras de Laurent dès les premiers jours, celui-ci cherchait davantage une amie qui saurait graduellement l'aider à se sortir des séquelles toujours persistantes qu'avait laissées la mort de sa femme et de son enfant. Il jugeait que Louise pouvait être cette précieuse amie. Ils se rapprochèrent de plus en plus, mais ce n'est que quelques mois plus tard que leur relation prit une tournure plus sérieuse, lorsque Laurent invita Louise à passer le week-end à son chalet d'été, ce qu'elle accepta avec empressement et... beaucoup d'espoir. Ses rêves s'y sont effectivement concrétisés, puisque c'est là qu'ils firent l'amour pour la première fois. Non seulement Laurent était un bel homme intelligent et cultivé, mais elle savait maintenant qu'il était aussi un amant hors pair.

— J'ose espérer, Louise, que j'ai pu te procurer un peu de plaisir.

La brillance des yeux de Louise aurait pu à elle seule répondre à cette question.

— Un peu de plaisir, tu dis ? Tu ne m'as pas juste envoyée au ciel, tu me l'as fait visiter d'un bout à l'autre. Je pense même que je pourrais te nommer chacun des anges qui y résident.

Louise ne mentait pas. Jamais elle n'avait connu un tel orgasme avec ses anciens amants d'un soir, de quelques jours ou même de quelques mois. Elle aurait espéré que le moment qu'elle venait de vivre dure éternellement, qu'il ne finisse jamais. Le visage de Laurent ne rayonnait peut-être pas de façon aussi manifeste que le sien, mais il trahissait tout de même une satisfaction évidente.

— Ma chère Louise, je suis ravi et, crois-moi, je dois reculer loin dans le temps pour me souvenir d'une occasion où j'ai été aussi heureux. Je sais que cela ne te semblera peut-être pas gentil, mais je veux être franc avec toi. C'est la première fois que je fais l'amour depuis le décès de ma femme. Tout à l'heure, tu m'as procuré une telle joie que je n'ai pu m'empêcher de penser à elle. Je sens que tu es tranquillement en train de la remplacer, même si je ne croyais pas cela possible. Je ne veux pas te comparer à elle, mais c'est difficile pour moi de ne pas le faire. J'espère que tu sauras faire preuve de compréhension et surtout de patience. Je t'aime bien, tu sais... Mais, trêve de bavardage, peut-être pourrions-nous ouvrir une bouteille de champagne pour sceller notre amitié?

Louise ne savait trop comment interpréter ces dernières paroles. Elle aurait de beaucoup préféré qu'il lui parle d'un amour réel plutôt que d'une simple amitié. Mais elle refusait de gâcher son bonheur présent, d'autant plus qu'elle ne détestait pas du tout le champagne.

Le lendemain matin, encore un peu sous les vapeurs de l'alcool, Laurent lui suggéra une petite randonnée en kayak, question de remettre leur esprit en place. Après avoir soigneusement bouclé sa veste de sécurité, Louise se surprit en train de payer, elle qui avait pourtant toujours été craintive face aux activités nautiques.

— Laurent, je dois te dire que je m'étonne d'être aussi à l'aise sur l'eau. J'avoue que je ne me serais pas aventurée seule dans un kayak, mais le fait de le partager avec toi me rassure. Je vois ton sourire... Ne te fais pas d'illusions, mon ami... J'aurais été tout aussi à l'aise avec quelqu'un d'autre. Mais si jamais tu voulais que l'on partage plus qu'un simple kayak, là je serais peut-être plus sélective dans le choix de mon compagnon.

Ayant encore besoin d'un peu de temps de réflexion avant de s'engager dans une relation stable, Laurent fit mine de ne pas saisir l'allusion. Pour le moment, la forme de relation qui existait entre eux lui convenait et il n'avait pas du tout l'intention de brusquer les choses. Louise ne voyait cependant pas la situation du même angle. Elle aurait tout de suite accepté de partager sa vie avec lui.

À la suite de ce week-end, ils continuèrent de se voir régulièrement : sorties au théâtre et au cinéma, parties de tennis, concerts, randonnées pédestres... bref, les activités se succédaient les unes après les autres, entremêlées, évidemment, de rapports sexuels qui, sans avoir le cachet de la première fois, leur procuraient encore beaucoup de bonheur.

Il y avait maintenant plus d'un an qu'elle fréquentait Laurent et Louise s'inquiétait de plus en plus au sujet de cette relation qui n'évoluait pas au rythme qu'elle souhaitait. Elle ne voyait Laurent que sur rendez-vous, et ce, lorsque son travail le rendait disponible. Elle avait jusque-là

respecté son cheminement, comme il le lui avait demandé, mais elle jugeait qu'il était maintenant temps qu'il tienne compte du fait qu'il n'était pas seul dans cette relation.

Puis, un jour, lorsqu'il l'appela pour un tête-à-tête au restaurant, elle lui proposa de le recevoir plutôt chez elle, prétextant avoir concocté un succulent canard à l'orange.

Laurent constata, durant le repas, que Louise avait l'air préoccupée.

— Ton canard est excellent, mais tu ne sembles pas apprécier beaucoup le vin que j'ai apporté.

Louise se recula sur sa chaise et, pour mieux se concentrer, fixa son copain droit dans les yeux.

— Il est très bon, ton vin, mais je tiens à garder toute ma lucidité; je veux que nous parlions de notre avenir. Je sais que tu as eu beaucoup de mal à accepter la disparition de ta petite famille, mais je crois t'avoir laissé suffisamment de temps pour te faire à l'idée que tu es rendu à l'étape de refaire ta vie. J'espère toujours que ce soit avec moi. Je dois donc savoir si tu es d'accord pour entreprendre une relation plus formelle avec moi, à vivre avec moi. Pour ma part, je ne peux plus me contenter de la situation actuelle. Je ne te demande pas de m'épouser, mais de vivre avec moi, de partager quotidiennement nos peines comme nos joies.

Laurent ne parut pas très étonné par les propos de Louise.

— C'est bizarre, je n'ai pas pressenti que tu voulais parler de ça ce soir. En revanche, lors de nos dernières rencontres, il m'est arrivé à quelques reprises de me dire que nous aurions bientôt cette conversation. Merci pour ta patience, et je veux que tu sois sûre d'une chose: je t'aime. Nous sommes tous les deux habitués à vivre seuls, il y aura forcément une période d'adaptation...

— Tu es en train de me dire que tu es d'accord?

— Bien sûr, et même plus! Non seulement je veux vivre avec toi, mais j'y ajouterais une condition... Que dirais-tu de faire un petit Ménard?

La foudre serait tombée sur la tête de Louise, que l'effet n'aurait pu être plus dévastateur. Elle n'avait jamais projeté avoir un enfant. Elle ne se voyait pas du tout l'allaiter, le nettoyer, lui faire des risettes... Pour elle, un enfant ne serait qu'un obstacle entre Laurent et elle, en plus de leur faire perdre le contrôle de leur vie. Comment être autonome avec un enfant? Elle prit son air de femme naïve dont on essaie d'exploiter la crédulité.

— J'imagine que c'est encore une de tes bonnes blagues?

— Pas du tout, je n'ai jamais été aussi sérieux. Je sais maintenant que tu parviendras à me faire oublier mon ex, mais je veux aussi réussir à oublier progressivement la disparition de mon fils. La meilleure façon d'y arriver, c'est de pouvoir offrir tout mon amour à l'enfant que tu pourrais me donner. J'espère que ce sera un garçon, mais une petite Ménard ferait aussi bien l'affaire.

— Et moi, dans tout ça?

— Je suis absolument certain que tu feras une excellente mère. Tu te sous-estimes... il y a beaucoup de générosité en toi. Tu voulais qu'on parle d'avenir? Bien voilà... À toi, maintenant, de

décider si tu veux consacrer ta vie à faire mon bonheur. Moi, je suis prêt à faire le tien. Sache que je serai toujours là avec toi pour m'occuper de notre fils ou de notre fille. Je ne te laisserai jamais tomber. Je te promets d'être un père présent et moderne.

Louise éprouva soudain le besoin de se verser un autre verre de vin, qu'elle ingurgita à une vitesse beaucoup plus grande qu'elle ne l'aurait fait en temps normal. Laurent ne put s'empêcher de réagir à ce qui lui semblait presque, dans son jargon de psychiatre, un trouble de comportement.

— Tu ne m'avais pas dit vouloir garder toute ta lucidité pour parler de notre avenir?

Le teint blême, Louise aurait souhaité être n'importe où, sauf devant Laurent.

— Je dois t'avouer que là, j'ai envie de la perdre, ma lucidité ! J'ai besoin de réfléchir à tout ça, mais je n'ai pas l'intention de le faire sous le coup de l'émotion. Je n'avais jamais mesuré jusqu'à quel point il était important pour toi d'avoir un enfant. Je n'avais surtout jamais cru, si j'ai bien compris, que tu en ferais une condition pour que notre relation de couple prenne vraiment forme. Laisse-moi au moins quelques jours pour y penser.

Le premier réflexe de Louise aurait été de mettre fin à cette relation. Mais réalisant de plus en plus jusqu'à quel point elle aimait Laurent et combien elle tenait à lui, elle se retrouvait dans une position déchirante. Est-ce qu'il en valait vraiment le prix ? Est-ce qu'elle pourrait trouver du plaisir à voir grandir cet enfant ? Est-ce qu'elle compromettrait cette relation, parce que dictée par son égoïsme ? Est-ce qu'elle se découvrirait des qualités qu'elle n'avait jamais soupçonnées ? Est-ce que Laurent se servait d'elle uniquement pour remplacer ce qu'il avait perdu de plus précieux dans sa vie ? Était-ce juste à elle à faire des concessions ? Risquait-elle de laisser filer le bonheur qui frappait à sa porte et de se retrouver seule pour le reste de sa vie ?

Les idées n'arrêtaient pas de s'entrechoquer dans son esprit. Elle aurait tellement eu envie de dire simplement oui et de laisser le bonheur les envahir. Mais pourrait-elle être heureuse avec un enfant qu'elle considérerait déjà comme étant davantage celui de Laurent plutôt que le sien ? Devait-elle poser elle aussi des conditions avant de s'engager plus à fond avec lui ? Elle ne pouvait se résoudre à ce que leur désir de vivre ensemble repose sur des tractations.

Autant elle était intransigente avec les gens pour lesquels elle avait plus ou moins de considération, autant elle pouvait être conciliante et prête à piler sur ses principes avec quelqu'un susceptible de constituer un rouage important dans la poursuite de son bonheur. Or, Laurent lui donnait l'impression de faire partie de cette catégorie. Après mûres réflexions, elle décida donc de faire confiance à la vie, de plonger dans cette mer qui lui paraissait houleuse, sans trop savoir où cela la conduirait.

Évidemment anxieux de connaître la décision de sa compagne, la nervosité de Laurent se devina aisément lorsqu'il entra chez elle. Ils s'installèrent à la table de cuisine et se servirent un verre de vin blanc. L'atmosphère était un peu lourde, jusqu'à ce que Louise se décide enfin à dévoiler le fruit de sa réflexion.

— Laurent, tu ne te doutes pas jusqu'à quel point je t'aime. Si la venue d'un enfant te paraît essentielle dans ta recherche de bonheur, nous le ferons, même si ce n'est pas là mon premier choix. Mon premier choix, c'est toi. Tu m'as promis que tu serais un père aimant et surtout, présent ; il faudrait donc que tu te rendes plus disponible que tu ne l'es actuellement. Accepterais-tu, par

exemple, de renoncer aux cours que tu donnes à l'université et qui t'accaparent beaucoup?

Comme beaucoup d'hommes, Laurent n'avait pas l'habitude de laisser transparaître son émotivité, mais avec des yeux roulant dans l'eau, il pouvait difficilement dissimuler ses sentiments.

— Tu me rends si heureux, qu'en retour, je ferais n'importe quoi pour te prouver combien moi aussi je t'adore. Je peux mettre toute ma carrière en veilleuse, si tu le désires. Ce ne sont pas quelques cours universitaires qui vont venir entraver notre amour... ça, tu peux en être certaine.

— Tout ce qui me reste à espérer, c'est que je ne ferai pas de notre enfant un cancre à l'image de la majorité des élèves que je côtoie quotidiennement.

— Comment veux-tu qu'il ne soit pas un génie avec des parents comme nous?

Après un accouchement particulièrement difficile, Richard est né onze mois plus tard. Richard était aussi le nom du défunt fils de Laurent. Tout au long de sa vie, il aura la désagréable impression d'avoir été une concession pour sa mère et un produit de remplacement pour son père.

Chapitre 2

L'enfance...

Bénita avait un peu plus de cinquante ans. Née en Amérique du Sud, elle avait immigré au Canada à l'âge de onze ans en compagnie de ses parents et de ses trois frères. Elle avait marié un Québécois, malheureusement décédé d'un cancer du poumon après plus de vingt-cinq ans de vie commune. Ses deux enfants vivaient à l'étranger, sa fille à Paris et son garçon en Californie. Généreuse et dévouée, elle ne pouvait se résoudre à s'isoler en menant une vie repliée sur elle-même, d'autant plus qu'elle n'avait pas les ressources financières qui auraient pu rendre ce genre d'existence possible.

Elle adorait les enfants, ce qui l'avait amené à occuper un rôle de gouvernante dans la maison d'un médecin et d'une architecte qui, trop pris par leur travail, avaient peu de temps à consacrer à leurs deux jeunes bambins. Obligés de déménager à l'extérieur du pays pour des raisons professionnelles, ils avaient dû, avec beaucoup de regrets, remercier Bénita de ses services, non sans l'informer, toutefois, qu'un collègue et ami, un psychiatre, était à la recherche d'une bonne pour s'occuper à la fois d'un enfant et de l'entretien de la maison.

C'est dans ce contexte que, sur l'insistance de Louise, Laurent la rencontra. Il sentit tout de suite que sa personnalité correspondait parfaitement aux commentaires et aux recommandations de son ami médecin. La dame lui apparut comme une personne responsable qui méritait qu'on lui fasse confiance. Un courant de sympathie se développa sur-le-champ. Aussi, sans même que Louise la rencontre, Bénita devint la nounou de Richard.

La petite famille était installée dans la maison que Laurent avait fait construire à l'occasion de son premier mariage. Lui et son ex-femme rêvant d'avoir plusieurs enfants, leur résidence était suffisamment grande pour accueillir bon nombre de petits passagers. Il n'y avait donc aucun problème à ce que Bénita y loge. Elle avait, à l'étage, l'usage exclusif d'une chambre, d'un boudoir attenant, d'une cuisinette et d'une salle de bain. Elle pouvait ainsi jouir d'un minimum d'intimité lorsque ses services n'étaient pas requis. La chambre du bébé se trouvait sur ce même étage, alors que Louise et Laurent avaient la leur au rez-de-chaussée.

La première année de la vie de Richard vint confirmer manifestement que Louise n'avait vraiment pas la fibre maternelle, et ce, malgré les efforts de Bénita pour rapprocher le bébé de sa mère.

Louise était plongée dans son livre de lecture, bien installée au salon lorsque Bénita fit son apparition, tenant tendrement dans ses bras le petit Richard, nu, mais partiellement emmitoufflé dans une couverture aux couleurs apaisantes.

— Madame Louise, que diriez-vous de venir donner le bain à votre poupon ?

Louise referma son livre et adopta un air crispé qui laissait clairement entendre qu'elle n'appréciait pas particulièrement l'intervention de la bonne.

— Dites-moi, Bénita, pourquoi ferais-je le job pour lequel nous vous avons précisément engagée ?

— Vous ne croyez donc pas important de vous rapprocher de votre petit Richard ?

— Comme mère, j’ai la responsabilité de voir à ce qu’il ne manque de rien et je pense que je m’en acquitte très bien. Je crois que vous devriez vous contenter de faire le travail pour lequel nous vous payons et de vous abstenir d’intervenir dans la façon dont je m’occupe de mon enfant.

— Mais madame...

Cette fois, le visage de Louise reflétait presque de la colère.

— Bénita, si vous continuez, un froid risque de se créer entre nous et ce serait malheureux. Je suis très satisfaite de votre travail et j’ose espérer que cela puisse continuer de la même manière que cela se déroule depuis votre arrivée. Je sais que Laurent est également très satisfait de la façon dont vous vous acquittez de votre tâche, alors essayons de ne pas tout gâcher.

Bénita eut la nette impression qu’elle venait de se faire dire simplement mais clairement de se mêler de ses affaires.

— Bien, madame Louise.

Une voix retentit. Laurent, qui venait de rentrer de son travail, avait tout entendu. Il était alors 19 h. Il avait eu un imprévu et pour la première fois depuis la naissance de Richard, il dérogeait à son habitude d’être à la maison en fin d’après-midi. Ayant l’impression d’avoir brisé sa promesse selon laquelle il serait un père disponible, il sentit le besoin de s’excuser.

— Je suis désolé de mon retard, ma chérie, mais je n’ai vraiment pas pu faire autrement. Je ne peux pas te garantir que ça n’arrivera plus, mais tu peux être certaine que je ferai tout en mon pouvoir pour que ça se produise le moins souvent possible. Tiens... Pour me faire pardonner, c’est moi qui vais donner le bain à notre petit génie. Cela me permettra de reprendre un peu le temps perdu. Si ça te tente, tu pourrais venir m’aider, nous formerions un beau trio.

Louise n’envisagea même pas la possibilité d’accepter.

— Désolée, j’ai un tas de copies d’examens à me taper.

Laurent ne fut guère surpris de cette réponse. Il constatait de plus en plus que sa conjointe se considérait davantage comme une génitrice que comme une mère et les propos qu’il avait entendus lors de la conversation avec Bénita avaient tendance à le confirmer. Si physiquement parlant Louise avait trouvé l’accouchement difficile, la suite l’était tout autant sur le plan psychologique. Il la trouvait dépressive, ce qui pouvait expliquer, du moins en partie, sa réticence à s’occuper plus activement de Richard. De plus, il prenait conscience que l’arrivée du bébé et la présence de la nounou avaient fait en sorte qu’ils avaient passablement négligé leur vie de couple, ce qui était pourtant le premier intérêt de Louise. C’était d’ailleurs la seule raison pour laquelle elle avait accepté d’enfanter.

Laurent alla coucher son fils et revint vers Louise qui s’apprêtait à leur préparer un apéro.

— Dommage, Louise, que tu n’as pas pu voir les belles risettes auxquelles j’ai eu droit. Cet enfant est vraiment le fils de son père; il est toujours de bonne humeur.

— Tant mieux...

— Tu sais, il y a un bon bout de temps que je n'ai pas eu de telles risettes de ta part. Tu te souviens de ce temps où, très souvent, nous éclatons de rire ensemble à propos de tout et de rien ?

Visiblement, Louise n'appréciait pas la tournure que semblait vouloir prendre leur conversation.

— Je te l'avais pourtant dit que la venue d'un enfant viendrait briser la chimie qui existait entre nous.

— C'est vrai, mais cela n'a aucun sens. Je me sens en grande partie responsable de ce qui nous arrive. J'ai mis tellement d'effort à respecter mon engagement d'être un père à temps plein, que depuis la naissance de Richard, j'ai souvent oublié mon rôle de conjoint. J'ai négligé de répondre à tes attentes, pourtant tout à fait légitimes. En réparation de mes péchés, que dirais-tu si nous allions au chalet, ce week-end, comme deux amoureux ?

— Un week-end en amoureux avec un bébé qui pleure en arrière-scène ?

— Toi, quand tu ne veux pas comprendre ! Je vais demander à Bénita si elle est prête à s'occuper de Richard samedi et dimanche et je suis certain qu'elle va se faire un plaisir d'accepter ; elle est si généreuse et compréhensive.

— Tu es sérieux, un week-end juste entre nous ?

— Dis-moi, d'où vient cette lumière qui rend soudainement tes yeux si étincelants ?

Laurent ne visait pas uniquement à batifoler en couple lors de ce séjour à la campagne, même si cet aspect était loin de lui déplaire. Il voulait aussi profiter du calme de ce décor champêtre pour faire le point avec Louise sur son rôle de mère que, tout compte fait, elle refusait de jouer. Le bonheur de Richard en dépendait. Laurent avait déjà perdu un enfant, il ne fallait surtout pas que l'avenir de son second soit perturbé par les comportements égoïstes et froids de celle qui devait au contraire lui servir de complice.

Louise était plus qu'enchantée de retrouver son Laurent et de passer un week-end complet seule avec lui. Son bonheur se trouvait altéré depuis la naissance du bébé, mais pas son amour pour cet homme qu'elle avait littéralement dans la peau. Dès leur entrée dans le chalet, les images du premier week-end qu'ils y avaient vécu défilèrent dans sa tête. Du coup, tout lui semblait soudainement plus beau. Elle retrouvait un bonheur qu'elle croyait à tout jamais perdu.

— Tu ne me croiras peut-être pas, Laurent, mais tu sais ce que j'aimerais ? Aller faire un tour sur le lac, en kayak...

— Depuis quand es-tu devenue une amante du sport ? Où as-tu remis ta peur de l'eau ?

— J'ai gardé tellement un bon souvenir de ma première randonnée avec toi sur ce lac. Une récurrence me ferait le plus grand bien. Tu sais, quand tu es avec moi, mes craintes ont tendance à disparaître.

Laurent était maintenant convaincu qu'il avait misé juste en proposant ce week-end champêtre à sa compagne.

— Je finis de ranger les provisions dans le réfrigérateur et nous partons tout de suite, avant que tu ne changes d'idée.

Ces vacances prenaient déjà une allure plus qu'intéressante. Après un souper bien arrosé et une petite promenade sur le chemin de contour du lac au son des huards qui, de leurs cris harmonieux, semblaient vouloir participer à leur bonheur, Louise et Laurent se retrouvèrent, digestif à la main, devant un feu de foyer qui ne pouvait qu'ajouter à la sentimentalité du moment.

— Ma chérie, tu ne peux savoir à quel point cela me rend heureux de te voir aussi rayonnante. Tu vois bien que nous avons toujours été faits l'un pour l'autre.

Après une courte pause, Laurent jugea le moment propice pour engager la conversation qu'il tenait à avoir avec sa copine.

— Une question me brûle les lèvres... Pourquoi faut-il se retrouver au chalet pour qu'il en soit ainsi? Qu'est-ce qui nous empêche de connaître un tel bonheur tous les jours de l'année?

— Tu ne le sais que trop, répondit Louise tout en éprouvant de la difficulté à retenir ses larmes.

— Tu as raison... Je le sais, mais je ne comprends pas, je ne comprends vraiment pas. La grande majorité des femmes vont te dire qu'il n'y a pas de plus grande joie, pour elles, que celle d'être mère. Tu as cette chance. Richard est un bébé en santé, facile à élever. Il est adorable. Cela ne peut plus continuer. Il faut que tu te rapproches de lui, que tu apprennes à l'aimer. Après toi, il est ce que j'ai de plus précieux. J'ai déjà perdu un enfant, et je ne veux pas en perdre un autre parce qu'il aura manqué d'amour maternel. Je ne veux surtout pas jouer au psychiatre avec toi, je ne l'ai jamais fait et je ne le ferai jamais, mais tu dois m'expliquer pourquoi tu rejettes ainsi ton propre enfant.

— Si tu savais... fit Louise qui, cette fois, éclata réellement en sanglots.

— Justement, je veux savoir. Je ne veux pas te juger, je t'aime trop pour cela, mais je veux vraiment savoir.

Louise prit une grande respiration et se blottit contre la poitrine de Laurent.

— Ce que je vais te dire, je ne l'ai jamais dit à personne. Ce sont des souvenirs que je m'évertue à oublier depuis des années. J'ai aimé que tu ne m'interroges pas trop sur la façon dont s'est déroulée ma jeunesse. Je dois t'avouer que le peu que je t'ai dit de moi est à mille lieues de ce que j'ai réellement vécu. Il est vrai que j'ai eu un père absent, mais ce n'était pas un diplomate qui a occupé diverses fonctions en Europe. En fait, mon père dirigeait un réseau de trafic de drogues et si je l'ai peu connu, c'est qu'il a passé une bonne partie de ma jeunesse en prison. Il y est décédé. Quant à ma mère...

Louise eut un moment d'hésitation, se demandant soudainement si ses confidences n'allaient

pas altérer, sinon faire mourir sa relation avec Laurent. En même temps, elle prenait tout à coup conscience qu'elle, si distante, était en train de se confier à quelqu'un d'autre, comme elle ne l'avait jamais fait auparavant. Elle n'éprouvait pourtant pas une réelle tentation de s'arrêter au milieu de ce chemin qu'elle avait commencé à parcourir.

— Je t'en supplie, Louise, continue... Je suis certain que ce que tu me confies, cette marque de confiance, nous rapprochera encore davantage.

— Quant à ma mère, contrairement à ce que je t'ai raconté, elle n'était pas une enseignante et ce n'est surtout pas elle qui a influencé ma future carrière. Elle était danseuse nue dans un bar malfamé. En l'absence de mon père, elle s'adonnait à la prostitution pour arrondir ses fins de mois. Elle est morte d'une overdose, il y a une quinzaine d'années.

Laurent était estomaqué par ces confidences. Jamais il n'aurait pu soupçonner que sa conjointe avait connu un tel passé. Il tentait de rester calme et de cacher ses émotions, tout en éprouvant le besoin d'en savoir davantage.

— Mais, dans un tel contexte, qui s'occupait de toi ?

— Jusqu'à l'âge de seize ans, je me suis promenée d'une famille d'accueil à l'autre avec toutes les conséquences que cela impliquait. Comment peut-on être heureux dans une famille qui n'est pas la tienne ou qui accepte de t'abriter uniquement pour les avantages financiers que cela lui procure ? Comment peut-on être heureux quand tu sais que le père de la famille ne rêve que d'abuser de toi et que la mère feint d'ignorer tout ?

Dans le but de faciliter la tâche à Louise, Laurent énonça la conclusion qui lui semblait être l'aboutissement logique de ce qu'il venait d'entendre.

— Tu es en train de me dire que tu as été violée ?

— Heureusement, j'ai réussi à m'en tirer de justesse. Je me suis enfuie chez ma grand-mère maternelle. Elle était la seule qui me portait un minimum d'intérêt. Elle avait toujours déploré le genre de vie que menait sa fille et avait toujours eu une relation pour le moins tendue avec elle. Ce n'est qu'à la suite du décès de ma mère qu'elle put enfin intervenir directement dans mon éducation. Elle m'a hébergée tout en m'encourageant à poursuivre mes études et à devenir enseignante. Je dois te dire que, tout au long de ces années, l'école était pour moi un refuge, un asile qui me permettait de fuir ma réalité quotidienne. J'ai choisi le métier d'enseignante pour donner à des jeunes ce que je n'avais jamais reçu. Mais je n'avais pas mesuré et je crois que je ne mesure toujours pas les effets pervers que j'ai ressentis du fait qu'on m'a volé ma jeunesse. Progressivement, je suis devenue jalouse de la joie de vivre de mes élèves et je me suis mise à les détester. Je crois que je vis un peu le même phénomène face à Richard. Tu t'imagines ? Je suis déjà jalouse du bonheur que pourrait connaître mon propre fils.

Les sanglots de Louise reprenaient de plus en plus de tonus et Laurent avait maintenant de la difficulté à saisir les mots qui émanaient de sa bouche.

— Détends-toi. Nous devrions nous arrêter là pour ce soir. Si tu le veux bien, nous reparlerons de tout ça demain. Tu sais, je pense que je ne t'ai jamais autant aimée qu'en ce moment.

Sur ces mots, Laurent enlaça sa douce. Après de lents préliminaires entrepris avec beaucoup de tact et de tendresse, il la pénétra. Ce faisant, il la laissa sur la merveilleuse impression que l'organe qui se frayait un chemin en elle transportait avec lui une tonne d'amour et un incroyable élan de solidarité.

Après avoir vécu autant d'émotions, Louise n'aurait jamais pu s'imaginer pouvoir s'endormir le cœur aussi léger.

Le lendemain matin, Laurent, qui fut le premier à se lever, sentit le besoin d'agrémenter de façon spéciale le réveil de sa tendre moitié.

— Ma chérie, as-tu l'intention de passer toute la journée couchée ? Je sais que tu as très bien dormi. Je t'ai observée toute la nuit et tu avais l'air tellement sereine. Même tes ronflements semblaient relaxes. Je t'enviais, parce qu'avec tout ce que tu m'as raconté hier soir, je ne suis pas parvenu à fermer l'œil.

— Tu es gentil, Laurent. Voilà longtemps qu'on ne m'a pas apporté le petit-déjeuner au lit.

— Louise, si je n'ai pas réussi à sommeiller cette nuit, cela m'a au moins permis d'avoir du temps pour réfléchir à notre avenir. Il m'apparaît évident que tu dois demander de l'aide pour vaincre ces souvenirs qui te hantent.

— Peut-être est-ce pour cela que j'ai choisi de m'amouracher d'un psychiatre...

Le côté professionnel de Laurent prit rapidement le dessus.

— Tu sais bien que je suis trop proche de toi pour être en mesure de t'apporter cette aide. Je n'aurais pas l'objectivité nécessaire pour considérer froidement les différentes avenues que tu devrais ouvrir pour résoudre les problèmes auxquels tu dois faire face. Mon code d'éthique me rappelle d'ailleurs constamment qu'il n'est pas de bon aloi de s'occuper d'une patiente pour qui l'on éprouve des sentiments aussi intenses que ceux que je ressens pour toi.

— Dans ce cas, peut-être pourrais-je faire appel au psychologue de mon école ?

Laurent ne put s'empêcher d'arborer un petit sourire narquois.

— Tu sais ce que je pense des psychologues... Si tu n'as pas d'objection, je préférerais te diriger vers un de mes collègues.

Malgré les heures difficiles qu'elle avait traversées la veille, Louise, au fond d'elle-même, se sentait enfin heureuse. C'est pourquoi elle voulait avant tout savourer le moment présent.

— Ton petit-déjeuner est excellent et je me demande pourquoi il n'en serait pas de même pour le reste de la journée. Puisque le temps est superbe et que la nature nous ouvre ses bras, nous devrions en profiter pleinement. Attendons d'être de retour pour attaquer les petites bibittes qui s'amuse à transpercer mon cerveau.

La sérénité de Louise était contagieuse.

— Je pense que je ne t'ai jamais dit que je t'aimais.

Louise accepta de rencontrer le psychiatre recommandé par Laurent. Elle comprit rapidement que ses problèmes ne s'évaporerait pas après seulement deux ou trois entretiens, et que la route serait aussi longue que parsemée d'embûches avant qu'elle parvienne à pardonner à la vie de l'avoir privée d'une jeunesse normale. L'évolution de son attitude envers Richard dénotait déjà, toutefois, une certaine progression. Bénita ne pouvait que s'en réjouir, même si souvent, les gestes de sa patronne étaient plus mécaniques qu'imprégnés d'un amour maternel. Elle appréciait néanmoins les efforts de cette mère en pleine recherche d'elle-même.

Pour la plupart, les moments importants de l'enfance de Richard restaient malgré tout marqués par ce manque de tendresse. Si Louise avait appris à accomplir son devoir de mère, cela restait tout de même pour elle un devoir. C'est pourquoi Richard aura mis beaucoup de temps à bien comprendre qui était sa vraie maman. Bénita continuait, au fil des années, à lui témoigner beaucoup plus d'amour que Louise, laquelle avait pris l'habitude de lui répéter de plus en plus souvent qu'elle l'aimait, mais sans jamais joindre le geste à la parole, sans jamais lui démontrer qu'elle éprouvait un réel plaisir d'être sa mère.

Richard ne pouvait pas se plaindre d'avoir manqué de quoi que ce soit durant sa tendre enfance. Au contraire, il fut même gâté comparativement aux autres enfants de son âge. Sa chambre était remplie de jouets, il portait souvent des vêtements griffés, la cuisine de Bénita lui permettait de goûter des mets exotiques, il avait un professeur privé qui l'initiait au piano, un autre qui lui faisait découvrir les rudiments du patin, bref... tout son entourage le trouvait particulièrement choyé. Pourtant, il ne donnait pas l'image d'un enfant heureux, étant plutôt replié sur lui-même.

Bénita avait bien remarqué qu'il n'avait pas d'amis de son âge et c'est sous cet angle qu'elle décida de lui vendre son entrée à la maternelle.

— Richard, tu sais que demain, tu franchiras une étape importante de ta vie ; tu rentres à la maternelle. Tu es chanceux, tu auras l'occasion de te faire un tas de petits copains. Je suis contente, car c'est moi qui t'y conduirai et qui irai te chercher en après-midi. Tes parents ne seront pas en mesure de le faire puisqu'ils seront retenus par leur travail.

Voyant qu'une larme essayait de se faire discrète sur la joue gauche de Richard, Bénita comprit que la seule idée de se retrouver avec d'autres jeunes le terrorisait. Mais en réalité, ce n'était pas réellement ce qui expliquait sa peine.

— Mes parents sont toujours occupés. Ils n'ont jamais le temps d'être avec moi.

— Tu ne peux pas dire que ton père n'est pas souvent à tes côtés. Il t'amène souvent au parc, vous faites des jeux ensemble...

— Oui, mais il me parle toujours de son autre Richard. Il était bien meilleur que moi, lui. Et ma mère, elle, n'est jamais là.

Bénita jugea préférable de ne pas poursuivre cette discussion, mais crut de son devoir de la

rapporter aux parents de son protégé. C'est à Louise qu'elle choisit d'abord d'en faire part.

— Je crois que Richard a un problème. J'ai l'impression qu'il pense que Laurent et vous ne l'aimez pas.

Songeant à la belle relation que le petit avait avec son père, Louise parut étonnée.

— Avec tout le temps que Laurent lui consacre, je ne comprends pas.

— Si je peux me permettre de faire une remarque, je pense que Richard n'en peut plus d'entendre parler du premier fils de monsieur...

Dans sa tête, Louise fit aussitôt un parallèle avec ce qu'elle-même vivait avec Laurent.

— Vous croyez que je trouve cela drôle, moi, d'être constamment comparée à son ex ?

Bénita regrettait presque d'avoir engagé ce dialogue avec sa patronne.

— Ne me mettez pas mal à l'aise ; je ne veux pas m'immiscer dans votre relation personnelle avec votre conjoint, mais selon ce que vous me dites, je crois que vous êtes très bien placée pour comprendre les frustrations de votre fils. Puis-je vous suggérer d'en parler ouvertement avec monsieur Laurent ?

La réaction de Louise la rassura.

— Vous savez, Bénita, je vous apprécie de plus en plus. J'aimerais tellement posséder votre bon cœur et votre jugement. Vous êtes une femme formidable et je vous envie beaucoup.

Les propos de Bénita l'atteignirent cependant plus profondément qu'elle ne l'aurait cru. Elle était déçue de constater que les efforts qu'elle mettait depuis maintenant plusieurs semaines pour devenir une meilleure mère n'aboutissaient peut-être pas selon son bon vouloir. Constatant que Richard se permettait de critiquer son père malgré tout le temps et l'amour que ce dernier lui consacrait, elle se disait que le chemin à parcourir, en ce qui la concernait, serait franchement difficile.

Un claquement de porte la fit sursauter. Laurent et Richard revenaient d'une partie de ballon.

— Je te dis que ton fils s'améliore ! Ce soir, il m'a rappelé de merveilleux souvenirs.

La boue qui ornait autant le visage que les vêtements de Richard témoignait qu'il avait fait le maximum d'efforts pour être à la hauteur des attentes de son père.

— Peut-être, mais tu as vu ? fit Louise. Il est en sueur et tout dégoûtant. Fiston, tu sens mauvais ; va te préparer pour un bon bain. Demande à Bénita de t'aider, elle est dans sa chambre.

— Papa, je suis désolé de ne pas être aussi bon que tu le voudrais.

Louise ne put s'empêcher de réagir.

— Ne t'en fais pas, Richard, ta mère n'est pas non plus aussi bonne que ton père voudrait... Mais vite, direction bain.

Laurent se sentit attaqué.

— Louise, que signifie cette dernière remarque à mon égard ?

— Cela veut dire que nous sommes dus pour une bonne conversation, toi et moi.

— À quel sujet ?

— Au sujet de notre relation respective avec notre fils.

— Pour ce qui est de toi, tu as certainement fait du progrès ; d'habitude, tu parles plutôt de MON fils.

— Bénita m'a parlé, aujourd'hui. Elle m'a rapporté une conversation qu'elle a eue avec Richard lorsqu'elle lui a annoncé que c'était elle qui le conduirait à la maternelle pour sa première journée. Il faudrait vraiment que tu changes d'attitude avec lui. D'ailleurs, pour un psychiatre, ton comportement est pour le moins étonnant. Richard n'en peut plus d'être comparé au fils que tu as perdu, et je le comprends très bien. Pour ma part, je trouve que tes allusions à ton ex sont souvent déplacées. Il y a une différence entre garder de bons souvenirs d'une vie passée et essayer de la reproduire. Je suis différente de ta première femme, comme Richard l'est de ton premier enfant. Ma foi ! Je pense que, comme moi, tu devrais peut-être consulter un pro de la pensée mentale.

— Tu es sérieuse ?

Louise se rendait bien compte qu'elle venait de toucher un point sensible chez son conjoint.

— Évidemment pas, mais fais attention... Un cordonnier est souvent mal chaussé.

— Il me semble que je ne fais pas si souvent les comparaisons dont tu parles.

— Si un enfant de cinq ans s'en plaint, tu ne crois pas que tu devrais au moins te poser des questions ? Peut-être que de mon côté, je suis paranoïaque, mais un enfant de cinq ans ?

— Vraiment, je n'ai jamais été conscient que je vous associais à mes peines passées. Peut-être que ce que j'ai vécu m'a laissé des cicatrices plus profondes que je ne le croyais. Tu as raison de dire que pour un psychiatre, ce n'est pas très fort... il n'y a pas de quoi me vanter.

— L'important, ce n'est pas de nous flageller, mais de savoir réagir pour mieux répondre aux besoins de notre enfant.

— Je n'en crois pas mes oreilles ! Mais c'est le monde à l'envers ! Tu devrais me donner le nom de ton psychiatre. Voilà maintenant que tu me donnes des leçons quant au comportement que nous devrions adopter avec notre fils.

— Tu sais très bien que je ne suis pas et que je ne serai jamais une mère idéale. Alors, si

j'étais toi, je m'abstiendrais d'ironiser à ce sujet. Tu as voulu à tout prix que nous ayons un fils, même si tu savais que je risquais fort de ne pas être à la hauteur. Je ne souhaite quand même pas qu'il soit malheureux et pour éviter cela, il faut absolument que tu compenses mes carences et que tu sois pour lui un père qui l'aime pour ce qu'il est, et non pour ce qu'il te rappelle.

— Ne sois pas trop sévère avec toi-même. Je constate que les carences auxquelles tu fais allusion s'amenuisent de jour en jour. Cela dit, je te promets de faire des efforts pour me comporter comme si Richard était le seul fils que je n'ai jamais eu.

Laurent pensait avoir compris qu'il fallait qu'il soit davantage à l'écoute des besoins, des goûts et des aptitudes de Richard. Il fallait qu'il cesse de vouloir faire de lui l'enfant qu'il rêvait d'avoir et, surtout, qu'il arrête de vouloir faire revivre son premier fils à travers lui. Cette compréhension restait cependant passablement théorique.

Ainsi, Richard ne perçut malheureusement pas, dans les années qui suivirent, un changement significatif dans l'attitude de son père. Il avait constamment l'impression de le décevoir et, constatant cela, il se disait que tant qu'à représenter une source de déception, il saurait, au moins dans ce domaine, exceller. Tout au long de ses cours au primaire, il se comporta comme un enfant rebelle, prenant plaisir à défier l'autorité, celle de ses professeurs tout autant que celle de ses propres parents. Il avait réussi à développer prématurément un esprit de contradiction digne d'un ado qui veut s'affirmer, ce qu'il n'était pourtant pas encore. Lui qui était toujours apparu comme un petit être sensible et fragile, ce qui faisait craindre à Laurent qu'il puisse être victime d'intimidation à l'école, s'avérait être davantage un leader qui, au grand dam des autorités scolaires, réussissait à communiquer son manque de sérieux et son habitude de tout contester aux autres écoliers.

Un jour, une rencontre inattendue vint perturber le chemin sinueux qu'il avait décidé de se tracer.

— Richard, je ne sais pas ce que tu cherches à faire, mais ton attitude en classe est inacceptable. Tu chahutes constamment et tu entraînes les autres à faire de même. Tu fais tes devoirs à moitié, et cela... quand tu les fais. De plus, tu fais preuve de violence envers les autres élèves, autant verbalement que physiquement. Pourtant, malgré tout, tu réussis curieusement à obtenir de bonnes notes dans tes examens, ce qui prouve que tu es en fait très intelligent; mais en même temps, cela ajoute à l'énigme que tu représentes. Dis-moi ce que tu vises en te comportant comme tu le fais...

— Monsieur le directeur, puis-je aller à la toilette?

Le directeur, qui était un homme d'expérience, prit bien soin de rester de marbre devant l'insolence de son jeune interlocuteur.

— Est-ce que tu penses sérieusement que tu vas m'impressionner avec tes airs de frondeur? Tu n'as que dix ans, mon bonhomme, et tu te comportes comme les délinquants de quinze ou seize ans. Sache que les garçons de cet âge, eux, ont au moins conscience de ce qu'ils font, même si leurs actes ne sont pas toujours recommandables. Est-ce que tu ambitionnes de les surpasser quand tu auras leur âge? Rêves-tu de voler des autos, de dévaliser des banques, de vendre de la drogue, de séjourner dans un centre d'accueil? Peut-être vois-tu plus grand, comme faire la manchette des journaux en devenant un meurtrier célèbre? Tu es sur une pente dangereuse, mon ami, et je suis heureux que toi et moi ayons cette conversation. Je sais que mes propos peuvent te sembler

durs, mais sache que je ne les aurais jamais tenus si je n'avais pas une grande confiance en ton intelligence et en tes capacités. Sois convaincu que si tu veux collaborer, je suis prêt à tout faire pour t'aider. Je peux même t'avouer que, malgré tout ce que je t'ai dit, je serais fier d'avoir un gars de ton genre comme fils. Veux-tu me laisser te venir en aide ?

Richard essayait de dissimuler les larmes qui s'échappaient tranquillement de ses yeux rougis par le chagrin et l'inquiétude profonde qui le rongait. Quelle attitude devait-il adopter face à ce directeur qui lui tendait soudainement la main ? Personne, auparavant, ne lui avait parlé de cette façon.

— Vous êtes sérieux quand vous dites que vous aimeriez m'avoir comme fils ?

Ne voulant surtout pas laisser paraître que cette question le prenait un peu au dépourvu, le directeur prit le temps de prendre une bonne gorgée du café froid qui reposait depuis déjà un bout de temps sur son bureau.

— Ceci n'est pas tout à fait ce que j'ai dit. J'ai simplement affirmé que je serais heureux d'avoir un fils qui te ressemblerait à plusieurs points de vue. De toute façon, tu es déjà choyé d'avoir les parents que tu as. Qui ne rêverait pas d'avoir une mère enseignante, donc proche des jeunes, et un père psychiatre qui connaît bien les comportements humains ?

Chacune de ces paroles prononcées par le directeur eut l'effet d'atteindre Richard au plus profond de ses tripes.

— Ma mère n'aime pas son métier et déteste ses élèves. Mon père, lui, voudrait que je sois comme son premier enfant. Vous trouvez vraiment que je suis chanceux ?

Les larmes qui continuaient de couler sur le visage de Richard témoignaient que celui-ci était rendu à bout, qu'il était à la croisée des chemins. Il devait décider s'il poursuivait ou non la vie qu'il avait choisi de mener dans le seul but de contester l'attitude de ses parents, une orientation qui, somme toute, ne lui apportait aucun réel bonheur.

— Monsieur, si vous voulez m'aider et qu'on devienne amis, est-ce que je peux vous tutoyer ?

— Comprends-moi bien, Richard ; il est vrai que je veux t'aider, mais je ne deviendrai jamais ton ami. Je suis ton directeur et mon rôle est d'épauler tous les élèves, y compris toi. Cela n'empêche pas que nous ayons une relation franche et agréable, mais l'amitié n'aura jamais rien à y voir. Pour en revenir à ta situation, je crois que tu devrais essayer de mieux canaliser tes énergies. As-tu une passion que tu pourrais développer, un rêve que tu pourrais réaliser, une activité que tu pourrais pratiquer, non dans le but de plaire aux autres, mais pour te faire plaisir à toi ? As-tu un intérêt particulier pour le sport, les arts ou un quelconque loisir ?

Cette conversation avec le directeur s'avéra, pour Richard, un moment décisif dans l'évolution de sa vie d'enfant. Elle ne contribua pas beaucoup à le rapprocher davantage de ses

parents, mais elle l'amena à mettre de plus grands efforts pour trouver son bonheur et le partager avec ses compagnons de classe.

Il termina ses classes primaires en étant nommé le meilleur joueur de basketball de son école.

Chapitre 3

L'adolescence...

En ce beau vendredi du mois d'août, Laurent avait pris congé, et Bénita avait fait de même. Richard était couché dans sa chambre et ses parents avaient décidé de se préparer un petit festin pour le petit-déjeuner. Ils étaient tous les deux à siroter leur café lorsque le carillon de porte se fit entendre.

— Tu attends quelqu'un ?

— Pas du tout. Je me demande bien qui peut sonner à cette heure.

Louise, un peu intriguée, alla répondre. Elle ouvrit la porte et se retrouva devant un facteur dont l'air endormi pouvait laisser croire qu'il en était à une de ses premières livraisons de la journée.

— Bonjour, madame, j'ai une lettre recommandée pour vous ; si vous voulez bien signer ici.

— Pouvez-vous me dire de qui vient cette lettre ?

— Bien sûr, elle a été envoyée par monsieur Richard Ménard.

— Pardon ?

Devant l'étonnement de la dame, le facteur sentit le besoin de vérifier l'adresse figurant sur l'enveloppe pour constater qu'il était bel et bien au bon endroit.

— Il s'agit bien de monsieur Richard Ménard ; vous ne le connaissez pas ?

— Je signe et je vous remercie beaucoup, monsieur.

Estomaquée, Louise arrivait difficilement à comprendre comment un enfant pouvait prendre la peine d'écrire à ses parents.

— Laurent, tu ne me croiras pas, mais nous avons reçu une lettre recommandée venant de notre fils.

Laurent ne put s'empêcher de s'esclaffer.

— Ce petit bonhomme n'a pas fini de nous surprendre. Allez, ouvrez-la.

Bien chers parents,

Lorsque je vous parle, vous ne m'écoutez pas. Vous m'interrompez tout le temps pour me

dire ce que je devrais faire au lieu de m'écouter. C'est pour ça que j'ai décidé de vous écrire. Je ne veux pas perdre mes amis en allant à l'école privée. Je veux les suivre. C'est ma vie et non la vôtre. Vous ne me ferez pas changer d'idée. J'espère que vous allez enfin comprendre.

Votre fils, Richard.

La lecture de cette lettre insuffla à Laurent un sentiment de fierté qu'il avait peine à dissimuler.

— Tu admettras, Louise, que j'avais raison de te dire que nous mettrions au monde un petit génie. Je trouve exceptionnel qu'il ait trouvé une ruse aussi habile pour nous faire fléchir quant aux orientations que nous souhaitons le voir prendre pour assurer son avenir. J'aurais presque envie de le laisser choisir la voie qu'il veut privilégier.

Louise se leva et se mit à arpenter la cuisine de long en large, le meilleur moyen qu'elle avait trouvé pour exprimer clairement son impatience.

— Tu n'es pas sérieux ? Nous en avons pourtant longuement discuté ! Mon expérience au sein de l'école publique continue de me démontrer quotidiennement que de le mettre en contact avec des cancre à l'image de ceux qui remplissent mes classes ne peut rien lui apporter de positif. Tu as toujours voulu ce qu'il y a de mieux pour ton fils, et j'espère que cette lettre qui sent la manipulation à plein nez ne viendra pas altérer ton jugement.

Pour Laurent, l'opinion de sa conjointe était on ne peut plus claire. Du coup, il comprit qu'il avait intérêt à ne pas la remettre en question.

— Tu as raison et de toute façon, son inscription à l'école privée est déjà faite. Cela dit, tu ne m'empêcheras pas de croire que le seul fait d'avoir pensé à nous envoyer cette lettre est loin d'être banal. Il s'agit d'un signe évident que ce petit a un bel avenir devant lui et qu'il ne se laissera pas marcher sur les pieds.

Au même moment, Richard apparut dans le cadre de porte de la cuisine. Il portait sa tenue de nuit, un short boxeur fleuri et un tee-shirt dont l'usure ne permettait pratiquement plus d'en distinguer la couleur. Avec ses bras trop longs et ses jambes maigrelettes, il représentait le prototype parfait de l'adolescent qui attend impatiemment que sa croissance lui donne meilleure allure, surtout à ses propres yeux. Il apparaissait déjà prévisible, cependant, qu'à l'instar de son père, il serait un bel homme quand la nature aurait terminé son œuvre.

— Tu as passé une bonne nuit ? Tu n'as pas l'habitude de te lever aussi tôt lorsque tu es en vacances. As-tu un rendez-vous galant ?

— Papa, tu commences de bonne heure à faire ton drôle... du moins, à essayer. La sonnette de la porte m'a réveillé. C'étaient encore des témoins de Jéhovah ?

— Non, non, rien d'important... juste un ex-prisonnier qui vend des stylos. Je t'invite à partager le petit festin matinal que nous nous sommes préparé. Tu as le temps de prendre ta douche et... si j'étais toi, je ne me donnerais même pas la peine d'enlever ce que tu portes. Ce serait

vraiment un bon service à rendre à tes guenilles.

— Tu es vraiment en forme, ce matin.

— Allez, à la douche ! Je finis de préparer ton petit-déjeuner.

Il n'était pas dans la nature de Laurent d'avoir recours à un pieux mensonge plutôt que d'aborder directement une question qui posait problème, sauf s'il avait une bonne raison, comme celle d'être incapable de tenir une conversation sérieuse avec un fils attriqué comme la chienne à Jacques. Il avait aussi pour principe que l'on ne s'attaque pas à un petit homme à moitié éveillé et fragilisé par un estomac vide.

— Ton petit-déjeuner est excellent, papa. Tu aurais dû te lancer en cuisine ; je trouve que tu es bien meilleur là-dedans qu'en psychologie, tu ne trouves pas, maman ?

Louise préférait manifestement rester à l'écart de cette discussion père-fils. Elle feignit donc de n'avoir rien entendu.

— Fiston, est-ce que c'est encore un de tes nombreux messages que tu tentes de m'envoyer ? Au moins, cette fois, tu as le mérite de le faire directement, sans passer par la poste.

Richard afficha un tel air, qu'on aurait dit qu'il venait de se faire trahir par son meilleur ami.

— Vous avez reçu ma lettre et vous ne me l'avez même pas dit ?

— Nous venons tout juste de la recevoir. La sonnette qui t'a réveillé, ce n'était pas un ex-prisonnier qui l'a actionnée, mais le facteur qui nous livrait ta lettre recommandée. Je voulais simplement te laisser déjeuner avant d'en discuter avec toi. Je dois t'avouer que ta mère et moi avons été à la fois surpris et étonnés par l'originalité du moyen que tu as choisi pour nous faire part de tes récriminations. Tu nous démontres combien tu es intelligent et imaginatif, deux qualités qui te serviront à coup sûr tout au long de ta vie. Ton geste, je dois le dire, nous a même fait rire ; un garçon de douze ans qui écrit à ses parents qui, eux, reçoivent sa lettre alors qu'il est couché à l'étage.

Richard se donna cette fois l'air d'un gars venant tout juste de réaliser un mauvais coup sous les chauds applaudissements de ses copains.

— Ça ne va vraiment pas, ce matin. Tu commences par faire de l'humour et maintenant, tu me fais des compliments. As-tu mis du cognac dans ton café ?

— Je pense que tu vas trouver que je dégrise rapidement quand tu auras entendu ce que nous avons à raconter à propos du contenu de ta lettre.

— Il me semblait bien...

— Ton inscription à l'école privée est déjà faite et il n'est pas question que l'on recule là-dessus. On ne va pas à l'école dans le but premier de se faire des amis, mais pour préparer son avenir. Intelligent comme tu es, tu vas progresser beaucoup plus rapidement à l'école privée, avec

des professeurs compétents et des élèves intéressés. Ce n'est souvent pas le cas à l'école publique.

Richard eut la présence d'esprit d'une riposte qu'il jugeait bien envoyée dans les circonstances.

— Tu es en train de me dire que maman est incompétente ?

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. Demande-lui plutôt si elle trouve facile et plaisant de consacrer plus de temps à faire la discipline qu'à enseigner le français. Si ça peut te consoler, j'ai rencontré par hasard le père de ton ami Steve qui m'a dit avoir inscrit son fils à la même école que toi. Tu ne seras donc pas seul ; tu auras déjà au moins un ami lorsque tu arriveras à ta nouvelle école.

— Ce n'est pas mon meilleur ami.

— Peut-être le deviendra-t-il.

Il paraissait évident à Richard qu'il n'aurait pas le dernier mot dans cette conversation et de constater que les décisions avaient été prises sans son accord le rendait furieux contre ses parents.

— Tu ne veux rien comprendre, tu ne veux jamais rien comprendre ! Ma mère te laisse faire tout ça sans rien dire, comme si ce que je pense ne l'intéressait pas. Je t'ai menti... Ton petit-déjeuner était affreux, tu es un père affreux, et vous êtes des parents affreux ! Et je déteste quand tu m'appelles fiston, espèce de faux psychiatre !

Sur ces paroles, l'adolescent partit à la vitesse d'une tornade, ne manquant pas de laisser tomber sur le plancher, dans le plus grand fracas possible, la chaise sur laquelle il était assis. Un bruit sec et fort vint ensuite confirmer qu'il venait de fermer la porte de sa chambre, où il s'était réfugié pour évacuer ses sanglots et sa colère. Louise et Laurent, d'un commun accord et en dépit du manque de politesse flagrant de leur rejeton, décidèrent de ne plus intervenir, persuadés que le temps saurait arranger les choses.

L'adaptation de Richard à sa nouvelle école se fit beaucoup plus facilement qu'il ne l'aurait cru. Mais pour rien au monde, il ne l'aurait avoué. Non seulement appréciait-il la disponibilité des professeurs, mais la grande panoplie d'activités parascolaires qu'offrait cette école lui plaisait au plus haut point. Il pouvait ainsi poursuivre sa carrière en basketball, en plus de faire partie du club de plein air et du club d'échecs de l'école, activités qui lui permirent de se faire de nouveaux amis. Steve Fortier, le seul qui avait fréquenté la même école primaire que lui, finit par devenir son meilleur copain. Il devait bien reconnaître que sur ce point, la prédiction de son père s'était avérée juste. Steve demeurait tout près de chez lui, de sorte qu'ils se rendaient à l'école presque toujours ensemble, que ce soit à pied ou à vélo, lorsque la température voulait bien collaborer.

Louise et Laurent étaient ravis de voir leur fils obtenir de bons résultats scolaires. De la même façon, ils se réjouissaient de voir que ses nouveaux amis le rendaient heureux ; du moins, à l'école. À la maison, il demeurait un garçon renfermé qui ne communiquait que très peu ses états d'âme. Mais aux yeux du paternel, cela apparaissait plutôt normal, étant donné qu'il avait

maintenant quatorze ans. Dans ce contexte, Laurent songeait depuis un certain temps à l'idée d'organiser une activité visant à démontrer à son jeune qu'il pouvait avoir autant de plaisir chez lui qu'à l'école.

— Louise, crois-tu que ce serait une bonne idée d'organiser un petit souper pour souligner la fin de la deuxième année secondaire de Richard? On pourrait inviter son ami Steve.

— Ce serait une bonne idée d'inviter aussi Bénita; il l'adore et en plus, il n'a pas eu l'occasion de la voir souvent depuis qu'on l'a remerciée de ses services. Cela va faire bientôt presque deux ans.

— Je pense qu'il faudrait lui en parler d'abord. Je ne suis pas pour une fête surprise; ses réactions sont tellement imprévisibles. Au fait, il est presque dix-huit heures et il n'est pas encore rentré. Est-ce qu'il t'a prévenue qu'il serait en retard?

— Non, il a probablement oublié. Je ne suis pas certaine, mais je crois que le mardi, il est avec son club d'échecs. On verra bien. Puisqu'on a le temps, que dirais-tu d'aller prendre un apéro au salon?

— Bonne idée.

Ils achevaient de vider leur verre lorsqu'une vive lumière rouge transperça soudainement les stores de la fenêtre du salon. Louise se leva pour constater que cette lumière provenait du gyrophare d'une voiture de police. Aussitôt, Laurent voulut sortir pour aller voir ce qui se passait, mais il n'eut pas le temps de faire trois pas que le carillon de la porte retentit.

— Bonjour, monsieur, sommes-nous bien chez Richard Ménard?

Laurent ne put s'empêcher d'imaginer son fils détenu dans une cellule du poste de police, attendant que ses parents viennent l'en sortir.

— Oui, mais dites-moi, qu'est-ce qu'il a encore fait?

— Je suis l'agent Bernard Déry et voici l'agent Roger Gobeil. Pouvons-nous entrer, nous avons à vous parler; vous êtes bien ses parents?

Louise se rapprocha, pendant que les tremblements de sa main, qu'elle avait délicatement posée sur l'épaule de son conjoint, trahissaient son appréhension.

— Vous nous inquiétez, qu'est-il arrivé?

— Votre fils et son copain ont eu un accident. Leurs deux bicyclettes ont été heurtées par une automobile. Ils ont dû être transportés à l'hôpital, mais il est trop tôt pour que nous puissions vous donner des informations précises sur leur état de santé et sur les circonstances exactes qui ont causé cet accident. À première vue, leurs blessures paraissaient assez sérieuses. Des enquêteurs sont sur place pour tenter de découvrir ce qui est réellement arrivé. Selon le rapport préliminaire, il semble bien que le conducteur de l'automobile ait échoué à un test d'alcoolémie. Désolé, c'est tout ce que nous savons pour l'instant. Des collègues à nous transmettent actuellement la même nouvelle aux parents du jeune Steve Fortier.

Voilà un bon moment que Laurent n'écoutait plus ce que le policier leur disait. Les images de la partie la plus tragique de sa vie s'étaient mises à défiler instantanément dans sa mémoire. Il avait la mauvaise impression de revivre l'horrible cauchemar qui l'avait marqué si cruellement. Louise sentit tout de suite son désarroi.

— Chéri, tu ne peux pas te laisser abattre ainsi ; nous devons nous rendre à l'hôpital le plus vite possible.

Ne pouvant croire ce qui arrivait, le pauvre Laurent laissa filtrer son désespoir à travers chaque pore de son corps.

— S'il devait mourir lui aussi, je n'aurais plus la force de survivre.

— Ne vois pas tout en noir, je suis certaine qu'il va s'en sortir. Viens, je vais conduire.

Le lit de Richard était vacant lorsque ses parents pénétrèrent dans la petite chambre qui lui avait été assignée à l'urgence, ce qui ne contribua en rien à apaiser leur inquiétude. Rapidement, toutefois, une infirmière les informa que le jeune patient avait été conduit à la salle de radiographie, d'où il devrait revenir bientôt. Malheureusement, elle ne pouvait leur en dire davantage quant à la gravité de ses blessures, mais les assura qu'un médecin serait à son chevet dès son retour et que celui-ci serait en mesure de répondre à toutes leurs questions.

Louise eut un pincement au cœur lorsqu'elle vit arriver Richard, couché sur une civière, somnolent, un immense bandage autour de la tête. Et comme si cela ne suffisait pas, il portait une attelle à l'épaule et des petits pansements étaient disséminés ici et là sur son corps qui n'avait jamais paru si frêle. Elle s'en approcha et déposa avec beaucoup de précautions un tendre baiser sur sa joue droite, l'une des rares parties de son anatomie qui semblaient avoir été épargnées. Richard ouvrit les yeux et à sa façon, souhaita la bienvenue à ses parents.

— Maman, c'est toi ? Tu sais, je ne me rappelle pas la dernière fois que tu m'as embrassé. Avoir su, j'aurais eu cet accident bien avant. Salut, papa. Comme tu vois, je n'ai pas aussi bien réussi mon accident que ton premier fils... Que veux-tu, c'est l'histoire de ma vie.

Ces propos plutôt cruels eurent l'effet d'une douche froide sur Louise et Laurent. Même s'ils étaient conscients que leur fils était perturbé, sa voix tremblotante en témoignant, l'un comme l'autre peinait à trouver une bonne façon de réagir. Providentiellement, le médecin choisit ce moment pour faire son entrée.

— Bonjour, jeune homme, je suis le docteur Bonneau. J'imagine que tu es avec tes parents ? Comme ils doivent être très inquiets, si tu permets, je vais leur dresser un bilan de ton état de santé.

Richard fit appel au peu de force qu'il lui restait pour faire savoir au médecin que, malgré son état, il demeurerait le maître de sa propre vie.

— Vous ne pensez pas que cela risque également de m'intéresser ? J'ai quatorze ans, je suis donc le premier à qui vous devez transmettre ces informations. Par contre, je n'ai pas d'objection

à ce que mes parents les entendent.

Le docteur Bonneau n'eut aucun scrupule à reconnaître que son approche avait peut-être été malhabile.

— Je m'excuse, jeune homme, tu as raison. En tout cas, tu me confirmes que ton accident ne t'a pas fait perdre toute ta lucidité. Cela aurait pu être le cas et pourrait l'être dans les prochains jours, parce que tu souffres d'une commotion cérébrale qui, à première vue, semble assez sévère. Tu as aussi une fracture de la clavicule et de nombreuses éraflures plus ou moins profondes, mais qui ne devraient plus être apparentes le jour de tes noces. Ta vie n'est pas du tout en danger, mais le processus de guérison, à la suite d'une commotion comme celle que nous soupçonnons, peut être assez long et désagréable.

— Et mon ami Steve ?

— C'est mon collègue qui s'en occupe ; il est en bonnes mains. Toi, il faut que tu te reposes... Le repos est le principal remède pour se remettre d'une commotion cérébrale. Il est probable que tu ressentis différents symptômes dans les prochains jours. Ne te décourage pas, c'est normal. Essaie de dormir. Avec les cachets que l'on t'a donnés pour contrer tes petits bobos, tu ne devrais avoir aucune difficulté à y parvenir. Je vais en profiter pour aller satisfaire les formalités administratives avec tes parents.

— Et mon ami Steve ?

— Détends-toi... Je reviens te voir demain, c'est promis, jeune homme.

Le médecin sortit de la chambre en invitant les parents de Richard à le suivre. Il se foutait des formalités administratives à remplir, préférant laisser cette responsabilité aux fonctionnaires de l'hôpital. Il voulait rencontrer Louise et Laurent en privé pour partager avec eux les inquiétudes qu'il entretenait face aux événements qui marqueraient les jours suivants.

— Madame, monsieur, puis-je vous demander si vous avez une bonne relation avec votre fils ?

Particulièrement intriguée par la nature de cette question ; Louise fut la première à réagir.

— Je ne comprends pas pourquoi vous nous posez cette question. Je peux vous assurer que nous aimons notre fils. Il est vrai que nos relations peuvent être tendues à l'occasion, du fait que nous avons affaire à un adolescent, et la façon agressive dont il nous a accueillis tout à l'heure en est l'illustration. Je crois bien que tout cela vient du fait que, comme tout bon ado, notre fils est actuellement en quête de son autonomie.

Avant d'aborder le vif du sujet, le docteur en profita pour fournir quelques détails supplémentaires quant aux séquelles susceptibles d'être engendrées par une commotion cérébrale.

— Sachez que la réaction agressive de votre fils pourrait être directement reliée à sa commotion cérébrale, l'irritabilité pouvant en être un effet. Un tel accident peut tout autant avoir

des conséquences sur le plan émotif que sur le plan physique. Il est fort possible que Richard ait des comportements plutôt désagréables au cours des prochains jours, et peut-être, aussi, au cours des prochaines semaines. Cela pourrait même durer plusieurs mois. Si je vous ai posé cette question, c'est que je dois savoir qui est la ou les personnes les plus aptes à lui apprendre une nouvelle qui, en plus de le terrifier, ne sera pas de nature à améliorer sa situation.

— Vous ne lui avez pas dit la vérité sur son état de santé ?

— Oui, bien sûr, mais j'ai esquivé sa question liée à l'état de santé de son copain. Steve est décédé peu de temps après son arrivée à l'hôpital. Nous n'avons rien pu faire devant la gravité du traumatisme crânien qu'il a subi. Je suis vraiment désolé. Vous comprendrez donc que je voulais obtenir votre avis sur la façon dont nous devons annoncer cette nouvelle à votre fils. Cela me préoccupe, d'autant plus que je ne voudrais pas qu'une telle nouvelle contribue à détériorer son état, ce qui, en cas de commotion cérébrale, est une possibilité. Je propose de lui communiquer moi-même cette terrible nouvelle, mais je voudrais le faire en votre présence, de façon à ce que vous soyez en mesure de ramasser les morceaux, si je peux m'exprimer ainsi.

Si Louise et Laurent étaient atterrés, ils étaient surtout très inquiets de la réaction qu'aurait Richard en apprenant la mort de Steve. Louise ne put s'empêcher de supplier le docteur Bonneau de faire preuve de ménagement lorsqu'il s'adresserait à leur fils.

— Vous savez, il n'y a pas de recette quant à la manière d'annoncer une telle nouvelle. Que vous le fassiez directement, crûment, ou en usant de mille et un détours, il est démontré que l'effet produit est exactement le même. C'est la nouvelle elle-même qui est épouvantable, non la façon dont on l'apprend. J'ai donc l'habitude d'y aller directement.

Il fut convenu que le tout se déroulerait le lendemain en début d'après-midi. La réaction de Richard fut instantanée. En dépit de son état de quasi-somnolence, c'est avec énergie que le pauvre hurla sa peine teintée d'une fureur évidente.

— Ça ne se peut pas, ça ne se peut pas ! Mon ami est mort, mon meilleur ami est mort ! Ce n'est pas vrai... Dites-moi que je rêve, dites-moi que Steve n'est pas mort ! J'ai tué mon ami... J'ai tué mon meilleur ami ! Je veux mourir ! Je vous déteste tous ! Laissez-moi mourir !

Même si cette violente réaction était prévisible, Louise, Laurent et le docteur Bonneau étaient particulièrement intrigués de voir Richard s'attribuer la responsabilité de l'accident qui avait fauché la vie de Steve. Mais sur la recommandation du médecin, les parents convinrent pour le moment de ne pas chercher à approfondir le sujet. Richard étant de toute façon sous l'effet d'un sédatif, le sommeil fit vite clore ce douloureux épisode.

Richard se remit progressivement de sa commotion cérébrale, et trois mois plus tard, il n'en ressentait presque plus les effets. Il continuait cependant d'être hanté par la mort de Steve, ne parvenant pas à se défaire du sentiment de haine et du désir de vengeance qui l'habitaient chaque fois qu'il pensait à ce conducteur ivre venu perturber leur vie. En même temps, il se sentait coupable d'avoir survécu à l'accident alors que son copain avait fait les frais de leur étourderie

qu'était celle d'avoir grillé un feu rouge pour faire suite à un défi qu'ils s'étaient lancé.

Il eut enfin le sentiment de pouvoir assouvir sa vengeance lorsqu'on lui apprit que l'auteur de l'accident, un sexagénaire nommé Michel Poitras, serait cité à procès sous une triple accusation : conduite d'une automobile avec facultés affaiblies ; conduite d'une automobile avec facultés affaiblies causant des lésions corporelles ; conduite d'une automobile avec facultés affaiblies causant des lésions entraînant la mort. Il était cependant conscient que cela sous-entendait qu'il devrait témoigner à ce procès et de ce fait, ressasser les souvenirs responsables de la tristesse qu'il n'était jamais parvenu à chasser depuis ce malheureux accident.

Le procès eut lieu quelques semaines plus tard et, comme prévu, Richard fut appelé à y témoigner. À son grand étonnement, il apprit que son médecin, le docteur Bonneau, avait également reçu un avis similaire. Le procureur de la Couronne tenta de démontrer, après le témoignage des patrouilleurs qui furent les premiers arrivés sur la scène de l'accident, des experts qui l'avaient reconstituée et du policier chargé de l'enquête, que la cause première de cet accident se résumait à l'état d'ivresse avancée du conducteur de l'automobile qui avait renversé les deux bicyclettes. L'homme, effectivement, dépassait de deux fois le taux d'alcoolémie permis. Pour le procureur, les faits rapportés par les témoins rendaient évidente la responsabilité de l'accusé. C'est à ce moment que l'avocat de la défense appela le docteur Bonneau à la barre.

— Docteur Bonneau, à moins que je ne me trompe, c'est vous qui avez annoncé le décès de Steve Fortier à Richard Ménard.

— C'est exact.

— Puis-je savoir qu'elle a été la réaction de votre patient ?

— Comme ses parents et moi l'avions un peu prévu, il a réagi avec fureur, tout en démontrant une grande peine.

— Vous rappelez-vous en quels termes il a exprimé sa peine ?

Le docteur Bonneau eut un moment d'hésitation, forcé qu'il était de fouiller dans sa mémoire.

— Il disait que son meilleur ami étant mort, il voulait mourir lui aussi.

— Selon ce qu'a entendu une infirmière qui se tenait à la porte de sa chambre, n'est-il pas exact qu'il ait affirmé à au moins deux reprises que c'était lui qui avait tué son ami ?

— C'est vrai.

— Vous a-t-il expliqué pourquoi il tenait ces propos ?

— Ses parents et moi avons été intrigués par cette affirmation, mais en raison de sa peine et de l'état de somnolence qui le gagnait petit à petit, nous n'avons posé aucune question.

— Mais vous confirmez qu'il a bel et bien dit qu'il avait tué son ami ?

— Oui, mais il faut, à mon avis, tenir compte des circonstances dans lesquelles ces paroles ont été prononcées. Vous savez aussi bien que moi que la peine et la colère peuvent nous faire dire des choses qui dépassent de beaucoup notre pensée ou même, la réalité.

L'avocat s'attendait manifestement à une telle réponse. Aussi s'y était-il préparé.

— Docteur Bonneau, est-ce que vous êtes psychologue ou mieux encore, psychiatre ? Comment pouvez-vous dire que ce qu'a dit Richard Ménard dépassait la réalité ?

La voix du docteur Bonneau baissa d'un cran.

— Je suis urgentologue et je n'exprimais qu'une généralité.

— Alors, je vous demanderais de vous contenter de répondre à mes questions et de vous abstenir d'exprimer vos opinions personnelles quant aux raisons qui ont pu amener Richard Ménard à prononcer ces mots. Monsieur le juge, je vous demanderais de ne pas tenir compte de la dernière réponse du docteur Bonneau.

Le juge ne semblait pas particulièrement apprécier l'attitude de l'avocat de la défense.

— Je suis assez vieux pour en décider moi-même. Continuez.

— Docteur, avez-vous pu interroger Steve Fortier avant qu'il ne décède ?

— Non, malheureusement, il n'a jamais repris connaissance.

— Merci, docteur, ce sera tout. Monsieur le juge, étant donné que le procureur de la Couronne m'a déjà signifié qu'il n'avait pas de questions à poser à monsieur Bonneau, je vous demanderais d'appeler à la barre monsieur Richard Ménard.

Le principal intéressé se leva et se dirigea lentement vers la barre des témoins. Sa démarche trahissait une nervosité évidente. N'ayant pas digéré le témoignage qu'il venait d'entendre, il se considérait comme bien peu outillé pour faire face à cet avocat de la défense qui faisait preuve de beaucoup d'habileté dans sa façon d'interroger les témoins.

— Monsieur Ménard, vous avez entendu le témoignage du docteur Bonneau. Est-ce qu'il a rapporté d'une manière exacte les propos que vous avez tenus lorsqu'il vous a appris le décès de Steve Fortier ?

— J'étais sous le choc ; je ne me souviens donc pas de façon précise ce que j'ai dit à ce moment.

— Vous souvenez-vous, tout au moins, d'avoir dit à deux reprises que vous aviez tué votre copain ?

— Peut-être que oui, peut-être que non.

L'air nonchalant que tentait de se donner Richard et la désinvolture avec laquelle il répondait aux questions ne plaisaient visiblement pas à l'avocat, qui n'hésita pas à hausser le ton.

— Je vous rappelle que vous êtes sous serment et que vous avez l'obligation de répondre à mes questions ! Vous n'êtes pas dans un jardin d'enfance, ici, et vous pouvez, comme bien des

ados, vous livrer à des petits jeux pour éviter de répondre à vos parents quand ils vous interrogent, mais vous ne pouvez pas adopter un tel comportement lorsque vous êtes en cour et que vous vous adressez à un avocat qui ne cherche qu'à connaître la vérité. Alors, n'essayez pas de jouer au plus fin avec moi !

Le juge sentit le besoin de ramener l'avocat de la défense à l'ordre en lui rappelant qu'on ne faisait pas le procès de Richard Ménard, mais bien celui de Michel Poitras. De même, il devait tenir compte du bas âge du témoin et du terrible drame qu'il avait vécu. Il le somma donc de cesser toute forme d'intimidation envers son jeune témoin et l'invita à utiliser un ton un peu plus réservé.

— Monsieur Ménard, je vais vous poser la même question que précédemment : vous souvenez-vous d'avoir dit à deux reprises que vous aviez tué votre copain ?

— Je pense que oui.

— Pourquoi avez-vous dit cela ?

— Je ne sais pas trop ; je pense que je me sentais coupable de ne pas être mort à sa place.

— Selon le rapport d'enquête, votre vélo précédait légèrement celui de Steve Fortier lorsque l'accident s'est produit, c'est exact ?

— Oui, je dirais que je le précédais d'une roue.

— Quand vous êtes arrivés sur le coin de la rue, vous étiez donc légèrement mieux placé que lui pour évaluer la distance qui vous séparait des autos qui roulaient perpendiculairement à vos vélos.

— Pas tellement ; une roue de différence, ça ne fait pas une grande distance.

— Selon les témoignages recueillis, c'est vous qui avez pris la décision de traverser la rue, et ce, même si le feu était rouge. C'est également vous qui avez crié à Steve Fortier de vous suivre. Si vous aviez respecté les règles de la route, cet accident ne se serait jamais produit, n'est-ce pas ? Est-ce que ce ne serait pas la raison pour laquelle vous avez dit que vous aviez tué votre ami ?

Richard perdit soudainement la constance apparente qu'il était parvenu à se donner malgré sa nervosité. La voix forte avec laquelle il répondit aux dernières questions de l'avocat démontrait qu'il était de plus en plus choqué de la tournure que prenait l'interrogatoire qu'il était en train de subir.

— Cet accident ne serait jamais arrivé s'il n'y avait pas eu un bonhomme soûl au volant de l'automobile qui s'en venait !

— Ça, c'est votre opinion ; je vous remercie, monsieur Ménard.

Richard sortit fortement ébranlé de cet interrogatoire qui n'avait que contribué à accentuer son propre sentiment de culpabilité. Paradoxalement, sa haine envers Michel Poitras grandissait et, dans son esprit, seule la condamnation de ce dernier saurait confirmer que c'était cet ivrogne et non lui-même qui était l'auteur principal de cette malheureuse tragédie.

Le passage des différents témoins terminé, le procureur de la Couronne et l'avocat de la défense y allèrent chacun de leur plaidoirie. À la lumière de ce qu'il avait entendu, le juge ne crut pas nécessaire de prendre la cause en délibéré et rendit rapidement sa décision.

— Je demanderais à l'accusé de bien vouloir se lever. Monsieur Poitras, sous le premier chef d'accusation, je vous déclare coupable d'avoir conduit une automobile avec les facultés affaiblies; étant donné que vous en êtes à votre première infraction, mais que votre taux d'alcool dans le sang était de beaucoup supérieur à la limite permise, je vous condamne à payer une amende de mille dollars et suspends votre permis de conduire pour un an. Quant aux deux autres chefs d'accusation, selon les témoignages entendus, je ne peux partager l'avis du procureur de la Couronne et conclure hors de tout doute que vous auriez pu éviter cet accident si vous n'aviez pas été ivre. Le feu devant vous était vert et considérant que l'automobile garée sur le coin de la rue ne vous permettait pas de voir à l'avance les cyclistes qui s'apprêtaient à passer au feu rouge, je ne peux légalement présumer que votre ivresse est la cause de l'accident. Conséquemment, je dois vous acquitter de ces deux chefs. Sachez cependant que je le fais presque à regret, vu l'irresponsabilité dont vous avez fait preuve en prenant le volant dans l'état où vous étiez.

Le juge n'avait pas fini de prononcer son verdict qu'un hurlement émana du fond de la salle d'audience. Richard ne pouvait croire ce qu'il venait d'entendre.

— Ça ne se peut pas, ça ne se peut pas! Vous acquittez ce maudit ivrogne... Vous acquittez l'assassin de mon ami! Vous n'êtes qu'un incompetent... Le procureur de la Couronne n'est qu'un incompetent...

Le magistrat, qui avait développé une certaine forme de sympathie envers Richard, fit preuve d'une grande compréhension en n'intervenant pas immédiatement pour l'empêcher de continuer à hurler sa peine.

— Vous êtes tous des incompetents! Un jour, je serai avocat, un bon avocat... assez bon pour faire condamner tous les ivrognes de la terre!

Louise, présente tout au long du procès, Laurent étant retenu par son travail, s'approcha de son fils et sentit le besoin, pour tenter de le calmer, de le serrer très fort dans ses bras. Même si la tentation était bien là, il n'eut pas la force de la repousser et décida de se faire croire, le temps d'un instant, qu'il avait enfin une vraie mère.

Cet épisode de sa vie allait déterminer son avenir. Si ses relations avec ses parents continuaient de s'effriter, cela devenait de moins en moins important à ses yeux, car dorénavant, il savait ce qu'il voulait faire de sa vie. Il attaqua le reste de ses études secondaires tout autant que son passage au niveau collégial avec un sérieux qui dépassait tout ce qu'il avait pu démontrer jusque-là.

Chapitre 4

L'amour...

Brigitte était une femme superbe. Elle n'avait pas besoin de se lancer dans de longs discours pour charmer ses interlocuteurs, elle n'avait qu'à laisser parler ses yeux. La blondeur de sa longue chevelure, la forme de sa silhouette qui lui aurait sûrement ouvert toutes les portes si elle avait voulu être mannequin et la gentillesse qu'elle démontrait envers tous ses proches, tout cela contribuait à lui donner une image qui s'avérait un véritable aimant pour tous ceux qui s'en approchaient.

Richard, comme plusieurs de ses nouveaux collègues de classe, l'avait remarquée dès son premier jour à la faculté de droit. Lui-même était devenu un jeune homme particulièrement élégant et du haut de ses vingt ans, son sourire projetait de lui la nette impression qu'il était un gars sympathique, prêt à mordre dans la vie. Il avait visiblement perdu son petit côté renfrogné et l'âge lui avait appris à laisser davantage transparaître sa personnalité. Personne ne saurait jamais s'il était vraiment perdu ou s'il cherchait simplement un moyen d'entrer en contact avec Brigitte.

— Excuse-moi, je cherche ma salle de cours, la 2015, tu sais où elle est située ?

— Tu n'as qu'à me suivre, c'est justement là que je vais.

— Tu es bien gentille ; mon nom est Richard Ménard, je suis heureux de faire ta connaissance.

— Moi aussi. Je m'appelle Brigitte Larose et je ne connais encore personne ici.

— Eh bien, ce n'est plus vrai et en plus, tu es chanceuse. Comme première rencontre, tu tombes sur un gars formidable ; je le sais, je le connais bien.

— On ne peut pas dire que tu as des complexes, toi ! J'ose espérer que tu fais de l'humour, sinon...

— Évidemment ! Tu vois bien que j'essaie, malhabilement peut-être, de casser la glace.

Il ne leur fallut pas longtemps pour se rendre compte qu'ils avaient des atomes crochus et qu'ils allaient développer une belle complicité. Cela ne tarda d'ailleurs pas à se manifester puisque dès le lendemain, sans s'être consultés au préalable, ils menèrent une lutte commune en s'opposant à l'initiation que voulaient leur imposer les étudiants de deuxième année. C'est Brigitte qui intervint la première en spécifiant qu'elle n'accepterait jamais de porter un sac transparent destiné à faire supposément office de robe.

— Je suis une femme libre et vous ne déciderez sûrement pas à ma place où, quand, et surtout à qui je laisserai voir mes bobettes. Ce genre d'initiation est digne d'un gang d'ados en manque, et ça ne m'intéresse pas du tout ! Vous pouvez vous amuser tant que vous le voulez, mais vous le ferez sans moi.

Les organisateurs, pris par surprise, rétorquèrent que cette activité existait depuis des années, qu'elle visait à intégrer les nouveaux étudiants et que personne ne pouvait se soustraire à cette tradition. Richard choisit précisément ce moment pour intervenir à son tour.

— Je m'excuse, mais vous ne pouvez pas nous obliger à participer à cette initiation. Vous

avez plus d'expérience que nous en droit, vous devez donc sûrement connaître les limites que vous ne pouvez pas dépasser en matière de respect de notre liberté. Si vous ne déverrouillez pas les portes du local pour que nous puissions sortir, je vous promets que nous allons nous retrouver devant les tribunaux et cette fois, vous n'aurez pas à analyser une cause de façon théorique, mais bien à partir d'un fait réel qui pourrait bien compromettre votre avenir en tant qu'avocats.

Brigitte et Richard se retirèrent aussitôt sans que leurs collègues cherchent à les en empêcher. Si leur intervention leur valut quelques applaudissements, c'est sous les huées de la majorité des témoins de la scène qu'ils traversèrent la porte.

— Richard, je ne suis pas certaine qu'on ait pris les meilleurs moyens de se faire de nouveaux amis. J'ai peur que les prochains jours soient un peu difficiles. Défier l'autorité, c'est généralement bien vu, mais défier ses pairs, c'est une tout autre chose.

— Je pense que tu as raison. Je suis même persuadé que tu as raison, mais si tu savais à quel point cela n'atteint pas ma pauvre petite carapace. On ne vient peut-être pas de se faire des amis, comme tu dis, mais moi j'ai l'impression d'en avoir une nouvelle et cela compense amplement pour toutes les blagues que j'aurai à endurer parce que nous nous sommes tenus debout. Que dirais-tu d'aller prendre un bon café ?

— Si je comprends bien, tu as décidé de continuer à malhabilement casser la glace ?

Les deux se retrouvèrent attablés dans un bistro, le café ayant cédé sa place à un pichet de bière et même, à un second. L'alcool aidant, le désir de faire plus ample connaissance se matérialisait et la pudeur qui aurait pu les empêcher de révéler leurs différentes aventures de jeunesse disparaissait progressivement. Richard ne put évidemment taire l'épisode le plus douloureux de sa vie et l'empathie naturelle de Brigitte la rendit particulièrement émotive lorsqu'elle apprit toute l'épopée qui avait marqué le décès de Steve. Elle aurait voulu prendre Richard dans ses bras, non pas à la manière d'une amoureuse, mais comme une mère cherchant simplement à protéger et consoler son enfant.

Les jours suivants, tels qu'ils l'avaient prévu, furent un festival de sarcasmes visant à les ridiculiser, pour ne pas dire les intimider. Mais si là était l'effet recherché, c'était raté. Non seulement les allusions constantes aux bobettes de Brigitte et à l'esprit de tige de Richard étaient loin de les troubler, ils s'en amusaient. Petit à petit, leur façon de réagir avec un sens de l'humour évident et leur fidélité à leurs principes allèrent même jusqu'à agrandir leur cercle de sympathisants.

Brigitte n'était pas qu'une belle femme. Dotée d'une intelligence au-dessus de la moyenne, elle avait déjà tracé une bonne partie du chemin qu'elle entendait parcourir dans la vie. Elle n'était pas du genre à passer inaperçue dans un groupe et ses qualités de leader prenaient habituellement peu de temps à se manifester. C'est ainsi qu'elle fut élue représentante des étudiants et étudiantes de première année au sein de la direction de l'Association des étudiants de la faculté de droit. C'était la porte d'entrée qu'elle avait choisie en attendant d'assumer la présidence de son association.

Richard ne pouvait qu'admirer la détermination de sa copine. Aussi rêvait-il de plus en plus que l'amitié qui se développait progressivement entre eux prenne suffisamment d'ampleur pour qu'il puisse enfin la qualifier de relation amoureuse. Il se demandait toutefois si l'ambition de sa compagne laissait beaucoup de place aux sentiments. Brigitte demeurait pleine de finesse, mais leurs discussions portaient davantage sur des concepts, des théories et des politiques que sur les

relations humaines. Il aimait davantage la Brigitte qui s'était montrée si empathique lorsqu'il lui avait raconté ce qu'il avait vécu à la mort de Steve.

La proximité de l'université leur permettait à tous les deux de demeurer chez leurs parents. Le père de Brigitte était avocat spécialisé en droit des affaires, ce qui pouvait expliquer qu'elle avait cette profession dans les gènes. Quant à sa mère, elle était chimiste et travaillait pour une entreprise pharmaceutique. Brigitte avait une excellente relation avec ses parents, ce qui contribuait à soulever un peu de jalousie chez Richard. Elle avait aussi une sœur avec qui elle entretenait une belle complicité. Bref, l'amour régnait de façon évidente au sein de cette famille.

De son côté, Richard résidait encore chez ses parents pour des motifs d'ordre économique. Maintenant qu'il avait vieilli et qu'il était pratiquement autonome, ses rapports avec Louise s'étaient légèrement améliorés. Comme cette dernière n'avait plus à le mater et à s'occuper de son éducation, elle se sentait un peu plus à l'aise dans ce qui était devenu une relation entre adultes. Pour Richard, sa mère demeurait cependant une énigme. Autant elle pouvait être chaleureuse avec son mari, autant elle était distante et froide avec lui, son fils, comme elle l'était d'ailleurs avec la majorité des gens qu'elle rencontrait. Laurent, pour sa part, avait repris ses cours à l'université, de sorte qu'il était beaucoup moins disponible. Mais Richard ne s'en plaignait pas tellement... Lorsqu'il le rencontrait, il se contentait de se comporter en fils bien élevé et respectueux, étant tout de même conscient que son père acceptait de le loger et de le nourrir pendant qu'il poursuivait ses études.

Contrairement à Richard, Brigitte manifestait peu d'intérêt à développer une relation plus intime entre eux, de sorte que leur complicité se concrétisait avant tout dans le domaine scolaire. Ainsi, en dehors du campus universitaire, ils faisaient peu d'activités communes, hormis certaines incursions, de temps à autre, dans un bar ou un bistro. Richard fut donc étonné lorsque, en mars de leur deuxième année d'études, Brigitte lui proposa de profiter de la semaine de lecture pour partager une petite villa qu'elle et sa meilleure amie avaient réservée dans le Sud, sur le bord de la mer. Il avait déjà eu l'occasion de voir cette amie, Micheline Rancourt, à quelques reprises. Il la trouvait gentille, sans plus. De fait, il la connaissait très peu, leurs rencontres s'étant résumées à de banales civilités. Alors que Brigitte avait lancé cette invitation dans le but premier de partager à trois les frais de location de la villa relativement luxueuse qu'elle avait retenue, Richard, lui, y voyait surtout une occasion de donner une nouvelle tournure à leur relation. La seule idée de côtoyer Brigitte dans un contexte complètement différent de celui de l'université le faisait rêver. Il accepta donc l'invitation sur-le-champ.

La villa était effectivement magnifique et sa seule vue indiquait clairement que les trois comparses ne venaient sûrement pas d'un milieu défavorisé. Les bougainvilliers l'entourant lui donnaient un cachet particulier et le manguier qui se dressait devant elle faisait ressortir le côté exotique de ce qui leur apparaissait à tous les trois comme le paradis sur terre. Une piscine privée dont l'intimité était assurée par une clôture dressée de façon à ne pas gêner la vue sur la mer contribuait aussi à ce que les invités perdent complètement la notion de la réalité et se laissent aller à leurs rêves les plus fous. Richard avait d'ailleurs eu, dès son arrivée, l'agréable sensation de se retrouver dans un monde surréaliste, loin des soucis quotidiens qui viennent trop souvent perturber les petits bonheurs.

La villa comportait deux chambres et dès leur arrivée, Brigitte prit l'initiative d'indiquer qu'elle en partagerait une avec Micheline, tandis que l'autre serait occupée par Richard. À la blague, celui-ci ne put s'empêcher de souligner qu'il avait beaucoup apprécié la consultation qui avait conduit à cette décision, même si dans son for intérieur, il savait dès le départ qu'il en serait ainsi; du moins, au début de ces vacances. Son optimisme lui dictait qu'il lui appartenait de faire le nécessaire pour changer les choses.

Les trois avaient développé une routine telle que leur programme d'activités se ressemblait passablement d'une journée à l'autre. Richard commençait sa journée par une marche de quelques kilomètres, seul, pieds nus sur la plage, admirant la beauté du soleil levant qui donnait aux vagues un coloris argenté absolument magnifique. Il rejoignait ensuite ses compagnes pour le petit-déjeuner, toujours varié et copieux. Il en était de même du repas du soir, hormis le fait que celui-là était bien arrosé. Les trois aimaient cuisiner et un petit marché à proximité leur permettait de se procurer facilement tout ce dont ils avaient besoin pour se concocter de bonnes bouffes.

La plus grande partie de la journée se déroulait évidemment sur la plage. Entre deux baignades, Brigitte et Micheline faisaient la démonstration de leurs indéniables talents artistiques en sculptant dans le sable des tableaux, qui non seulement attiraient l'attention des passants, mais soulevaient en même temps leur admiration. Un peu jaloux des compliments qui leur étaient adressés, Richard faisait bien rire les filles lorsqu'une fois l'œuvre terminée, il s'installait tout à côté pour laisser croire qu'il en était l'auteur, feignant d'effectuer le travail de finition et répondant aux questions des curieux.

Après une douche pour évacuer le sable indiscret et une saucette dans leur piscine privée, Richard s'occupait de servir l'apéro tandis que Brigitte faisait office de chef, présidant à la préparation du souper qui se déroulait collégialement. Par la suite, la villa se déguisait en bibliothèque pour une séance de lecture ou de travaux scolaires, et, un peu plus tard, en salle de jeu pour une partie de cartes qui, bien souvent, permettait aux joueurs de laisser leur intelligence au point mort.

Les filles avaient l'habitude de se coucher assez tôt alors que de son côté, avant de se mettre au lit, Richard en profitait pour aller se détendre dans la piscine. Comme il était seul, il ne sentait pas le besoin de revêtir un maillot, sa nudité lui procurant un sentiment de liberté et l'impression qu'il entretenait une parfaite harmonie avec l'eau qui, avec une sensuelle douceur, ruisselait sur tous les muscles de son corps.

La semaine se déroulait parfaitement et l'objectif de jouir d'un bon repos avant d'affronter la dernière étape de leur année universitaire était atteint. Richard, même s'il n'avait pas trouvé la petite ouverture qui lui aurait permis de se rapprocher davantage de Brigitte, ne regrettait nullement d'avoir accepté de partager ce trop court séjour à la mer, bien au contraire.

À la suggestion de Brigitte, une attention particulière fut apportée à la préparation du dernier souper de la semaine. C'est ainsi que des pétoncles au miel et à l'orange, un filet de saumon laqué à l'érable et au gingembre et une mousse au chocolat vinrent tour à tour s'amuser à provoquer leurs papilles gustatives, le tout accompagné de vins d'une qualité supérieure à ceux qu'ils avaient bus antérieurement.

Ce dernier repas se prolongea au rythme des conversations qui devenaient de plus en plus animées; tous les sujets y passaient, de l'avenir de la planète au sort des phoques en Alaska. Quelle belle façon de finir des vacances! Tous trois durent cependant se soumettre à la dure réalité et faire leurs valises en vue du départ, prévu très tôt le lendemain.

— Nous avons passé une excellente dernière soirée, mais si tu veux bien nous excuser, Micheline et moi allons finir de préparer nos bagages. Nous allons tenter de profiter au maximum du peu d'heures de sommeil qui s'offrent à nous.

— Je crois bien que je vais vous imiter, quoique je ne renoncerai certainement pas à mon habitude d'aller à la piscine avant de confier mon magnifique corps aux bras de Morphée. Je vous souhaite une bonne nuit.

Brigitte et Micheline venaient à peine de s'étendre sur le lit que la première eut une idée.

— Micheline, comment as-tu trouvé la compagnie de Richard, cette semaine ?

— Je ne sais pas pourquoi tu me demandes ça soudainement. J'ai trouvé que c'était un garçon fort agréable, bien intentionné. Il a une grande qualité, à mes yeux, et c'est celle de savoir se montrer discret en certaines occasions. J'imagine que tu te rends compte qu'il éprouve une attirance particulière pour toi, ma belle, et à cet égard, je ne sais pas s'il est pleinement satisfait de ses vacances. Je pense qu'il avait certains projets qui, malheureusement pour lui, ne se sont pas matérialisés.

Brigitte se releva dans son lit et étendit le bras pour atteindre la lumière. Après l'avoir allumée, elle y alla d'une suggestion inopinée.

— Si on lui faisait une surprise et qu'on allait le rejoindre à la piscine pour lui dire que nous avons beaucoup apprécié sa présence ? Il me semble que ce serait gentil de notre part et, le connaissant, je suis certaine que cela lui ferait grandement plaisir.

Micheline n'eut aucun moment d'hésitation.

— Excellente idée ! On enfile nos maillots et on y va !

Richard était effectivement à se détendre une dernière fois dans la piscine lorsqu'il vit arriver ses deux compagnes.

— Micheline et moi avons décidé de... Oh ! Excuse-nous, nous sommes vraiment désolées...

Brigitte et Micheline venaient de surprendre Richard en pleine nudité.

— Il n'y a pas de raison de vous excuser ; vous m'avez répété toute la semaine que, pour vous, la dernière soirée de vos vacances en était toujours une de gala... Alors, j'ai revêtu ce que j'avais de plus beau.

Les filles étaient réellement plus mal à l'aise que ne pouvait l'être Richard qui s'amusait de voir leur embarras.

— Excuse-nous encore, nous allons te laisser profiter de ta dernière baignade.

Richard ne voulait surtout pas que les filles repartent en se sentant coupables d'avoir violé son intimité.

— Restez ! Je suis vraiment trop content que vous ayez décidé de m'accompagner. Laissez-moi deux petites minutes ; je vais aller enfiler un maillot et je vous reviens.

« Ce ne sera pas nécessaire », dirent-elles en chœur, et un simple regard marqué d'un clin d'œil complice entre les deux copines suffit pour qu'en un tour de main leur bikini se retrouve sur le plancher et qu'elles sautent à l'eau avec une inconscience tout adolescente.

Richard se retrouvait tout à coup en présence de deux magnifiques femmes dont les corps transpiraient la jeunesse et la beauté. Même s'il se disait que n'importe quel homme aurait souhaité être à sa place, il ne pouvait s'enlever de la tête l'image du clin d'œil que s'étaient échangé Brigitte et Micheline. Tout au long de la semaine, en observant certains de leurs comportements, il s'était demandé si leur relation ne dépassait pas le seuil de l'amitié. Il en était maintenant de plus en plus convaincu. Ce clin d'œil semblait vouloir étouffer à tout jamais les fantasmes qu'il entretenait au sujet de Brigitte.

— J'ai bien envie de vous poser une question indiscrète tout en vous laissant bien sûr le loisir de me dire que cela ne me regarde pas...

Micheline arborait un large sourire moqueur.

— Une question indiscrète? Je ne sais pas ce que tu en penses, Brigitte, mais je me demande bien comment on pourrait se mettre plus à nu!

Richard était visiblement préoccupé.

— Je suis sensible à ton sens de l'humour, Micheline, mais je suis sérieux; j'ai besoin de savoir. Est-ce que je me trompe si j'affirme que vous êtes plus que de simples amies, toutes les deux?

Micheline sentit qu'elle n'avait pas une relation assez développée avec Richard pour participer à l'échange que susciterait sûrement la réponse à cette question.

— Brigitte, je pense que je vais te laisser finir cette conversation. Tu veux que je te rapporte ton peignoir?

— Oui, tu serais bien gentille.

— Tu veux aussi que j'aille chercher le tien, Richard?

— Non, je te remercie, il est ici sur la chaise juste à côté. Je te souhaite une bonne nuit et je suis vraiment désolé que la surprise que vous vouliez me faire n'ait pas pris la tournure que vous aviez anticipée.

Brigitte n'était pas du genre à esquiver les questions, mais elle était tout de même un peu ébranlée devant le côté direct de celle posée par Richard. Elle sentit le besoin de faire quelques longueurs sous l'eau, histoire de s'accorder un petit moment de réflexion avant d'entamer un dialogue dont elle pouvait difficilement deviner le dénouement.

— Avant de répondre à ta question, je pense qu'il serait de bon aloi de sortir de la piscine et de nous mettre dans une tenue plus décente.

— Tout à fait d'accord. Tu m'attends ? Je nous sers une eau gazéifiée au cas où nous en aurions besoin pour digérer nos émotions.

Après avoir fermé les lumières extérieures de la villa, Brigitte et Richard s'installèrent à une table qui longeait la piscine avec comme seuls éclairages la pleine lune et un petit lampion.

— Richard, je veux d'abord te dire que je t'aime beaucoup et que Micheline et moi avons beaucoup apprécié ta présence cette semaine. Tu as certainement contribué à rendre nos vacances plus qu'agréables. C'est d'ailleurs ce que nous voulions te dire en venant te rejoindre à la piscine. Nous avons convenu, avant même le départ, que nous ferions tout notre possible pour que tu sois à l'aise avec nous et, surtout, pour que tu te sentes comme un membre à part entière au sein de notre trio. Je constate que notre objectif n'a peut-être pas été complètement atteint. Malgré toutes les précautions que nous croyions avoir prises, ta perspicacité nous a déjouées.

— Excuse-moi, Brigitte, tu n'as pas de comptes à me rendre ; je n'aurais jamais dû poser cette question.

— Au contraire, je suis contente que tu l'aies fait. Si je n'avais pas d'estime pour toi, crois-moi, je t'aurais rapidement rabroué en te disant de te mêler de tes affaires. Mais vu la qualité de la relation que nous avons progressivement développée, toi et moi, c'est loin d'être le cas. Je suis bel et bien en amour avec Micheline. Cela est relativement récent. Jusqu'à ce que je la croise, j'avais bien sûr eu quelques rencontres avec des gars que je trouvais intéressants, mais qui ne sont jamais parvenus à me procurer un réel plaisir... sexuellement parlant, je veux dire. Tu me pardonneras d'être aussi directe, mais mon premier orgasme, je l'ai connu avec Micheline. Pour moi, ce fut une révélation aussi exaltante que traumatisante. En même temps, je découvrais la beauté d'un véritable amour et le fait que celui-ci ne pouvait prendre forme qu'avec une partenaire du même sexe que moi.

Richard était de plus en plus mal à l'aise.

— Tu n'es pas obligée de me raconter tout ça ; je me sens un peu comme un voyeur.

— On peut mettre fin à cette conversation si elle t'ennuie ou te gêne trop. Mais moi, je n'ai aucune objection à la poursuivre.

— Ça va, continue...

— J'ai rencontré Micheline lors d'une activité caritative au profit d'enfants atteints de la leucémie. Elle en était la principale responsable. J'ai été tout de suite impressionnée par son dynamisme, sa chaleur humaine et son sourire irrésistible. On voyait tout de suite qu'elle croyait fermement en la cause pour laquelle elle se dévouait. Il n'y avait rien d'artificiel, que ce soit dans son attitude, ses gestes ou sa façon de recevoir les gens qui venaient à elle. Dès ce moment, je me suis dit qu'il fallait que j'explore davantage pour savoir qui était vraiment cette femme. L'intensité de son regard me faisait déjà frissonner. C'est dans cet esprit que je suis allée lui offrir mon aide pour organiser les prochaines activités dont elle aurait la responsabilité. Elle m'a prise au mot puisque dès la semaine suivante, elle devait se lancer à la recherche d'une équipe pour l'aider à mettre sur pied une soirée casino, toujours au profit des jeunes victimes de la leucémie. Ce fut là le

début d'une relation qui, au fil du temps, est devenue de plus en plus personnelle et de plus en plus intense. Je te fais grâce des détails. À la fin de l'année scolaire, je vais quitter la maison de mes parents pour amorcer avec elle une vie à deux qui, je l'espère, saura être de longue durée. Voilà... je pense avoir le plus honnêtement possible répondu à ta question.

Les rêves que Richard avait échafaudés quant à une éventuelle union avec Brigitte finissaient de s'effondrer.

— Richard, j'ai toujours trouvé que tu avais de précieuses qualités. J'aimerais beaucoup que notre amitié perdure et que tu restes pour moi non seulement un ami, mais un confident à qui je peux livrer mes émotions sans crainte d'être jugée.

— Tu es assez intelligente pour connaître la psychologie masculine et savoir que pour un gars, vivre une aventure platonique ne fait pas particulièrement partie de ses rêves les plus fous. Je t'avoue que je suis un peu ébranlé par ce que tu viens de me raconter. Je n'avais pas du tout imaginé notre avenir sous cet angle. Tu comprendras que j'ai besoin d'un peu de temps de réflexion avant de savoir si je suis réellement capable de passer du statut d'amoureux à celui de confident, comme tu le souhaites. Oui, je ne te l'ai jamais déclaré ouvertement, mais je suis amoureux de toi. Dans ce contexte, je te reconnais tout à fait le droit de choisir ton style de vie, même que je respecte ce choix. Mais permets-moi au moins de me demander si je pourrai m'y adapter...

— Laisse-moi te dire que je n'ai pas l'impression d'avoir choisi ce style de vie, mais que c'est plutôt ce style de vie qui m'a choisie. Je me doutais que tu éprouvais des sentiments pour moi, mais ce que je t'offre, c'est mon amitié. Loin de moi, cependant, l'idée de te l'imposer. Il t'appartient de l'accepter ou de la rejeter. Il est normal que tu veuilles y réfléchir avant de prendre une décision. Tu me feras signe lorsque tu seras prêt. Je crois que nous devrions maintenant essayer de profiter des quelques heures de sommeil qu'il nous reste...

En ayant l'impression de le faire peut-être pour la dernière fois, Richard ne put s'empêcher de laisser parler son cœur, tout en retenant du mieux qu'il pouvait les larmes qui cherchaient à émerger de ses yeux.

— Laisse-moi au moins te dire que tu es belle. Passe une bonne nuit...

Le retour à la réalité se fit promptement, puisque des examens étaient prévus peu de temps après leur retour à la faculté. Cette période intense d'études était la bienvenue, étant donné qu'elle exigeait beaucoup de temps et de concentration, venant ainsi bien involontairement mais providentiellement s'immiscer dans la relation entre Brigitte et Richard. Il s'écoula ainsi un bon deux semaines sans qu'ils n'aient de contacts réels autres que de se croiser occasionnellement dans l'une ou l'autre des salles de cours.

Ce n'est qu'après cette période que Brigitte décida d'approcher Richard pour savoir où il en était dans son processus de cogitation.

— Est-ce que je peux te parler?

— Drôle de question ! C'est sûr que tu peux me parler. J'ai encore en tête notre conversation

sur le bord de la piscine, mais ne va surtout pas croire qu'à cause de ça je te déteste. Je ne serai jamais capable de te détester. Je suis évidemment déçu de la tournure des événements ; s'il y a quelque chose que je hais, c'est la vie, parce que depuis que je suis au monde, j'ai l'impression de ne pas y avoir ma place. Excuse-moi pour cette remarque, tu n'es pas obligée de subir mes états d'âme... Oublie ça, si tu veux bien. J'ai réfléchi à ta proposition d'amitié et cela me touche beaucoup. Mais ma santé mentale m'ordonne de ne pas trop m'engager sur ce chemin. Je souhaite qu'on puisse continuer d'avoir une relation correcte, faite de moments de plaisirs, mais tu comprendras que je ne peux me résigner à être un ami à qui l'on se confie et qu'on renvoie à la fin de la soirée. Je serais incapable de supporter une telle situation. Par contre, cela ne m'empêchera pas d'aller prendre une bière avec toi de temps à autre.

S'attendant un peu à ce genre de réponse, Brigitte n'avait pas du tout l'intention d'argumenter avec Richard dans le but d'influencer sa décision.

— Je pense qu'il est sage de laisser simplement cheminer les choses. Il sera toujours temps de se réajuster ensuite si cela est nécessaire. Mais, si tu es prêt à venir prendre une bière, peut-être que tu accepterais de venir la prendre chez moi samedi soir. Elle serait cependant accompagnée d'un souper, de Micheline et d'une séance de photos pour nous remémorer les meilleurs moments de nos vacances. Mes parents sont partis pour le week-end, mais je te préviens qu'on devra tolérer la présence de ma sœur.

— Crois-tu que Micheline sera à l'aise de...

— Micheline t'aime beaucoup et tu ne me croirais sûrement pas si j'essayais de te faire croire que je ne lui ai pas parlé avant de t'inviter...

— Je ne sais pas trop si je dois accepter. Dans le fond, cela pourrait s'avérer un premier test pour savoir si je peux simplement me contenter d'avoir du plaisir avec toi tout en sachant que ça n'ira pas plus loin. Je vais apporter une bouteille de vin.

— Bonne idée, mais tu apportes aussi tes photos... En espérant que tu n'en as pas trop pris dans la piscine.

La soirée se passait de façon très agréable. Les rires complices à la vue de certaines photos étaient là pour rappeler que cette semaine de vacances avait été pour chacun non seulement un moment de repos qui ne pouvait qu'être le bienvenu, mais également une occasion de petits bonheurs quotidiens qui venaient joyeusement teinter leur courte vie de pacha. Au grand dam de Brigitte, sa sœur Élise ne pouvait cependant s'empêcher de faire certains commentaires.

— Richard, connaissant la relation qui existe entre ma sœur et Micheline et sachant, parce qu'elle me l'a dit, que tu étais ou que tu es amoureux de Brigitte, je dois te dire que j'admire ton courage d'avoir accepté de venir regarder avec elles des photos de vacances qui, pour toi, ne se sont pas, disons... très bien terminées.

Ne s'attendant pas à être interpellé de la sorte, Richard n'avait pas du tout envie de se laisser dominer par une fille qu'il venait à peine de connaître.

— Je ne crois pas que ce soit du courage et de toute façon, il me semble, et là je me force

pour rester poli, que la relation que je peux avoir avec ta sœur ne te regarde en rien.

— Oh... Je constate que le tigre qui se cache en toi ne prend pas de temps à rugir. Il faut être bien armé pour jaser avec toi.

Brigitte était furieuse d'entendre cet échange de propos et ne comprenait vraiment pas ce à quoi sa sœur voulait en venir.

— Avoir su que tu essaierais de gâcher notre party, j'aurais insisté davantage pour que tu ailles au cinéma.

— J'ai compris... Je vais me retirer dans ma chambre. Je m'excuse ; continuez de bien vous amuser.

Richard était embarrassé de constater qu'encore une fois, son impossible amour avec Brigitte venait hanter une soirée qui semblait pourtant bien entamée.

— Brigitte, j'avais cru comprendre que tu entretenais une belle complicité avec ta sœur ?

— C'est habituellement le cas. Je ne sais vraiment pas ce qu'elle a mangé pour s'être comportée comme elle vient de le faire. Crois-moi, ce n'est pas du tout son genre d'avoir une telle attitude. Elle est même tout le contraire de ce qu'elle vient de démontrer. Je n'en reviens pas !

Micheline sentit le besoin d'intervenir pour alléger l'atmosphère que la sœur de Brigitte avait, de façon imprévue, insufflée à cette soirée.

— Si l'on considérait ce qui vient de se passer comme un petit incident de parcours anodin et que l'on continuait à regarder les photos tout en dégustant un digestif, vous ne pensez pas que l'on finirait la soirée sur une note plus positive ? On n'a tout de même pas organisé ces retrouvailles pour se rendre malheureux.

Richard fut le premier à acquiescer à cette suggestion.

— La sagesse a parlé ! Moi, dans le Sud, j'ai appris à servir les apéros, alors le service des digestifs, ça ne me regarde pas. Peut-être que la sagesse elle-même pourrait s'en occuper...

Et les rires se remirent à fuser.

Quelques jours plus tard, Richard reçut un coup de téléphone qui ne fut pas sans l'intriguer.

— Bonjour, Richard, je m'excuse de te déranger. C'est Élise, la sœur de Brigitte. Je me sens terriblement coupable depuis samedi dernier et j'aimerais bien que nous allions prendre une bière ensemble. Je pense que je te dois des explications.

— Tu ne me dois rien du tout. Tu sais, les problèmes que tu peux éprouver avec ta sœur ne me regardent pas et crois-moi, je ne veux surtout pas m'en mêler.

— Est-ce que je peux au moins me faire pardonner d’avoir été aussi désagréable avec toi ?

— Ne t’en fais pas, c’est déjà oublié.

— Si c’est déjà oublié, tu n’as donc aucune raison de refuser mon invitation.

— Dis-moi, c’est héréditaire ce petit côté rusé et entêté que vous partagez, ta sœur et toi ?

— D’après ce que je peux constater, tu sembles préférer les choses énoncées clairement...

Alors je te demande clairement si tu es libre pour aller prendre une bière avec moi à la fin de l’après-midi.

— Je suis prêt à prendre ce risque. Veux-tu que je demande à Brigitte si elle veut se joindre à nous ? J’ai un cours avec elle tout à l’heure.

— Tu n’as pas besoin de venir avec une escorte ; je ne suis ni méchante ni dangereuse, tu sais.

— Alors on se retrouve au bistro du campus à 17 h... Cela te convient ?

— J’y serai avec grand plaisir.

Élise était la sœur aînée de Brigitte. Elle avait vingt-cinq ans. Elle détenait un bac en communication et travaillait pour une agence de relations publiques qui se spécialisait dans la promotion d’événements en tous genres. L’hérédité ayant vraiment fait son œuvre, elle n’avait rien à envier à sa sœur sur le plan de la beauté et de l’élégance, bien que personnellement, elle aurait préféré être dotée d’un nez un peu plus fin. Cela relevait davantage d’une recherche de la perfection qui guidait couramment sa vie que d’un réel petit bémol à son apparence. Elle avait connu une vie sentimentale qui malheureusement n’avait pas su tenir ses promesses. Elle s’était amourachée d’un militaire qui, parti en mission à l’étranger, n’en est pas revenu vivant. Vulnérable sur le plan émotif à la suite de la disparition de son amoureux, elle se rapprocha d’un ami de celui-ci, lequel entreprit de la consoler avec des intentions qui dépassaient de beaucoup la compassion qu’elle recherchait à ce moment. Elle décida par la suite de prendre une pause de confiance en la gent masculine. Pleine d’admiration pour Brigitte, elle l’enviait entre autres pour sa facilité à s’imposer en tant que leader au sein d’un groupe et, surtout, pour sa facilité à se respecter et se faire respecter dans ce qu’elle était et dans ce qu’elle faisait. Elle n’avait toutefois pas spontanément accepté son homosexualité. Pour elle, l’homosexualité était un peu comme le racisme. Il est facile de se dire non raciste quand il n’y a pas de gens de couleur, de religion ou de culture différentes autour de soi. Mais cela devient moins évident quand une fille apprend à ses parents qu’elle fréquente un noir et qu’elle a l’intention de l’épouser. Pour Élise, cette analogie prit tout son sens quand elle apprit les préférences sexuelles de Brigitte. Devant la réalité qui se présentait devant elle, elle se rendait compte que même si elle pensait avoir un haut taux de tolérance et de compréhension, l’homosexualité était un fait beaucoup plus facile à accepter dans la famille du voisin. Son amour pour sa sœur fit cependant en sorte que ses préjugés finirent graduellement par s’envoler, jusqu’à ce que la situation de Brigitte devienne à ses yeux une quasi-normalité.

Comme prévu, Élise et Richard se retrouvèrent au bistro du campus. L’étudiant en droit était installé à une table et avait déjà commencé à déguster une bière lorsque celle qui l’avait convié à cette soirée fit enfin son apparition. Elle était facile à différencier des étudiantes qui fréquentaient ce bar, dû à l’élégance et au chic des vêtements qu’elle portait.

— Bonjour, Élise. J’imagine que c’est pour moi que tu as revêtu tes plus beaux atours ?

— Désolée, je devais rencontrer un client pour un important contrat et j'aurais été plus en retard si j'avais pris le temps de passer chez moi pour me changer.

— C'est moi qui suis déçu ; j'aurais été honoré que ce soit vraiment pour moi. Tu te commandes quelque chose à boire ?

— Je te remercie beaucoup d'avoir accepté de me rencontrer. Je suis tellement peinée de la façon dont s'est déroulée notre première prise de contact, si je peux m'exprimer ainsi. Tu peux être rassuré... Je m'entends fort bien avec ma sœur. La soirée de samedi est un simple incident de parcours que nous avons d'ailleurs réglé rapidement. Et c'est ce que je souhaite faire également avec toi.

— Si l'on oubliait tout ça et qu'on profitait simplement de la vie.

— Quand j'ai l'impression de m'être mis les pieds dans les plats, j'aime bien les sortir de là. Ça me semble essentiel pour pouvoir ensuite profiter de la vie, comme tu dis. Je n'aurais pas dû me mêler de ta relation avec ma sœur et, surtout, je n'aurais pas dû faire allusion au courage qu'il t'avait fallu pour venir chez nous samedi dernier. En fait, j'ai utilisé un mauvais mot qui finalement signifiait le contraire de ce que je voulais dire. Tu ne me croiras peut-être pas, mais je te trouvais extraordinaire d'avoir la force de caractère de surmonter ta déception et de continuer à trouver du plaisir à côtoyer Brigitte et Micheline. J'imaginai et j' imagine toujours combien il doit être difficile d'accepter que l'amour dont on rêve soit impossible, bien plus encore quand on se rend compte que sa rivale est une femme. C'est la première fois, à ma connaissance, du moins, que mon empathie réussit à me rendre antipathique et je tiens à m'excuser formellement. J'admire ton ouverture d'esprit, et si ça peut te consoler, sans trop m'humilier, je peux admettre, du bout des lèvres, que tu me sers une petite leçon à ce point de vue.

Richard prit soudainement cet air taquin qu'il aimait tant arborer.

— Il faut que je t'avoue qu'avant toi, je n'avais jamais rencontré une fille avec autant de défauts. Tu me sembles tout de même cacher un petit côté que je qualifierais de plutôt attirant. À ta santé ! Et si l'on parlait de ce qu'elle fait dans la vie, cette monstrueuse fille ?

— Je suis diplômée en communication. En gros, je travaille dans les relations publiques. Oups ! Je crois comprendre que ton petit sourire en coin est dicté par le petit hamster qui travaille dans ton cerveau et qui est tenté de me dire que tu espères que je suis meilleure en relations publiques qu'en relations personnelles. Ne manque pas de remercier ton hamster de ne pas succomber à la tentation. Il fait preuve d'une belle délicatesse. Actuellement, ma principale tâche consiste à assurer la promotion d'un concours international de sculptures sur sable organisé dans le cadre d'une fête foraine. Mon travail est très varié. Il peut tout autant toucher la culture, la politique, le sport et le loisir. En plus de la promotion, je participe habituellement à l'organisation de l'activité. J'aime bien mon job, je suis heureuse dans ce que je fais.

— En tout cas, c'est plaisant de voir l'enthousiasme avec lequel tu en parles. Moi aussi j'ai hâte d'être sur le marché du travail. Le beau côté de la vie étudiante vient surtout du fait que ton apprentissage t'amène presque quotidiennement à faire des découvertes. N'ayant pas de responsabilités à assumer, tu peux même te permettre quelques brins de folie. Par contre, ma vie me semble passablement plus routinière que la tienne et là-dessus, je t'envie. Une conversation intéressante a toujours eu l'habitude de m'ouvrir l'appétit... Que dirais-tu de poursuivre la nôtre au resto ?

— Comme tu me sembles être sur une lignée de compliments, je serais bien idiote de refuser. Je suis bien prête à me laisser séduire, si c'est cela que tu cherches à faire. Il ne faudrait pas cependant que, parce que ça n'a pas fonctionné avec ma sœur, je te serve de prix de consolation.

Le visage de Richard prit instantanément une couleur écarlate. Les dernières paroles de son interlocutrice lui résonnaient dans la tête et dans le cœur tel un coup de poignard. L'image de son père s'interposait entre Élise et lui. Toute sa vie, il avait reproché à son paternel de l'avoir mis au monde dans le but premier de se consoler d'avoir perdu un fils, et voilà que maintenant il était lui-même soupçonné d'adopter une attitude semblable. Élise, qui ne comprenait visiblement rien de ce qui se passait, avait la douloureuse impression d'avoir encore une fois fait une gaffe, tout en étant absolument incapable de la nommer. Après s'être essuyé le front avec sa serviette de table et s'être timidement excusé, Richard se dirigea vers la toilette, d'où il revint quelques minutes plus tard.

— Est-ce que ça va, Richard ? Tu as eu un malaise ?

— Je suis désolé. Bien involontairement, tu as ravivé chez moi des souvenirs de mon enfance que je croyais avoir mis au rancart depuis longtemps. Ce n'est pas de ta faute, tu ne pouvais savoir. J'ai l'impression que des fils se sont touchés dans ma tête. Ne t'en fais pas, je suis aussi surpris de ma réaction que tu peux l'être.

— Puis-je te dire que je ne comprends rien... ni à ce qui se passe ni à ce que tu me racontes ? Est-ce que tu préfères rentrer à la maison ? Nous ne sommes pas obligés d'aller au restaurant, tu sais... On peut remettre ça.

— Non, notre dernière et première rencontre s'est terminée en queue de poisson, il ne faudrait pas en prendre l'habitude. Je t'assure que je suis revenu les deux pieds sur terre et que je vais bien. On prend ta voiture ou la mienne ?

Élise prit le volant et suggéra à Richard un petit restaurant italien dont le décor et l'atmosphère lui semblaient appropriés pour une conversation en tête-à-tête. Bien que le trajet pour s'y rendre n'exigeait que quelques minutes, cela leur parut beaucoup plus long, vu le silence qui régnait en maître dans l'automobile.

À leur demande, le serveur leur assigna une table assez retirée, dans un coin du resto. Des fleurs multicolores, des tableaux représentant des paysages siciliens, un éclairage juste assez tamisé, des nappes aux couleurs de l'Italie, et cette présence constante du rouge, du vert et du blanc rendaient l'endroit fort sympathique. Une musique apaisante venait donner subtilement un peu de vie à tout ce décor. Élise commanda une escalope de veau tandis que Richard opta pour une pizza aux aubergines, le tout arrosé d'un demi-litre de vin.

— Tu n'as presque pas parlé depuis que nous avons quitté le campus.

— Je me demandais si je devais revenir sur ce qui s'est passé tout à l'heure. Tout a commencé quand tu m'as dit que tu ne voulais pas servir de prix de consolation pour compenser le fait qu'il m'est impossible d'entamer une relation amoureuse avec ta sœur. Sache que me servir de quelqu'un comme prix de consolation, c'est une chose que je ne ferais jamais, tu entends, jamais. J'ai trop souffert à l'idée de savoir que mon père a voulu que j'existe pour remplacer le fils qu'il avait perdu.

Richard confia alors à Élise comment son père l'avait exacerbé tout au long de son enfance en le comparant constamment avec son premier fils. À cela, il ne put s'empêcher d'ajouter que sa mère, qui n'avait jamais voulu avoir d'enfant, avait consenti à lui donner naissance uniquement pour satisfaire les désirs de son père qu'elle voulait à tout prix garder à ses côtés.

— Je pensais que tout cela était chose du passé. Aujourd'hui, j'ai une relation que je qualifierais de correcte avec mes parents. Ils ont toujours été là pour m'aider; du moins, sur le plan matériel. Ils m'hébergent encore, quoique je t'avoue que j'ai hâte de pouvoir voler de mes propres ailes. Avec les petits boulots que je fais, je pourrais me le permettre, mais il faudrait que je me trouve un colocataire pour m'aider à payer les coûts du logement.

— Si tu étais silencieux dans l'auto, on peut dire que tu t'es repris depuis! Je ne sais pas si tu t'attendais à ce que je réagisse après ce que tu viens de me raconter, mais je pense que j'ai besoin de respirer un peu, de digérer tout ça. On pourrait s'en reparler, si tu veux. Nous nous connaissons très peu, et je suis touchée par la confiance que tu me fais. Pour le moment, je vais me contenter de dire que je trouve en toi un être sensible et généreux. Si tu veux que l'on se revoie, tu n'as qu'à me faire signe. Le moins que je peux dire, c'est que nos rencontres ne manquent pas de piment.

— Je ne dis pas non, mais tu comprendras que je serai passablement occupé dans les prochaines semaines. À la faculté, nous entrons dans la période des examens finaux et je n'ai pas du tout l'intention de rater mon coup. Je suis content de ma soirée, je t'ai trouvé presque gentille.

— Je te remercie, je t'ai presque trouvé charmant.

Le lendemain matin, Richard croisa Brigitte dans une des salles de repos de l'université. Ils s'installèrent à une table, y étalèrent leurs livres et échangèrent quelques propos anodins. Richard ne fit aucune allusion à sa rencontre avec Élise, se contentant plutôt de lancer un défi à sa consœur avant que ne débutent leurs examens de fin d'année. Pour chaque examen, celui ou celle qui obtiendrait la meilleure note devrait payer une bière à l'autre. Voilà bien une idée que Brigitte ne manqua pas de trouver complètement farfelue.

— Il me semble que l'inverse serait plus logique. Ton défi semble encourager la loi du moindre effort et récompenser l'échec.

Richard ouvrit le livre qu'il avait devant lui et fit semblant de mettre les lunettes qu'il n'avait jamais eues.

— J'ai ici un livre qui traite du capitalisme dont l'objectif est d'enrichir les riches. Selon ce que tu me dis, il faudrait que les gagnants gagnent. Il faut croire que j'ai un sens humanitaire plus développé que le tien, car moi, je voudrais que ce soient les perdants qui gagnent. Si les pauvres s'enrichissaient, ils disparaîtraient. Si les perdants gagnaient, il n'y aurait plus de perdants.

Brigitte appréciait beaucoup ce côté de Richard, le seul individu qu'elle connaissait capable de faire preuve d'autant de légèreté dans ses raisonnements, tout en faisant croire qu'il était sérieux et convaincu de ce qu'il avançait. Cette fausse naïveté faisait plus que l'impressionner, elle lui plaisait.

— J'essaie de t'imaginer en train de débiter un raisonnement semblable pour défendre un client dans une cause quelconque et je me plais à voir la tête du juge complètement dépassé par le

simplisme de tes arguments. Tu me fais tellement pitié que je crois bien que je vais accepter ton défi, malgré son côté loufoque. Sache cependant que je suis tout à fait consciente que ta proposition risque de me coûter très cher.

— Tu ne peux pas savoir à quel point j’ai hâte d’anéantir ce petit côté prétentieux dont tu ne parviens jamais à te défaire.

Le souhait de Richard fut loin de se réaliser puisque Brigitte remporta la palme dans cinq des six examens communs qu’ils durent passer. Le jeune homme voulut se montrer bon joueur en proposant de partager ses gains.

— Pourquoi n’invites-tu pas Micheline à venir fêter la fin de l’année scolaire avec nous ? Je serais même prêt à lui offrir une des bières que tu me dois.

— Je te trouve généreux de vouloir ainsi partager tes prix, toi qui avec ton stratagème as réussi à m’exploiter de façon éhontée.

— Je suis encore plus généreux que tu ne le penses. Je te suggère d’inviter ta sœur à se joindre à nous. Je pourrais aussi lui offrir une de tes bières.

Le visage de Brigitte trahissait sa surprise devant cette suggestion, elle qui ignorait toujours qu’Élise avait rencontré Richard pour s’excuser du comportement qu’elle avait eu lors de leur première rencontre. Après les explications de ce dernier, elle se montra tout à fait d’accord avec ce petit party à quatre.

Élise accepta non seulement l’invitation qui lui était lancée, mais elle offrit de payer le taxi afin que la fête puisse se dérouler sans que nul n’ait à se préoccuper du retour. C’est donc ensemble qu’ils arrivèrent à une brasserie bavaroise qu’ils fréquentaient tous pour la première fois. La tenue des serveurs et des serveuses rendait déjà l’endroit sympathique. Les hommes en chemise blanche et culottes courtes de cuir noir et les femmes en chemise blanche, corsage noir, jupe rouge et tablier blanc dictaient par eux-mêmes l’atmosphère de cette brasserie. Les rires furent rapidement à la hauteur du débit de la bière qui coulait à flots. Richard se leva pour proposer de porter un toast à la santé de Brigitte qui, en raison de ses excellents résultats scolaires, se révélait être bien malgré elle la principale commandite de la soirée.

Les blagues continuaient de fuser de partout lorsque Brigitte, adoptant un air tout à fait sérieux même si l’effet de l’alcool se faisait déjà sentir, demanda à ce qu’on l’écoute quelques instants.

— Mes amis, je viens d’avoir une idée géniale. Vous savez que Micheline et moi sommes à la recherche d’un logement pour y emménager le plus tôt possible. Je sais que Richard et Élise rêvent aussi de quitter le foyer familial. Je me demandais ce que vous diriez de l’idée de louer un appartement assez grand pour que nous puissions l’habiter tous les quatre.

Micheline faillit régurgiter sa dernière gorgée de bière.

— Tu ne crois pas que tu aurais pu m’en parler avant, m’en glisser un petit mot, juste un petit mot ? Il me semble que je suis un peu touchée, juste un petit peu touchée, par ta suggestion qui

change un peu, juste un petit peu, notre projet de vie commune.

Élise et Richard trouvaient l'idée de Brigitte tellement ridicule qu'ils ne pouvaient l'expliquer que par l'abus d'alcool. Tout de même inquiets de la réaction de Micheline, ils ne voulaient surtout pas que cette troisième rencontre d'affilée à laquelle ils prenaient part connaisse une tournure encore une fois imprévue, pour ne pas dire désagréable. Richard fit appel à toutes ses qualités de diplomate.

— Mes amis, je veux remercier Brigitte pour avoir voulu, par sa proposition, souligner combien il est possible d'être bien et d'avoir du plaisir, comme ce soir, tous les quatre ensemble. Il est évident que si sa suggestion avait été sérieuse, elle en aurait d'abord parlé à Micheline, qui est l'être le plus précieux dans sa vie. Je voudrais porter un autre toast, cette fois à moi-même, pour avoir su détecter les plans de Brigitte qui a tenté d'abuser de notre naïveté.

Brigitte était suffisamment intelligente pour comprendre que son ami venait de lui ouvrir une porte géante pour se sortir du borbier dans lequel elle s'était enfoncée. Il n'était pas question, pour elle, de laisser passer cette chance.

— Admettez que je vous ai presque eus, surtout toi, Micheline. Tu n'as tout de même pas cru que j'étais sérieuse, à moins que toi aussi tu aies joué la comédie ? Bon... le gag a assez duré. Revenons aux tristes réalités de la terre ; que penseriez-vous de commander un autre pichet ?

Le retour à la maison se fit dans la gaieté et Richard, sur l'invitation d'Élise, accepta de finir la soirée autour d'un bon café. Brigitte avait invité Micheline à passer la nuit chez elle, mais passablement éméchées, les deux ne tardèrent pas à regagner leur chambre. En attendant que la cafetière laisse filtrer son précieux liquide, Élise ne put s'empêcher de laisser échapper quelques commentaires sur la soirée qu'ils venaient de vivre.

— J'ai trouvé notre rencontre de ce soir particulièrement agréable, si l'on oublie, bien sûr, la petite phrase que ma sœur a lancée pour tenter de me remplacer en tant que gaffeuse du groupe. Heureusement que tu l'as aidée à s'en sortir, parce que Micheline était vraiment sur le point d'exploser. Cela a au moins eu l'avantage de me faire découvrir une autre de tes qualités... Tu n'es vraiment pas aussi désagréable que tu en as l'air.

— Je pense que le café est prêt ; tu pourrais le servir, ça va t'occuper et peut-être même te permettre d'arrêter de dire des niaiseries.

— Est-ce que monsieur serait susceptible ?

Le duo trouvait visiblement du plaisir à échanger de la sorte, cela leur permettant de sentir qu'ils avaient des points communs qui les rapprochaient de plus en plus. Élise décida cependant de ramener un peu de sérieux dans leur discussion.

— Après mûre réflexion, je trouve que l'idée de Brigitte, voulant que l'on cohabite tous les quatre, n'était peut-être pas complètement folle.

Richard ne pouvait croire qu'il avait entendu ce qu'il venait d'entendre.

— Je pense que ton café n'est certainement pas assez fort ; il ne parvient même pas à contrer les effets de l'alcool. Tu dis n'importe quoi.

— Encore une fois, tu n'as pas bien écouté ce que j'ai dit. Il n'est pas question de suivre complètement son idée, sauf qu'on pourrait la diviser en deux.

Richard éprouvait beaucoup de mal à masquer l'étonnement qui se dessinait sur son visage.

— Excuse-moi, je dois être fatigué, mais je ne te suis pas du tout.

— Tu me décourages ! Bon... je vais essayer d'être plus claire. Si Brigitte et Micheline cohabitaient et si toi et moi, on faisait de même, l'idée de Brigitte se réaliserait, sauf qu'elle serait divisée en deux. C'est simple, non ?

L'étonnement de Richard laissait place à la stupéfaction. Aussi lui fallut-il quelques secondes avant d'être en mesure de réagir.

— Euh... Si j'ai bien compris, tu es en train de me demander si j'accepterais d'être ton colocataire.

— Exactement. Nous voulons tous les deux quitter la résidence de nos parents, nous nous entendons bien et financièrement, ce serait avantageux d'unir nos forces.

Richard prit cette fois cet air espiègle qui réussissait toujours à déstabiliser ses interlocuteurs.

— Tu n'es pas sérieuse ? Je veux quitter mes parents parce que je n'en peux plus, en raison de leur âge, d'être au centre de conflits de générations. Je ne ferai pas exprès de répéter le même modèle et de me placer dans une situation similaire en allant habiter avec une vieille. Quatre ans de différence, c'est une éternité. Je ne cherche pas une mère !

Bien qu'Élise ne reconnaissait que trop bien le type d'humour qu'affectionnait Richard, elle feignit d'être outrée par ses propos et lui administra une taloche à saveur amicale qui, bien involontairement, fit renverser la tasse de café de son invité sur ses pantalons.

Celui-ci ne put s'empêcher de profiter de la situation pour l'asticoter davantage.

— Tu vois ce que je voulais dire ? Avec l'âge, on perd de l'adresse et tu viens d'en faire la plus belle démonstration.

— J'espère au moins que je ne t'ai pas fait bobo. Ne t'en fais pas, mon poupon, mémé va essuyer tes pantalons.

Richard promit tout de même de réfléchir à la proposition d'Élise, mais la chaleur du baiser qu'il laissa sur ses lèvres avant de partir laissait clairement présager la réponse qu'il donnerait à

l'offre qu'elle lui avait faite.

Du fait qu'il lui arrivait fréquemment de témoigner dans différents procès, le père de Richard avait développé des liens avec certains des avocats qu'il était appelé à côtoyer. Ces relations lui permirent d'ouvrir une porte pour que son fils puisse effectuer un stage estival dans une firme spécialisée en droit criminel et regroupant une douzaine de juristes. Richard aurait de beaucoup préféré obtenir cette opportunité par lui-même, mais ne pouvait s'offrir le luxe de la refuser uniquement parce que son paternel en était à l'origine. Son travail consistait principalement à faire de la recherche sur la jurisprudence reliée aux causes qu'avait à défendre l'un ou l'autre des avocats.

En plus de lui permettre d'acquérir une précieuse expérience professionnelle, ce job lui permettait de gagner suffisamment d'argent pour pouvoir cohabiter avec Élise. Celle-ci avait d'ailleurs déjà repéré un logement près de l'université. Il se trouvait au dernier niveau d'un immeuble de quatre étages. Le salon et la salle à manger étaient dotés de grandes fenêtres qui laissaient entrer de grandes bouffées de lumière. Les deux chambres étaient de bonne grandeur, et un balcon qui, par sa dimension, aurait pu porter le nom de terrasse, promettait de contribuer à agrémenter le séjour des locataires.

Animés par la prudence et conscients qu'ils ne se connaissaient tout de même pas beaucoup, Élise et Richard s'étaient entendus pour s'accorder une période d'essai de trois mois avant de déterminer si leur cohabitation se déroulait à la satisfaction de chacun. Si tel n'était pas le cas, Richard devrait quitter le logement. Élise était en effet la seule à posséder les ressources financières nécessaires pour assumer en totalité les coûts de location de l'appartement. Cette entente avait été prise dans un climat de bonne humeur, d'autant plus qu'ils étaient tous les deux profondément convaincus qu'ils n'en arriveraient pas à vivre une telle situation.

La présence d'un soleil flamboyant et l'odeur du printemps contribuaient à les rendre confiants lorsqu'ils emménagèrent au début du mois de juin. Un tirage au sort, remporté par Richard, lui permit de s'installer dans la chambre de son choix. Ils établirent des règles claires de cohabitation qui reflétaient bien les qualités d'organisatrice d'Élise et le souci de justice de Richard. Ces règles touchaient entre autres la gestion de la nourriture, la réception d'invités, l'écoute de musique et le partage des tâches ménagères.

Les conventions établies s'envolèrent cependant rapidement, étant devenues complètement inutiles devant la générosité et le sens de l'entraide que l'un avait pour l'autre. Graduellement, les deux se mirent à ressembler davantage à un couple qu'à de simples colocataires. Après quelques semaines de cohabitation, le tout se confirma lorsque Richard interrompit Élise, qui fredonnait une vieille chanson tout en faisant la vaisselle avec lui.

— Je trouve que nous avons fait un très bon coup en choisissant notre logement. Nous y sommes très bien. La seule chose que je déplore, c'est de n'avoir aucune pièce pour aménager un bureau commun. Avec tout le travail que nous avons tous les deux, ce ne serait sûrement pas un luxe.

— Tu penses déjà à déménager?

— Pas tout à fait; je pensais plutôt à autre chose. Crois-tu qu'il est vraiment nécessaire d'avoir deux chambres à coucher?

Bien qu'Élise eut laissé tomber l'assiette qu'elle était alors en train d'essuyer, le fracas de son atterrissage sur le plancher de céramique ne parut nullement la perturber. Mettant ses bras autour du cou de Richard, elle approcha délicatement ses lèvres des siennes en lui murmurant son bonheur.

— Si tu savais depuis quand j'espérais que tu me fasses une telle demande. Je t'aime, Richard, je t'aime profondément.

En se frayant un chemin à travers les morceaux de verre cassé, sans jamais cesser de s'embrasser, ils se dirigèrent vers la chambre d'Élise où ils connurent ce qui s'apparente à une première nuit de noces. Cette nuit marqua d'ailleurs le début d'une liaison amoureuse qui laisserait éventuellement sur son chemin trois beaux enfants.

Après avoir complété sa dernière année à l'école du Barreau, Richard devint avocat à plein temps pour la firme qui lui avait permis de faire des stages durant son cours universitaire. En raison de la nature et des objectifs de ce bureau d'avocats, il était devenu un spécialiste en droit criminel. Lorsqu'il s'était vu reconnaître officiellement comme avocat, il n'avait pu s'empêcher d'avoir une pensée spéciale pour son ami Steve qui, bien involontairement, se trouvait à l'origine de cette destinée. Deux ans plus tard, alors qu'il travaillait toujours pour le compte du même employeur, il obtint le titre d'associé. Dans la même veine, l'entreprise de gestion d'événements qui employait Élise confia à celle-ci le poste de vice-présidente des communications.

Les deux jouissaient maintenant d'un revenu suffisant pour acquérir une maison capable d'accueillir la petite famille qui apparaissait au radar de leur vie. Amants de la nature, ils recherchaient une demeure qui leur permettrait de s'éloigner des tourments de la vie urbaine et qui viendrait apaiser les trépidations de leur vie professionnelle. Après plusieurs visites insatisfaisantes, ils eurent un coup de foudre pour une maison de style suisse, située sur le bord d'un lac écologique. L'aspect majestueux de l'environnement de cette maison, l'odeur des fleurs, la prestance des arbres qui l'entouraient... tout encourageait à y pénétrer. Le rez-de-chaussée, sis au niveau du sol, donnait l'accès à trois chambres à coucher tandis qu'à l'étage, l'aire de vie, comprenant un grand salon, la cuisine et la salle à manger, offrait une vue superbe sur le lac. Un plafond cathédral donnait l'impression que l'air qui circulait à l'intérieur se sentait tout aussi à l'aise que celui du dehors. Il y avait enfin la chambre principale qui, elle, profitait d'un décor extérieur de nature à rendre tout être le moins sensible de bonne humeur. Les géraniums rouges qui ornaient le dessous de chaque fenêtre venaient donner la touche finale à ce portrait de rêve.

Quelques semaines après avoir emménagé dans cette magnifique oasis, Élise accoucha de son premier enfant, un garçon qu'ils baptisèrent du nom d'Alexandre. Deux ans plus tard, Olivier fit son apparition, alors que la naissance de Jeanne vint mettre un point final à la constitution d'une famille bien planifiée, laquelle faisait le bonheur de la mère tout autant que celui du père.

Richard connaissait enfin cette joie familiale qu'il aurait tant voulu vivre dans sa jeunesse. Il ne manquait d'ailleurs pas, sans chercher à être le moins subtil, de le souligner à ses parents lorsque ceux-ci leur rendaient visite. Ne voulant surtout pas se lancer dans quelque discussion que ce soit à ce propos, Louise et Laurent s'empressaient chaque fois de détourner la conversation. Ils ne voulaient pas tant ménager la susceptibilité de leur fils que d'éviter de venir troubler la tranquillité de leur retraite. Ils entretenaient peu de rapports avec leurs petits-enfants et ces rares contacts n'étaient pas particulièrement chaleureux. D'ailleurs, les trois jeunes appréciaient davantage leurs grands-parents maternels qui leur prêtaient beaucoup plus d'attention.

Le lac constituait le principal terrain de jeu de la famille, tant en été qu'en hiver. La baignade et la plongée, ainsi que la pratique du canot, du kayak et de la planche à voile agrémentaient les vacances estivales, tandis que le patinage, la raquette et le ski de fond pouvaient profiter du gel hivernal pour s'inscrire à l'agenda des loisirs familiaux. Dans un tel contexte, les enfants n'avaient aucune difficulté à se faire des amis. En un mot, le bonheur s'amusait au sein de cette famille.

Chapitre 5

Le dérapage...

Brigitte avait atteint l'âge de quarante ans, mais l'accumulation du temps n'avait en rien étioilé son élégance. Après quelques années de pratique en droit privé, elle fut approchée pour faire de la politique active. Devant son refus, le gouvernement lui avait proposé un emploi dans la fonction publique. C'est dans ce contexte qu'elle fut nommée sous-ministre de la Justice, poste qu'elle occupait toujours. Elle habitait avec Micheline en plein centre-ville, dans une copropriété dont le luxe sautait aux yeux dès qu'on y mettait les pieds. Fréquentant régulièrement Élise et Richard, le fait que celui-ci était devenu son beau-frère avait nettement contribué à clarifier le type de relation qui existait entre elle et lui.

De son côté, Micheline possédait une maîtrise en administration et occupait un poste de cadre au sein d'une compagnie d'assurance. Elle était responsable d'établir elle-même son horaire de travail et comme elle était une lève-tôt, elle se rendait au bureau dès les premières heures du matin, de façon à pouvoir en ressortir à l'heure du souper. Elle pouvait ainsi profiter de ses soirées, ce à quoi elle tenait beaucoup. Elle trouvait particulièrement difficile que Brigitte n'ait pas le même rythme de vie et soit appelée à travailler souvent tard en soirée, étant dépendante de l'agenda de son ministre. Elle était convaincue que sa conjointe aurait intérêt à se montrer un peu moins zélée de ce côté.

— Brigitte, tu te rends compte que c'est le troisième soir de suite que tu reviens à la maison après 21 h? Je commence à trouver les soirées longues! Nous ne mangeons presque plus ensemble, tu reviens à moitié morte, tu es trop fatiguée pour que nous puissions avoir une conversation qui ait du sens, encore plus pour faire l'amour. En fait, nous n'avons plus de vie de couple.

— Je suis désolée, Micheline. Tu sais, je t'aime tout autant que le premier jour de notre union, sinon plus. Ce sont les circonstances de la vie qui créent cette situation, mais ce n'est que temporaire. Crois-moi, ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Sois sûre que je vais remédier à tout ça dès que possible.

— J'ai l'impression d'entendre ce refrain depuis des semaines et je sens que je vais l'entendre encore pour un bon bout de temps. Ma vie ne peut pas consister à attendre que tu rentres du travail juste pour le plaisir que tu me dises deux ou trois mots prononcés de peine et de misère avant d'aller te coucher.

Brigitte ne put s'empêcher d'échapper un bâillement avant même que Micheline ait terminé sa phrase. Par le fait même, elle prit conscience qu'elle était peut-être en train de lui donner raison. Elle ne voulait surtout pas perdre sa compagne, jugeant que sa rencontre avec elle représentait encore aujourd'hui ce qui lui était arrivé de mieux dans sa vie. Malgré ce que laissaient croire les apparences, son amour pour elle était toujours aussi intense.

— Je te répète que je suis vraiment désolée de ce qui nous arrive. Je vais faire tout mon possible pour résoudre le problème, mais je ne peux te garantir de pouvoir le faire à très court terme. Je te demande donc encore un peu de patience. Tu sais, tu n'es pas obligée de m'attendre tous les soirs. Nous avons des amis... pourquoi ne les appelles-tu pas de temps à autre pour leur proposer une sortie? Je comprends très bien que tu aies envie de te distraire un peu.

— Brigitte, dis-moi... est-ce que tu m'aimes encore?

— Plus que tout ce que tu peux imaginer. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Les semaines passèrent et Brigitte ne réussissait toujours pas à se rendre plus disponible. Consciente de la situation, elle essayait, à l'occasion, de faire un petit plaisir à son amoureuse. Ainsi, elle décida de profiter d'un petit répit à son boulot pour planifier un souper-surprise en tête-à-tête avec elle. Elle cueillit donc une douzaine de roses chez le fleuriste, des ris de veau chez le traiteur, des babas au rhum chez le pâtissier et une bouteille de vin à la Société des alcools. Elle avait choisi son menu en fonction des mets préférés de Micheline. Arrivée chez elle, il ne lui restait plus qu'à préparer un cocktail de crevettes en guise d'entrée et les légumes d'accompagnement pour le plat principal. Elle achevait tout juste de dresser la table lorsque Micheline fit son apparition.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Bonjour, mon amour ! Donne-moi ton veston et installe-toi au salon ; je te sers l'apéro. Ce soir, tu te laisses gâter.

Ne comprenant pas tout à fait ce qui se passait et ne sachant surtout pas pourquoi Brigitte ne l'avait pas prévenue qu'elle rentrerait exceptionnellement tôt ce soir-là, Micheline était vraiment perplexe et ne savait pas trop comment réagir.

— Tu aurais dû m'aviser que tu avais échafaudé un projet pour nous ce soir. J'aurais pu te prévenir que je n'étais pas libre. Tu te souviens de cette fois où tu m'as conseillé d'organiser des sorties avec des amis ? Eh bien, cela fait plusieurs fois que je suis ta recommandation et l'une de ces fois tombe... ce soir. Je vais au Gala de l'opéra avec une amie que j'ai rencontrée lors d'une sortie. Tu ne la connais pas. Je suis vraiment désolée, mais je ne peux vraiment pas annuler cette soirée ; surtout pas au prix que coûtent les billets.

— As-tu au moins le temps de prendre un apéro avec moi ?

— Si l'on fait ça vite, bien sûr.

— Tu es trop gentille... cela a tellement l'air de te faire plaisir. Qu'est-ce que je vais faire de ce superbe repas que je t'ai préparé ?

— Pourquoi n'invites-tu pas ta sœur Élise ? Je sais que c'est un peu à la dernière minute, mais vous vous entendez tellement bien ; je suis sûre qu'elle va comprendre la situation.

Vraiment déçue de la tournure des événements, c'est sans trop de conviction que Brigitte décida de suivre ce conseil. Malheureusement, Élise évoqua un début de grippe pour décliner l'invitation. Mais en faisant part de l'objet du téléphone qu'elle venait de recevoir à Richard, elle se demanda pourquoi lui n'irait pas à ce souper. Trop heureux de s'éloigner temporairement d'une femme contaminée, Richard rappela Brigitte qui accueillit l'idée avec enthousiasme.

Richard arriva chez sa belle-sœur vers 19 h 30 et lui remit la bouteille de vin qu'il avait prise chez lui avant de partir. Il prit soin de s'excuser pour son manque d'originalité, qu'il justifia par le côté improvisé de cette soirée.

— Je te remercie pour le vin, mais ce n'était pas nécessaire ; j'ai tout ce qu'il faut, et même

plus. Je pense que tu devrais apprécier mon souper.

— J'en suis certain, d'autant plus que tu ne l'as pas élaboré pour moi. C'est une blague ! Pour une fois, je suis heureux de servir de bouche-trou. Tu peux donc être rassurée, je ne ferai pas de crise parce que je te sers ce soir de prix de consolation. Tu vois, je m'améliore ; je fais maintenant de l'humour avec mes vieux démons.

— Est-ce que je te sers un apéro ?

— Non, je te remercie, c'est déjà fait... j'étais en train d'en boire un lorsque tu as appelé. Si ça ne te dérange pas, je serais prêt à passer à table. J'ai une faim de loup.

Ils avaient déjà entamé le mets principal lorsque Brigitte signifia à Richard qu'elle appréciait sa présence, laquelle contribuait à atténuer sa déception d'avoir raté son rendez-vous surprise avec son amoureuse.

— Je suis heureuse que tu sois là. Est-ce que tu te rends compte que c'est la première fois que nous nous retrouvons seuls depuis que nous avons quitté l'université ? Comment va ta petite famille ?

Richard prit le temps d'avaler sa bouchée de ris de veau et de prendre une gorgée de vin avant de répondre.

— Tes ris de veau sont succulents. Ils sont tellement tendres. Et tu n'aurais pu choisir un meilleur vin pour les accompagner. Il en est de même pour ma famille. Elle est remplie de tendresse et je n'aurais pas pu trouver une meilleure femme comme copilote.

Brigitte ne put s'empêcher d'esquisser un large sourire devant le soi-disant sens poétique de son vis-à-vis qui, plutôt que de lui laisser le temps d'intervenir, compléta sa réponse en y ajoutant un élément de satisfaction personnelle, et même de fierté.

— Je dois te dire que je contribue beaucoup au bonheur de ma famille. Je pense être un bon père et un bon mari. J'ai ralenti mes activités professionnelles pour avoir plus de temps à consacrer à ceux que j'aime, et c'est là une décision que je n'ai jamais regrettée. J'ai décidé que ma vie ne serait pas soumise à ma carrière.

Même si ce n'était pas ce qu'il avait en tête, Richard aurait voulu passer un message à Brigitte qu'il n'aurait pu faire mieux. Le sourire de celle-ci faisait maintenant place à une tristesse devenue soudainement le langage de ses yeux.

— Richard, tu te souviens du temps où nous étions à l'université et que tu avais le béguin pour moi ? Tu m'as dit que nous pourrions avoir ensemble des plaisirs superficiels comme aller prendre une bière, mais qu'il te serait difficile d'être pour moi un réel ami à qui l'on peut se confier. Dis-moi... après toutes ces années, est-ce encore le cas ?

— Je sens qu'il y a quelque chose dont tu aimerais bien me parler. Je suis prêt à t'écouter, crois-moi, mais si cela me met mal à l'aise, je vais t'arrêter.

Brigitte se leva pour aller chercher le café à la cuisine et marcha d'un pas assez lent pour se donner le temps de se demander si c'était une si bonne idée que de se confier à Richard sur un sujet qui touchait directement son intimité.

— Richard, je ne pensais pas aborder ce point avec toi ce soir, mais c'est toi, sans le vouloir, qui m'y as encouragée en me disant que tu avais décidé que tu ne laisserais pas ta carrière d'avocat mettre en péril ta vie personnelle. Je me demande sérieusement si ce n'est pas ce que je suis en train de faire...

Brigitte poursuivit en racontant comment son job venait influencer sur sa vie avec Micheline et combien celle-ci était insatisfaite du peu de temps qu'elle pouvait lui consacrer.

— Je sens qu'elle est de plus en plus distante et je ne voudrais surtout pas la perdre. Je pense que je ne survivrais pas si ça devait arriver. Je lui ai conseillé de voir des amis, chose qu'elle fait de plus en plus souvent. Aussi, elle rentre à la maison de plus en plus tard. Je fais des efforts, comme le souper de ce soir, pour lui montrer que je l'aime, mais je ne suis pas certaine que ce soit suffisant. Je ne sais plus trop comment me comporter, et... avec ce que tu m'as dit tout à l'heure, j'en suis à me demander si je ne devrais pas quitter mon emploi, même si je l'adore.

Richard, qui prenait toujours son café noir, tournoyait sans arrêt une cuillère dans sa tasse, comme s'il avait eu à y diluer le lait et le sucre qu'elle ne contenait pas. Il se demandait s'il devait se contenter d'écouter Brigitte ou s'il devait y aller de conseils, au risque de se tromper.

— Si j'ai bien compris, tu vis un dilemme travail - amour. Si la situation avec Micheline est aussi sérieuse que celle que tu m'as décrite, je ne suis pas certain que tu puisses concilier les deux. Tu peux toujours espérer que la vie fasse le choix pour toi, mais dans un tel cas, ce n'est pas sûr que ce choix soit celui qui te satisfasse. Autrement dit, tu peux prendre le risque que les choses s'arrangent avec le temps, mais je ne placerais pas tous mes espoirs dans cette solution. Par ailleurs, tu peux aussi prendre le taureau par les cornes et décider toi-même quelle option ferait le plus ton bonheur. Tu me dis que tu ne pourrais pas survivre à la perte de Micheline... pourrais-tu survivre à la perte de ton emploi? Pourrais-tu être heureuse avec une carrière moins florissante? Ce n'est pas à moi de répondre à ces questions, mais sois certaine que, quoi que tu décides, tu peux compter sur Élise et moi pour t'épauler.

Il était près de 23 h 45 et Richard s'apprêtait à partir lorsqu'il entendit le bruit d'une clé qui se tirait avec la serrure de la porte. Il fit deux pas pour ouvrir celle-ci et tomba face à face avec Micheline qui, visiblement, n'avait pas pris que du café pour terminer sa soirée.

— Mon beau Richard! Comment vas-tu?

— Moins bien que toi, si je me fie aux apparences.

Cette réponse ne sembla nullement décontenancer Micheline qui, tout en lançant sa bourse sur le sofa, sentit le besoin d'adresser un petit message à sa conjointe.

— Le spectacle était excellent et par la suite, nous sommes allées prendre un verre pour en

discuter... comme nous le faisons dans le temps.

Se sentant soudainement de trop, Richard interrompit la conversation en donnant un léger baiser à Micheline et un plus chaleureux à Brigitte. Il quitta la copropriété en ayant à l'esprit qu'il venait d'avoir l'illustration concrète de l'inquiétude qui rongait Brigitte.

Après réflexion, Brigitte ne put s'empêcher de donner raison à Richard. Elle entreprit donc une démarche auprès de son ministre pour évaluer les possibilités d'être mutée à un poste moins accaparant que le sien. Comme elle avait développé une excellente relation avec son patron, celui-ci, même s'il y alla d'une petite tentative pour la convaincre de rester à son service, comprit la situation et usa de son influence pour lui obtenir un emploi au sein du bureau du procureur général de la province. Brigitte était ravie du dénouement, puisqu'il s'agissait tout de même là d'un bon job, peut-être pas aussi passionnant que celui de sous-ministre mais qui, sauf exception, n'exigerait pas qu'elle travaille en soirée. Elle avait entrepris cette démarche sans en avoir parlé avec Micheline, craignant de la décevoir si l'issue n'avait pas été celle qu'elle recherchait. Maintenant que le tout était confirmé, elle brûlait d'impatience d'annoncer la bonne nouvelle à son amoureuse, d'autant plus qu'elle projetait, avant d'occuper son nouveau poste, de prendre des vacances et possiblement de faire un séjour à Paris si Micheline pouvait se rendre disponible. Elle ne put résister à l'envie d'en parler le plus rapidement possible à Richard et surtout de le remercier de ses bons conseils.

— Bonjour, Richard. Je voulais te dire qu'aujourd'hui même, j'ai reçu la confirmation qu'on m'accordera un emploi qui me permettra d'être beaucoup plus attentive à Micheline. Je me sens tellement légère ! J'ai l'impression d'avoir enlevé une tonne de pierres de mes épaules. Comme je ne l'ai pas encore annoncé à Micheline, ce que je ferai à son retour du travail, je m'abstiendrai, pour le moment, de te donner des détails, mais je voulais que tu saches combien je te suis reconnaissante. Merci, merci beaucoup ! Je t'embrasse et embrasse toute ta famille pour moi.

— Heureux d'entendre ça. Je suis certain que tu as pris la bonne décision. Il est sûr que tu vas t'ennuyer un peu de ton ministre, mais tu vas vite constater que ton geste en valait le coup. Mes saluts à Micheline, je t'embrasse aussi.

— Elle arrive justement, je t'en donne des nouvelles.

Micheline entra en coup de vent et se dirigea directement vers la chambre où elle laissa rapidement tomber ses vêtements pour aller prendre une douche.

— Excuse-moi, Brigitte, mais je suis pressée. Je soupe avec Natasha et je suis déjà en retard. Je prends ma douche et je repars aussi vite que je suis arrivée.

De nouveau, Brigitte voyait ses plans contrecarrés par un imprévu qui, cette fois, commençait à l'inquiéter.

— Il faudrait que tu me dises qui est cette Natasha que je ne connais toujours pas. Il me semble que tu la vois souvent. J'ai une nouvelle importante à t'annoncer et j'avais prévu le faire ce soir.

— Désolée si tu as encore fait des plans sans m'en parler. C'est décidément une mauvaise habitude que tu as prise. Tu peux profiter de ta soirée libre pour réaliser ce que tu sais le mieux faire... travailler pour ton ministre.

Malgré le cynisme de cette remarque, Brigitte décida, du moins pour le moment, de ne pas pousser plus loin cette conversation.

Le lendemain matin, elle profita du fait qu'elles déjeunaient ensemble, ce qui était de plus en plus rare, pour prendre rendez-vous avec Micheline.

— Est-ce qu'il serait possible que tu inscribes à ton agenda que j'aimerais te parler ce soir, à notre retour du travail ?

Micheline, tout en se versant une deuxième tasse de café, jugea inutile de décrier la façon dont la question lui avait été posée.

— Tu sais que cela me fait toujours plaisir de discuter avec toi, d'autant plus que si j'ai bien compris, tu as une nouvelle importante à m'apprendre. Je suis anxieuse de la connaître. Toute ma soirée est libre. Nous aurons donc amplement le temps de discuter de tout ce que tu voudras, ma belle. Tu m'excuseras, il faut que je parte, mais tu peux compter sur moi pour ce soir.

Elle s'apprêtait à quitter l'appartement lorsque Brigitte l'interpella.

— Tu n'as pas oublié quelque chose ?

Micheline revint sur ses pas et déposa sans trop de conviction un baiser sur les lèvres de sa conjointe.

Dans l'esprit de Brigitte, ce matin marquait le début d'une journée mémorable. C'était en effet son dernier jour en tant que sous-ministre. Elle amorçait une période de vacances et pouvait enfin redonner de la vigueur à sa vie de couple. Elle avait particulièrement hâte de se retrouver en tête-à-tête avec Micheline et anticipait déjà le bonheur qui envahirait cette dernière lorsqu'elle lui annoncerait l'importante décision qu'elle venait de prendre et dont elle était de plus en plus fière. Elle regrettait même de ne pas avoir su la prendre plus tôt et aimait au plus haut point que Richard lui ait servi le petit coup de pied dont elle avait besoin.

Malgré l'importance du moment, elle décida de ne rien planifier de spécial pour le souper, ne serait-ce que pour éviter d'évoquer les rendez-vous manqués récemment. Elle ne put cependant s'empêcher d'attraper au passage une bouteille de champagne pour fêter ce qui apparaissait à ses yeux presque comme des retrouvailles. Il y avait longtemps qu'elle ne s'était pas sentie aussi heureuse.

Il n'y avait pas dix minutes qu'elle était entrée que la sonnerie du téléphone retentit.

— Bonjour, ma belle, c'est Micheline.

En entendant la voix de sa copine, Brigitte ne pouvait croire qu'elle l'appelait pour se décommander.

— Je parie que tu as un empêchement de dernière minute et que tu ne peux pas être là ce soir ?

— Bien sûr que je vais être là, je te l'ai promis ; je voulais simplement te prévenir que je serai légèrement en retard. L'auto de Natasha est au garage et elle m'a demandé si je pouvais l'y conduire après le travail. Cela ne m'oblige pas à faire un grand détour, mais je ne voulais pas que tu t'inquiètes si je devais arriver un petit peu plus tard qu'à l'habitude.

Si Brigitte était rassurée de savoir que leur soirée tenait toujours, elle était quelque peu embarrassée d'entendre une fois de plus le nom de cette Natasha, laquelle semblait occuper une place de plus en plus importante dans la vie de Micheline.

Il était près de 18 h 30 lorsque celle-ci fit son entrée.

— Étant donné que tu m'as dit que tu avais une bonne nouvelle à m'annoncer, j'ai apporté un mousseux... ça nous changera de notre apéro habituel.

Un peu mal à l'aise, Brigitte ne voulait surtout pas minimiser la valeur du geste de sa compagne.

— Tu as eu une excellente idée, mais je pense que tu n'as pas tout à fait mesuré l'importance de ce que j'ai à t'annoncer. Tu ne pouvais d'ailleurs pas savoir, mais pour t'en donner une petite idée, j'ai acheté du champagne. Comme je ne voudrais surtout pas t'insulter, on peut prendre ton mousseux.

— Tu m'intrigues de plus en plus ! Mais je ne suis pas susceptible, tu sais, et pour te le prouver, je vais me contenter de ton vulgaire champagne.

— Je n'ai rien prévu de spécial pour le souper, mais on peut faire venir quelque chose.

— Pizza et champagne, quelle classe ! J'ai acheté un sachet de fondue au fromage, hier, et une baguette de pain. Si l'on concoctait une salade César comme accompagnement ? En moins de vingt minutes, le souper serait prêt.

— Excellente idée !

Elles entamèrent la bouteille de champagne tout en préparant le souper, préférant attendre d'être autour de la table avant d'aborder le principal sujet de la soirée, l'intrigante nouvelle qui planait dans l'air depuis maintenant deux jours.

— Micheline, je veux te dire que je suis en vacances pour le prochain mois.

À l'annonce de cette nouvelle, Micheline parut déstabilisée.

— Dis-moi, tu n'as pas fait tout ce chichi pour me dire que tu prenais des vacances ? J'admets

que dans ton cas, délaissier ton ministre pour un mois, c'est toute une nouvelle, mais de là à sabler le champagne, il me semble qu'il y a une limite.

Brigitte n'était pas peu fière de la façon dont elle avait amorcé la discussion et s'amusait de voir le visage ébahi de sa compagne.

— Toi qui m'as toujours dit que je ne vivais que pour mon travail, tu ne te réjouis pas plus que cela en apprenant que pour une fois, je pense d'abord à moi ?

Micheline éprouvait de plus en plus de frustration, jugeant que le mystère entretenu par sa conjointe s'avérait finalement d'une insignifiance décourageante.

— Tu sais que ce soir, j'ai refusé une sortie en raison de cette importante nouvelle que tu avais à m'annoncer... une nouvelle que tu aurais pu simplement m'annoncer au téléphone.

Même si cette pensée lui traversa l'esprit, Brigitte n'osa pas demander si cette sortie ratée n'en était pas une avec son amie Natasha.

— Ma pauvre Micheline, tu as toujours été d'une naïveté désarmante. Tu es tellement facile à faire marcher. Tu sais bien que j'ai vraiment une grande nouvelle à t'apprendre.

— Tu n'es pas réellement en vacances pour un mois ?

— Oui, je le suis. Si je peux me permettre de délaissier mon ministre, comme tu dis si bien, c'est que j'ai décidé de lui remettre ma démission. J'ai décidé que ma vie avec toi était plus importante que ma carrière professionnelle. Tu m'as souvent reproché de ne jamais pouvoir me libérer pour faire des activités avec toi et j'ai fini par comprendre que tu avais parfaitement raison. Je regrette seulement que ça m'ait pris autant de temps avant de me rendre compte qu'il fallait que j'ajuste mes priorités en fonction de ce que je voulais vraiment faire de ma vie.

Maintenant plus qu'attentive, Micheline éprouvait du mal à croire ce qu'elle entendait.

— Tu aimais tellement ton emploi... je me sens presque coupable que tu aies dû en arriver là. Tu es certaine que tu ne le regretteras pas ? Es-tu sûre d'avoir bien réfléchi ? Ça ne servira à rien de passer plus de temps ensemble si tu es malheureuse. As-tu d'autres projets ?

— Dans un mois, j'occuperai un poste au bureau du procureur général et j'aurai un horaire qui correspondra sensiblement au tien. Pour te rassurer, j'ai pris cette décision en toute connaissance de cause et je dois te confier que dans les circonstances, mon beau-frère Richard a été de très bon conseil.

Sans s'en rendre compte, Micheline avait cessé de manger. Se contentant de siroter son champagne, elle ne savait trop comment laisser ses sentiments imprégnés d'ambiguïté se manifester.

— Je propose qu'on lève nos verres à ta nouvelle vie !

— À notre nouvelle vie, tu veux dire.

Brigitte se leva et entoura tendrement de ses bras le cou de sa copine.

— Je ne t'ai pas encore tout dit. Mon cher ministre, que tu aimes tant, m'a donné gentiment un cadeau de départ pour me remercier de mes excellents services. Il m'a de plus recommandé de le partager avec toi, en reconnaissance de ta patience. C'est sa façon à lui de s'excuser pour t'avoir trop souvent privée de ma précieuse présence.

— Tu m'intrigues encore une fois; quel genre de cadeau?

Brigitte se dirigea vers l'étagère qui trônait au salon, y prit une enveloppe cachée entre deux livres et la tendit à Micheline qui, après l'avoir ouverte, semblait incrédule.

— Deux billets pour Paris... pour toi et moi?

— Tu as vu la date? Nous partons dans trois jours, ce qui te laisse amplement de temps d'ajuster l'agenda de tes rendez-vous pour la prochaine quinzaine. Toutes les réservations sont faites. Ce sera le début de notre nouvelle vie et disons que, dans ce contexte, ce sera un peu comme notre voyage de noces.

— Je ne peux laisser mon travail à une journée d'avis... Je crois rêver!

— J'espère que tu ne m'en voudras pas, mais ton supérieur est déjà au courant qu'à partir de demain soir, tu entres toi aussi en vacances. Il est tout à fait d'accord.

Tout se bousculait soudainement dans la tête de Micheline. Elle n'avait rien prévu de tout ça et la surprise était telle, qu'elle paraissait plus abasourdie qu'heureuse de la tournure que prenait sa relation avec Brigitte. Celle-ci ne fut d'ailleurs pas sans le remarquer.

— Tu ne réagis pas plus que ça? Je croyais que tu sauterai au plafond en voyant que ce que tu souhaitais depuis des mois se réalise enfin.

— Je m'excuse, ma belle, ce doit être l'émotion qui m'étreint. C'est sûr que je suis contente, mais en même temps, je ne comprends pas que tu aies fait une démarche aussi importante sans m'y associer. Si je comprends bien, tu as préféré chercher les conseils de Richard plutôt que les miens? Tu sais pourtant, parce que ça fait plusieurs fois que je te le dis, que je n'aime pas beaucoup les surprises, surtout celles qui m'impliquent directement.

L'espace d'un court instant, Brigitte parut contrariée, mais ne voulait surtout pas que la conversation prenne une tangente autre que celle qu'elle voulait y donner.

— Serais-tu un peu susceptible, par hasard? Si tu mets ton orgueil de côté, je pense que tu vas être obligée d'admettre que, cette fois, la surprise en valait le coup et que l'important, maintenant, c'est que notre vie va retrouver la vigueur et l'intensité qu'elle avait au début de notre relation. Si on finissait le champagne en regardant ce qui nous attend à Paris?

— Tu as raison, excuse-moi.

Micheline se leva tôt, le lendemain matin, consciente que sa dernière journée au travail serait passablement remplie même si ce n'était pas là ce qui la préoccupait le plus. Elle se devait de trouver le temps de rencontrer Natasha pour l'informer qu'elles devraient, du moins à court terme, apporter certaines modifications aux projets qu'elles avaient planifiés ensemble.

Comme Brigitte l'avait soupçonné, l'amitié qui s'était développée entre Micheline et Natasha s'était graduellement transformée en une histoire amoureuse, tout cela étant dû, évidemment, au manque de disponibilité de Brigitte. Elles avaient donc prévu faire bientôt vie commune. Les événements de la veille venaient chambouler leurs beaux plans...

Elles prirent rendez-vous pour le lunch, au cours duquel Micheline expliqua en détail l'état de la situation. Natasha était désespérée.

— Pourquoi n'as-tu pas sauté sur l'occasion pour annoncer à Brigitte que tu ne pouvais partir avec elle parce que tu avais l'intention de la quitter? Il me semble que ça aurait tout de suite réglé le problème, non? Tu as le don de compliquer les choses!

N'aimant pas particulièrement la réaction de sa future compagne, Micheline ne se gêna pas pour le lui faire savoir.

— Tu ne te rends pas compte de ce que tu dis! Je ne sais vraiment pas ce que tu penses de moi, mais tu aurais préféré que je me comporte comme un monstre? Il y a près de vingt ans que je vis avec Brigitte; nous avons vécu ensemble des moments formidables que je n'effacerai jamais de ma mémoire. Les circonstances ont fait que nous nous sommes éloignées l'une de l'autre et que j'ai eu le bonheur de te rencontrer. Sache que pour moi, il y a une différence entre faire de la peine à quelqu'un et être cruelle. Si hier j'avais fait ce que tu viens de dire, j'aurais nettement eu l'impression de faire preuve de cruauté. Brigitte a laissé un emploi qu'elle adorait au plus haut point par amour pour moi et tu aurais voulu que, sur-le-champ, je la remercie en lui disant que je la quitte? Ça n'aurait eu aucun sens! Je vais aller à Paris avec elle. Cela devrait nous donner l'occasion d'avoir de bonnes discussions et de la préparer à mieux comprendre la décision que je lui annoncerai à notre retour.

Le regard de Natasha trahissait une inquiétude évidente.

— Et si ce voyage faisait en sorte que tu redeviennes amoureuse d'elle? Qu'est-ce que je deviendrais, moi?

— Je ne sais pas pourquoi tu te fais du mauvais sang. Je t'aime et je veux vivre avec toi. Si un simple voyage avait pour effet de me faire changer d'idée, cela voudrait dire que notre amour n'avait pas des assises très solides, ce qui n'est pas le cas. Sois un peu patiente et je te promets que dès mon retour, on pourra mettre en marche tout ce que l'on a projeté. Mais ne me demande jamais de détester Brigitte.

Natasha prit son petit air résigné.

— Il ne me reste plus qu'à t'embrasser et à te souhaiter un bon voyage.

Micheline était maintenant prête à s'envoler pour la Ville lumière.

Chapitre 6

L'imprévu...

Richard profitait d'un moment de répit sur la terrasse qui agrémentait son terrain pour faire part à Élise de sa satisfaction d'avoir joué un rôle actif dans le rapprochement survenu entre Brigitte et Micheline. Il se disait on ne peut plus heureux de savoir qu'elles étaient probablement en train de se minoucher quelque part dans un bistro parisien et qu'il était un peu à l'origine de cet heureux dénouement. Alors qu'Élise tentait de le ramener les deux pieds sur terre en lui faisant remarquer qu'il s'attribuait peut-être un peu trop de mérite, la sonnerie du téléphone retentit. Après une petite randonnée au pas de course, Richard réussit à attraper l'appareil téléphonique à temps.

— Bonjour, monsieur Ménard, je m'excuse de vous déranger, c'est Rita Gendron, la voisine de vos parents, qui parle.

Richard était visiblement intrigué par la provenance de ce coup de téléphone.

— Bonjour, madame Gendron, que me vaut l'honneur de cet appel ?

— Monsieur Ménard, votre mère est actuellement à mes côtés et elle est très inquiète, puisque contrairement à ses habitudes, il semblerait que votre père l'ait laissée seule à la maison. Je ne sais trop quoi faire...

— Vous avez raison, c'est étonnant ! Ce n'est pas dans la nature de mon père de la laisser sans surveillance depuis qu'il sait qu'elle est atteinte de la maladie d'Alzheimer. Je suis vraiment désolé que vous soyez, bien malgré vous, mêlée à cette situation. Puis-je avoir l'audace de vous demander de retenir ma mère jusqu'à ce que j'arrive ? Je fais ça le plus vite possible.

Richard décida d'explorer la maison de ses parents avant d'aller rejoindre sa mère chez la voisine. Il trouva effectivement la demeure complètement vide ; aucun signe ou message ne pouvait laisser deviner les motifs du départ de son père. Tout en traversant chez madame Gendron, il se demandait ce qui avait bien pu se passer. Une fois chez la voisine, il y trouva Louise qui avait eu le temps de se calmer. La maladie dont elle était atteinte avait chez elle des séquelles très variables. La plupart du temps, elle connaissait des périodes où elle paraissait presque normale et pouvait vaquer à ses affaires personnelles. Plus rarement, il lui arrivait d'avoir tendance à perdre le contrôle de ses actions. Ces rares pertes de lucidité s'accompagnaient presque toujours d'une importante perte de mémoire, les fortes émotions étant souvent à l'origine du déclenchement de ces périodes plus sombres.

Madame Gendron revenait de faire son épicerie lorsqu'elle avait trouvé Louise en pleurs, assise dehors sur les marches menant à son balcon, en train de répéter inlassablement que son conjoint l'avait quittée. Ce n'est qu'une fois bien installée dans la cuisine de sa voisine qu'elle retrouva un peu de sérénité.

Richard essaya de l'aider à se souvenir de ce qui s'était passé.

— Maman, est-ce que papa t'a dit à quel endroit il allait ?

— Désolée, je ne m'en souviens pas. Je me rappelle juste de m'être retrouvée seule.

— J’imagine que c’est à ce moment que tu as paniqué ?

— Probablement ; j’ai perdu l’habitude d’être seule... Laurent est presque toujours avec moi.

— Est-ce que tu vas mieux, maintenant ?

— Oui, mais je suis fatiguée. Je voudrais retourner chez moi. Je ne voudrais pas que Laurent me cherche. Il doit être sur le point de revenir. Il ne peut pas être allé très loin, son auto est à la porte.

— D’ailleurs, je trouve cela curieux qu’il ne soit pas déjà de retour. Je vais demeurer avec toi jusqu’à ce qu’il soit revenu.

Louise et Richard s’apprêtaient à quitter la maison lorsque la voisine d’en face fit son apparition.

— Je suis très contente de vous voir, madame Robichaud, j’étais tellement inquiète quand j’ai vu l’ambulance s’arrêter chez vous, cet après-midi. J’espère que ce n’est pas monsieur Ménard qui a eu un accident ?

Richard se retourna d’un coup vers sa mère.

— Te souviens-tu qu’une ambulance soit venue chercher papa ?

Les yeux pleins d’eau, Louise ne pouvait concevoir que sa maladie avait progressé à ce point.

— Je ne m’en souviens pas du tout et si c’était arrivé, je m’en souviendrais, je suis certaine. J’ai peut-être des pertes de mémoire, mais jamais aussi importantes que ça.

— Madame Gendron, pouvez-vous garder ma mère encore quelques minutes ? J’appelle tout de suite à l’hôpital et je vous donne des nouvelles.

Richard venait tout juste de mettre les pieds dehors que son cellulaire se mit à sonner.

— Bonjour, Richard, c’est Élise. Comment va ta mère ?

— Pour le moment, ça va, je t’expliquerai plus tard. Tu m’excuseras, je suis un peu pressé. Je pense que mon père a été transporté à l’hôpital ; je vais essayer d’obtenir plus d’informations et je te rappelle dès que je le peux.

— C’est précisément la raison de mon coup de téléphone. L’hôpital vient d’appeler à la maison pour nous aviser que ton père avait eu un sérieux malaise cardiaque. Actuellement, il est dans le coma et, si j’ai bien compris, les prochaines heures seront déterminantes pour la suite des choses.

Richard ne resta bouche bée que quelques secondes, mais celles-ci lui parurent interminables.

— Tu es toujours là, Richard ?

— Excuse-moi, j'ai l'impression que le ciel vient de me tomber sur la tête. L'état de ma mère porte à croire que sa maladie a progressé de façon fulgurante et de son côté, mon père lutte pour sa vie. Il y a longtemps que je ne me suis pas senti aussi impuissant.

— Tu veux que j'aie te rejoindre avec les enfants ?

Richard prit un instant de réflexion, cherchant le meilleur comportement à adopter devant la complexité des problèmes auxquels il devait faire face.

— Je ne peux laisser ma mère seule. Si tu es d'accord, je vais l'emmener à la maison et par la suite, je vais me rendre à l'hôpital. Tu devrais expliquer aux enfants ce que nous vivons avant que je n'arrive avec leur grand-mère. Je ne sais pas comment maman va réagir quand elle saura pour papa. Il est bien possible qu'elle nie les événements, car pour elle, ils n'ont jamais existé. Élise, je suis vraiment désolé de t'imposer tout cela.

— Je t'aime, chéri ; nous allons nous en sortir. Nous t'attendons, sois prudent.

Tout au long du trajet, Louise n'arrêta pas de répéter qu'il n'était pas possible qu'elle ait eu une absence totale de lucidité dans un moment aussi dramatique que celui qu'elle venait prétendument de vivre. Richard éprouvait la douloureuse sensation que chacune des paroles de sa mère produisait l'effet d'un couteau que l'on s'amuserait à faire tourner dans une plaie vive. Il éprouvait beaucoup de difficulté à retenir ses larmes et avait l'impression que seule l'adrénaline lui permettait de donner la fausse apparence d'un gars en plein contrôle de la situation.

Il confia Louise à Élise et aux enfants en leur recommandant de ne pas la quitter d'une semelle. Il ne voulait surtout pas qu'un incident malheureux s'ajoute à ce qu'ils avaient déjà à vivre.

Il prit le chemin de l'hôpital et, à pas de tortue, se rendit à la salle des soins intensifs où il put constater que son père était toujours dans le coma. Le médecin lui confirma qu'il avait été victime d'un sévère infarctus et que pour le moment, il n'était pas possible d'évaluer les probabilités qu'il puisse récupérer d'une telle crise. Toutefois, le temps qu'il mettrait à quitter le coma pouvait être un facteur important quant à ses chances de guérison. Richard se retrouva un court moment seul avec son père et, ne se sentant pas épié, éclata en sanglots, sans trop savoir si ses larmes trahissaient sa tristesse ou sa fatigue.

Ne voulant pas trop que sa famille ait seule le fardeau de prendre soin de sa mère, il décida de retourner chez lui après s'être assuré auprès d'une infirmière qu'on le préviendrait du moindre changement relativement à l'état de santé de Laurent. Il fut soulagé de constater que sa mère, épuisée par les péripéties de la journée, dormait déjà, ce qui lui permit de décompresser un peu en prenant une bouchée en compagnie d'Élise.

Le lendemain matin, dès l'aube, il se retrouva, comme d'habitude, sur le bord de son lac. Même s'il faisait un temps splendide, le ciel irisé lui paraissait sombre et gris et il ne ressentait pas le plaisir habituel que l'odeur de son lac lui procurait. Il avait autre chose en tête. Toutes ses pensées étaient marquées du signe de l'incertitude. Il avait la nette appréhension que l'avenir qu'il avait projeté était sur le point de se dérober sous ses pieds. Avant les événements de la veille, la pensée de devenir le bâton de vieillesse de ses vieux parents ne lui était jamais venue à l'esprit. Il

éprouvait beaucoup de mal à se faire à cette idée.

Richard avait un important rendez-vous avec un client accusé de voies de fait sur la personne d'un policier. Ne se sentant vraiment pas d'attaque pour entendre et surtout tenter de comprendre les explications d'un type qui, dans les circonstances, lui paraissait d'aucun intérêt, sa conscience professionnelle lui dicta de transmettre ce cas à un de ses collègues. Il serait ainsi libre de faire face à ses propres problèmes.

Élise ayant pris une journée de congé pour s'occuper de Louise, il put se rendre à l'hôpital pour prendre des nouvelles de son père. À sa grande surprise, ce dernier était non seulement sorti du coma, mais on l'avait transporté dans une chambre. Il paraissait relativement en bonne condition, si l'on savait faire exception des nombreux fils qui le reliaient à différents appareils.

— Bonjour, papa, je suis tellement content de voir combien ton état s'est amélioré depuis hier. As-tu vu le médecin ?

— Il devait passer tôt ce matin, mais je ne l'ai pas encore vu. De toute façon, je pense que je n'ai plus besoin de lui, sinon pour signer mon autorisation de départ.

— Tu ne trouves pas que tu exagères un peu ?

— Peut-être ; j'avoue que je me sens encore un peu fatigué. Mais donne-moi des nouvelles de ta mère, je m'inquiète tellement pour elle.

— Tu n'as pas de raison de t'inquiéter. Élise, les enfants et moi, nous en prenons soin. Tu ne m'avais pas dit que sa maladie avait progressé...

— Pourquoi dis-tu ça ?

Richard ne savait trop s'il devait développer davantage ce sujet. Il ne voulait surtout pas créer des émotions supplémentaires à son paternel, ce qui n'était évidemment pas souhaitable vu la précarité de son état.

— Si tu veux, nous reparlerons de ça plus tard ; il faut que tu te reposes.

Laurent, toujours aussi amoureux de Louise et conscient des problèmes de santé de cette dernière, tenait à savoir comment elle réagissait devant ce qui lui arrivait.

— Pourquoi dis-tu que la maladie de ta mère a progressé ?

Cette fois, Richard sentait qu'il ne pouvait plus se dérober.

— Maman ne se souvient pas que tu aies fait un infarctus ni même qu'une ambulance soit venue te chercher.

Sentant que sa respiration devenait de plus en plus haletante, Laurent demanda à Richard de lui servir un verre d'eau, question de prendre une pause avant de poursuivre cette conversation qui, physiquement parlant, lui semblait de plus en plus difficile.

— Elle ne pouvait pas s'en souvenir, je suis presque certain qu'elle n'a eu connaissance de rien. Elle était couchée à l'étage lorsque j'ai eu mon malaise. J'ai appelé moi-même les services ambulanciers. Ils m'ont demandé si j'étais seul à la maison et j'ai répondu oui, en pensant que les secours arriveraient plus rapidement ainsi. Comme je me suis évanoui par la suite, je ne peux savoir ce qui s'est passé à partir de ce moment. Mais, selon ce que tu me racontes, je parierais que ta mère ne s'est même pas réveillée. Les ambulanciers pourraient le confirmer. Je dois aussi te dire que ce n'est pas vrai que je ne laisse jamais ta mère seule à la maison. Le stade de sa maladie n'exige pas encore cela. Mais il est vrai, par contre, que je ne pars jamais sans la prévenir et l'informer de la durée de mes absences. Son appareil téléphonique est programmé pour qu'elle puisse facilement me joindre en cas de besoin. Je crois vraiment qu'elle a fait une crise d'angoisse quand elle a vu que je n'étais pas là et qu'elle a pris conscience qu'elle ignorait totalement où j'étais. Elle a dû aussi voir que je n'avais pas apporté mon cellulaire. Je t'assure que dernièrement, je n'ai constaté aucune détérioration importante de son état de santé. Elle a parfois des épisodes plus difficiles, mais pas plus fréquemment qu'avant.

En écoutant son père, Richard éprouvait des sentiments partagés. Il se réjouissait bien sûr d'apprendre les circonstances qui expliquaient le comportement de sa mère, mais il s'en voulait de l'avoir presque harcelée pour la forcer à se souvenir d'événements auxquels elle n'avait probablement pas assisté. Même si c'était involontaire, il trouvait que l'attitude qu'il avait eue avec elle frôlait presque l'acharnement. La maladie d'Alzheimer étant déjà suffisamment difficile à accepter pour quiconque en est atteint, en exagérer la progression lui paraissait inexcusable. Le souvenir de la froideur dont avait toujours fait preuve sa mère à son égard contribua cependant à atténuer un peu son sentiment de culpabilité.

— Encore une fois, papa, tu n'as pas à t'inquiéter pour maman ; nous allons en prendre bien soin. L'important, maintenant, est que tu te reposes de façon à récupérer le plus rapidement possible. Notre conversation t'a visiblement fatigué ; je vais te laisser dormir, je reviendrai demain.

— Arrête de me parler de repos, je suis en excellente forme ; mais c'est bien possible que je dorme un peu. Tu n'es pas obligé de revenir demain, je suis certain que tu as bien d'autres chats à fouetter que de t'occuper de ton vieux père que tu as toujours trouvé un brin grincheux.

Richard avait repris l'air espiègle qu'il avait dans son jeune temps lorsqu'il voulait asticoter son père.

— Pourquoi dis-tu un brin grincheux ? J'ai toujours pensé que c'était beaucoup plus qu'un simple brin...

— Va-t'en avant de dire d'autres niaiseries ! Embrasse Louise, Élise et les enfants pour moi.

De retour chez lui, Richard s'empressa d'aller réconforter sa mère, peut-être pas autant pour atténuer les inquiétudes de celle-ci que pour soulager sa propre conscience. Il ne pouvait oublier que pour Louise, jouer son rôle de mère avait toujours représenté un devoir. Il avait maintenant la désagréable impression de suivre son modèle et de s'acquitter, dans les circonstances difficiles qu'il

vivait, de son devoir de fils. Au fil des ans, ses relations avec sa mère étaient devenues correctes, mais ne pouvaient certainement pas être qualifiées de chaleureuses.

— Maman, est-il possible que tu aies été couchée à l'étage, lorsque les ambulanciers sont venus chercher papa, et que tu n'en aies pas eu connaissance ?

— Je ne sais pas, mais je me souviens d'avoir fait un petit somme. Et lorsque je suis descendue, il n'y avait personne dans la maison. Mais pourquoi me demandes-tu ça ? Je ne me rappelle rien d'autre que ce que je t'ai dit.

— Mais c'est normal, il n'y avait rien d'autre dont tu pouvais te souvenir.

Élise s'était jointe à eux, anxieuse de connaître les dernières nouvelles au sujet de la santé de son beau-père. Elle comprit rapidement qu'il était davantage question de la santé de sa belle-mère et se sentit tout aussi soulagée que cette dernière en entendant les explications de Richard, lesquelles démontraient qu'une fausse compréhension des événements survenus avait laissé croire que la maladie de Louise avait connu une dégradation importante, ce qui n'était pas du tout le cas.

— Maman, demain matin, je vais aller faire un petit tour au bureau ; je vais revenir à l'heure du dîner et je te laisserai ensuite à l'hôpital avec papa. Je te reprendrai en fin d'après-midi, à mon retour du travail. Élise pourra aussi en profiter pour aller à son bureau et planifier le reste de la semaine. Est-ce que cela te convient ?

— Évidemment que cela me convient ; j'ai tellement hâte de revoir ton père. Mais je me rends bien compte que ma présence vous complique la vie. Ce soir, je vais essayer de rejoindre une vieille amie à moi pour lui demander si elle ne viendrait pas demeurer à la maison le temps que Laurent soit de retour. Elle est à la retraite et je lui ai rendu un tas de services dans le passé... elle me doit bien ça.

Ravis d'entendre ces propos, Élise et Richard voyaient enfin une lumière au bout du tunnel. Jusque-là, ils n'avaient pas osé se l'avouer mutuellement, mais ils entrevoyaient mal comment ils pourraient s'adapter à la présence continuelle de Louise, d'autant plus que celle-ci n'était pas, avec son air détaché et froid, la grand-mère rêvée pour leurs enfants. Il ne leur restait qu'à prier pour que sa vieille amie accède à sa demande.

La rencontre de Louise et de Laurent s'avéra particulièrement émotive. Laurent portait maintenant le titre d'octogénaire, tandis que Louise avait atteint les soixante-douze ans. Il y avait plus de quarante ans qu'ils vivaient ensemble et jamais ils n'avaient cessé de s'aimer. Les deux prirent plaisir à ressasser ensemble de vieux souvenirs. Le premier week-end au chalet de Laurent était assurément l'un des plus marquants pour Louise. Laurent, pour sa part, ne pouvait oublier l'intensité du moment où sa bien-aimée lui avait révélé ses secrets de jeunesse. Mais il ne pouvait cependant pas s'empêcher de revenir sur l'immense douleur qu'il avait ressentie lorsqu'il perdit sa première femme et son fils, en n'oubliant pas de souligner à quel point Louise et Richard l'avaient aidé à surmonter cette épreuve.

C'est ce dont ils parlaient lorsque Richard fit son arrivée, mais celui-ci préféra agir comme s'il n'avait rien entendu. Son père lui parut plus fatigué que la veille, et quand il lui en fit la remarque, il fut surpris que ce dernier ne le contredise pas.

— Je ne sais pas si ce sont tous les souvenirs que ta mère et moi avons évoqués, mais c'est

vrai qu'il faut maintenant que je prenne un peu de repos si je veux être en bonne condition demain. D'ailleurs, je préférerais que tu ne reviennes pas ce soir.

— Tu es certain ?

— Oui, je vais me reposer.

— J'ai un rendez-vous tôt demain matin ; je vais arrêter te voir tout de suite après. Maman, embrasse papa, nous partons.

Les enfants d'Élise et de Richard appréciaient beaucoup la chance qu'ils avaient d'être élevés dans un contexte où régnait le bonheur, avec des parents qui s'entendaient à merveille. Ils étaient aussi conscients que sur le plan matériel, ils bénéficiaient d'avantages qui faisaient l'envie de plusieurs de leurs amis. Alexandre était un bel adolescent qui venait tout juste de fêter ses seize ans. À titre d'aîné, il se sentait un peu comme le protecteur de son frère Olivier, treize ans, et de sa jeune sœur de onze ans, Jeanne.

Il faisait un temps magnifique. Le thermomètre oscillait autour des 28 degrés Celsius et aucun nuage n'était visible à l'horizon. Alexandre, conscient de la complexité des problèmes que vivaient ses parents, décida de faire sa part pour alléger leur fardeau en organisant un petit souper champêtre. Il embrigada son frère et sa sœur et les trois se mirent à la tâche pour préparer un repas auquel ils voulaient donner un air de fête. Après avoir passé en revue le contenu du réfrigérateur et du congélateur, ils purent élaborer un menu composé de carrés à l'oignon, d'un bon steak, d'une barquette de légumes et d'une brochette de fruits, le tout cuit sur le barbecue. Alexandre et Olivier étaient affectés à la préparation de la nourriture, tandis que Jeanne se voyait confier la responsabilité de dresser la table.

Revenue la première, Élise fut intriguée dès son arrivée par le désordre qui régnait dans la cuisine. Jeanne s'empressa de l'accueillir en posant un gentil baiser sur sa joue.

— Bienvenue au restaurant *Les trois Ménard*. Ce soir, tu ne t'occupes de rien ; tu fermes les yeux, tu enfiles ton maillot de bain et tu t'étends sur la terrasse. Quand papa et grand-mère seront rentrés, ils iront te rejoindre et après une petite saucette dans le lac, nous vous servirons l'apéro. Et tu n'as pas le droit de faire de commentaires.

Touchée par l'initiative de ses enfants, Élise obéit aux ordres avec grand plaisir. Il ne s'écoula que quelques minutes avant que Richard et sa mère se pointent à leur tour. L'un comme l'autre eut droit au même accueil, sauf que Louise déclina l'invitation à la baignade, même si Élise lui avait offert de lui prêter un maillot. Ses traits trahissaient d'ailleurs une fatigue normale après l'après-midi qu'elle avait passé. C'est donc du quai qu'elle épia toute la famille qui appréciait au plus haut point ce bain de fraîcheur.

L'apéro servi, Alexandre convia tout le monde à aller se vêtir pour le souper. Jeanne avait particulièrement bien réussi l'agencement de la table, notamment en parsemant sur la nappe blanche qu'elle avait choisie des pétales de fleurs cueillies tout autour de la maison. Affublé d'un tablier qui débordait de son bermuda, Alexandre prenait très au sérieux sa responsabilité de cuisinier, alors que Jeanne et Olivier faisaient office de serveurs. Au moment d'entamer les carrés à l'oignon, Olivier proposa de porter un toast à leur grand-père en souhaitant à Louise de le retrouver au plus vite. Cette belle attention, cette marque d'affection sembla séduire davantage Richard et Élise que

Louise, qui ne manifesta aucune réaction particulière. Elle mangea d'ailleurs très peu tout au long du repas, ce qui inquiéta Alexandre.

— Grand-mère, tu n'as presque pas mangé, ce n'était pas à ton goût?

Appréhendant la réponse de sa mère, Richard sentit le besoin d'intervenir.

— Alexandre, il faut que tu comprennes que ta grand-mère vit de fortes émotions depuis deux jours et qu'elle est très fatiguée. Tu sais, si ta mère tombait malade, moi aussi je serais très inquiet et cela aurait sûrement des répercussions sur mon appétit. Ton souper était excellent et, les enfants, vous ne pouvez pas savoir combien vous nous rendez heureux, Élise et moi, quand vous agissez comme vous le faites ce soir.

Élise sentit le besoin d'en ajouter.

— Pas seulement heureux, mais tellement fiers.

Louise semblait embarrassée par la teneur de la conversation qui se déroulait devant elle et un peu frustrée que Richard ait répondu à la question d'Alexandre à sa place.

— Alexandre, c'est vrai que je suis un peu fatiguée, mais ce n'est pas pour cela que je n'ai que grignoté ce que tu nous as offert. Le pain des carrés à l'oignon était brûlé, mon steak était trop cuit et mes légumes pas assez. Excuse-moi, mais tu ne t'amélioreras jamais si l'on te fait croire que ce que tu fais est parfait alors que c'est médiocre. J'ose espérer que tu vas apprécier ma franchise et que la prochaine fois, tu vas faire mieux.

Ces derniers propos eurent un effet dévastateur. Richard fulminait de colère, Élise était bouche bée, Jeanne et Olivier avaient la larme à l'œil tandis qu'Alexandre se dirigea au pas de course en direction de sa chambre. Après un interminable moment de silence et après avoir invité Olivier et Jeanne à quitter la table, Richard, en regardant sa mère droit dans les yeux et en se retenant pour ne pas la gifler, voulut lui faire sentir à quel point elle pouvait être méchante.

— Maman, pourquoi te comportes-tu de cette façon encore aujourd'hui? Toi, tu n'as vraiment pas réussi à résoudre les problèmes qui t'assaillent depuis toujours. Tu es incapable de te réjouir en voyant des enfants heureux. Dans toute ta vie, tu n'as eu qu'un seul amour, Laurent. Mais il ne te restait même pas des miettes de tendresse pour moi. Je pensais que cela changerait avec le temps, mais je suis forcé de constater que tu n'es pas plus chaleureuse avec tes petits-enfants. Était-il vraiment nécessaire de gâcher leur plaisir, ce soir?

Louise restait impassible devant son fils, comme si celui-ci sermonnait quelqu'un d'autre qu'elle-même.

— Excusez-moi, mais je me sens de moins en moins la bienvenue, ici. Je vais aller téléphoner à l'amie dont je vous ai parlé en espérant qu'elle pourra venir me chercher dès ce soir.

Se retrouvant tout à coup seuls à la table, Élise et Richard purent enfin sentir que la tension qui les envahissait lâchait progressivement prise.

— Richard, tu ne crois pas que tu as été un peu sévère avec ta mère ? Tu n’y es pas allé avec le dos de la cuillère. Il ne faut pas que tu oublies qu’elle est malade et que le médicament qu’elle prend peut expliquer son agressivité ; comme cela peut d’ailleurs aussi expliquer son impassibilité.

— Tu as sûrement raison, je vais m’excuser. Mais si tu savais, Élise, comment je n’en peux plus d’être appelé à consoler tout le monde... ta sœur Brigitte qui a des problèmes avec sa copine, ma mère qui a peur de perdre Laurent, mon père qui se sent diminué par la maladie et maintenant, mes propres enfants qui ont été blessés par leur grand-mère. Et si je perds patience, il faut que je m’excuse. Bientôt, je vais demander à être canonisé.

Élise ne put s’empêcher d’esquisser plus qu’un sourire.

— Heureusement que tu vis avec une sainte ! Je vais aller voir ta mère.

Louise avait rejoint son amie qui, la Providence aidant, était disponible pour venir la chercher dans une couple d’heures, le temps de faire ses bagages. Élise crut bon de rassurer sa belle-mère.

— J’espère que vous allez excuser Richard ; il a été un peu dur avec vous, mais il faut comprendre que lui aussi vit des moments stressants et qu’il commence à être sérieusement fatigué.

— Ne vous en faites pas avec ça. Je ne me souviens même pas de ce qu’il m’a dit et de toute façon, je débarrasse le plancher.

— Je ne voudrais pas que vous partiez sans saluer les enfants.

— Tu les embrasseras pour moi, je pense que ça suffira.

Richard fit son entrée dans la maison, les bras et les mains chargés de vaisselle. Même si ses traits ne trahissaient pas un grand sentiment de reconnaissance, Louise eut au moins la décence de le remercier de l’avoir accueillie et soutenue.

— Tu dois être content ; j’attends mon amie d’une minute à l’autre et je retourne chez moi. Je ne comprends pas pourquoi tu t’es fâché, tout à l’heure, après ce que j’ai dit à ton fils, mais la façon de l’élever te regarde. Oublions ça et merci pour ton aide.

Richard n’eut pas le courage de riposter à sa mère, se contentant bien humblement de lui présenter des excuses qui, de toute évidence, ne laissaient pas suinter beaucoup de regrets.

— Je suis d’accord avec toi, oublions ça et ne t’arrête pas trop à ce que je t’ai dit. Ce n’était pas le meilleur plaidoyer de ma vie. Si tu as encore besoin de mon soutien, n’hésite pas à m’appeler.

Louise avait tout juste franchi les portes de la maison qu’Élise ne put s’empêcher de taquiner son mari.

— Tu sais, j’ai entendu ce que tu as dit à ta mère et c’était vraiment bien dans les circonstances. Je ne savais pas que tu pouvais piler à ce point sur ton orgueil. Je songe vraiment à appuyer ta demande de canonisation.

— J’espère que tu ne te penses pas drôle ! La soirée n’est pas terminée ; j’ai des pots à réparer.

— Tu parles des enfants ?

— Évidemment. Je ne peux pas les voir malheureux après toute la gentillesse qu’ils ont voulu nous manifester. Je vais surtout aller vérifier l’état de notre beau grand adolescent. S’il n’est pas trop tard, j’irai ensuite embrasser mes deux autres petits monstres.

Alexandre était installé à son ordinateur, tentant de se changer les idées en s’adonnant à un jeu qui permettait de déverser son trop-plein d’agressivité.

— Alex, est-ce que je peux te déranger ?

— Entre, ma porte n’est pas barrée.

— Je peux te parler quelques minutes ?

D’un air bougon, Alexandre fit semblant d’être surpris de la visite de son père.

— Je me demande bien de quoi tu veux me parler...

— Je veux d’abord te remercier pour ce que tu as fait pour nous ce soir. Tu ne peux pas imaginer comment ta mère et moi avons été ébahis de vous voir tous les trois travailler ensemble dans l’unique but de nous faire plaisir. Vous transpiriez l’amour à plein nez et ça, c’est ce qui est le plus important à nos yeux, beaucoup plus que la qualité de la nourriture que vous nous avez servie, qui, soit dit en passant, était de loin meilleure que ce que votre grand-mère en a dit. Je ne te dis pas ça pour te consoler, mon steak et mes légumes étaient vraiment bons. C’est vrai qu’il y avait un peu de noir sous les carrés, mais ils étaient fort mangeables. D’ailleurs, j’espère que tu as remarqué que, sauf dans le cas de grand-mère, toutes les assiettes étaient vides. Pour que Jeanne et Olivier ne laissent rien, il fallait vraiment que ce soit bon. Mais je te répète que ton souper aurait été horrible que nous l’aurions tout de même savouré. Je suis aussi fier de la façon dont tu as entraîné ta sœur et ton frère dans la réalisation de ce projet. Je te demande donc d’oublier le dénouement désagréable de ce souper et d’excuser ta grand-mère en comprenant qu’elle vit une période très difficile et que la maladie dont elle est atteinte ne l’aide pas.

Alexandre se détourna enfin de son ordinateur, fit rouler sa chaise tout près de celle sur laquelle s’était installé son père, déposa une main sur sa cuisse comme pour lui signifier qu’il appréciait ce qu’il venait de lui dire.

— Tu es gentil, papa, mais rassure-toi, je ne suis plus un bébé. Tu sais, finalement, avec ce qui s’est passé, ce n’est pas à grand-mère que j’en veux, mais à moi. Je n’aurais pas dû réagir comme je l’ai fait, surtout pas en me sauvant parce que j’étais contrarié. Tu m’as pourtant souvent répété qu’on ne réglait pas les problèmes en les fuyant, mais en les affrontant. Tantôt, j’ai réagi en enfant. J’aurais dû riposter à grand-mère poliment mais fermement, en lui soulignant entre autres, comme tu l’as dit tout à l’heure, que tout le monde avait vidé son assiette, qu’elle était la seule à ne pas avoir apprécié mes talents de chef, et que j’en étais désolé. Nous aurions pu changer de sujet et j’aurais évité que Jeanne et Olivier aient autant de peine.

— Tu deviens un homme, mon Alex. Si tu veux, on va tourner la page. Pour le moment, je sais qu’il est un peu tard et que Jeanne et Olivier sont déjà couchés, peut-être qu’Élise l’est aussi, mais j’aurais une suggestion à te faire. Si tu prenais l’initiative d’aller réveiller tout le monde et qu’on allait tous prendre un bain de minuit dans le lac, penses-tu que cela allégerait l’atmosphère du petit-déjeuner de demain ? Je crois qu’il serait bien que ta sœur et ton frère voient que tu as retrouvé le sourire.

— C’est une bonne idée, mais je le fais à une condition. Tu me promets qu’au prochain souper que j’organiserai, tu n’inviteras pas ta mère. Ce n’est pas tout à fait vrai que je ne lui en veux pas...

— Marché conclu !

L’horaire du lendemain ne se déroula malheureusement pas comme prévu. Richard avait dû quitter la maison aux environs de six heures, après avoir été réveillé par le coup de téléphone du cardiologue de Laurent qui lui annonçait que son père avait passé une très mauvaise nuit et qu’il soupçonnait même qu’il ait fait un second infarctus. Les résultats des examens venant confirmer cette thèse étaient encore attendus, mais le médecin anticipait presque à coup sûr qu’ils viendraient entériner son diagnostic.

Dès son arrivée à l’hôpital, Richard apprit que le cardiologue ne s’était malheureusement pas trompé.

— Monsieur Ménard, votre père a bel et bien fait un infarctus, cette nuit ; nettement moins important que le premier, mais tout aussi dommageable puisqu’il vient annihiler les efforts que le cœur déployait pour retrouver un peu de force.

— Est-ce que mon père est retombé dans le coma ?

— Non, il est fatigué, mais tout à fait lucide. Cependant, je vais être franc avec vous ; si vous voulez lui parler, je ne tarderais pas à le faire. Je ne crois pas que son cœur tienne le coup très longtemps, même qu’il en est probablement à ses dernières heures. Vous devriez aussi prévenir votre mère.

— J’imagine qu’il est aux soins intensifs et que je ne pourrai le voir que quelques minutes ?

— Non, il est toujours dans sa chambre. Nous n’avons pas jugé pertinent de le déplacer, d’autant plus que son intimité et celle de votre famille seront beaucoup mieux respectées ainsi.

Avant de se rendre au chevet de Laurent, Richard communiqua avec Élise pour l’informer de la situation et lui demander de voir à ce que Louise vienne rejoindre son conjoint. C’était la première fois que Richard était confronté avec la mort avant même qu’elle ne fasse son œuvre. La simple crainte de ne pas trouver les mots appropriés, dans une telle situation, ralentissait son parcours vers la chambre de son père. À diverses occasions, au cours de sa vie, il avait vécu des situations qui l’avaient rendu fébrile, mais jamais il ne s’était senti aussi nerveux qu’en cet instant. Lui qui avait si souvent affronté, dans sa carrière, des avocats expérimentés, des juges intransigeants et des criminels endurcis, avoir la mort comme adversaire lui paraissait un défi insurmontable. Devait-il se battre avec elle, l’expliquer, la justifier, feindre de l’ignorer ? Il trouvait trop lâche de simplement l’accepter. Après un dernier moment d’hésitation, il prit enfin une grande inspiration et

ouvrit délicatement la porte de la chambre en jetant un regard discret sur le lit de son père.

— Bonjour, papa, comment vas-tu ?

— Je suis content de te voir, Richard... Approche ta chaise du lit pour que je puisse parler moins fort, je n'ai pas beaucoup d'énergie.

Richard se rapprocha le plus possible. Le cœur lui battait tellement fort qu'il aurait eu envie de le partager avec cet être frêle qui était étendu devant lui.

— Écoute, papa, repose-toi ; je vais rester à tes côtés. Tu peux même dormir un peu, si tu veux, je ne te quitterai pas.

— Selon ce que le docteur m'a dit, je suis sur le point de dormir pour un bon bout de temps, alors je ne vais pas gaspiller celui qui me reste. D'ailleurs, j'ai des choses à te dire ; si tu n'es pas trop pressé, parce que mon débit est plutôt lent, comme tu l'as sans doute remarqué. Mais avant, peux-tu me dire si Louise va pouvoir venir me voir ?

— Élise s'en occupe. Elles devraient arriver bientôt.

— Richard, je sais que je vais mourir... Peut-être dans quelques heures, peut-être dans quelques jours, peut-être dans une semaine si je me mets à rêver... Je n'ai pas été consulté et je n'ai pas le choix d'accepter cette réalité. J'ai quatre-vingt-deux ans et je me considère chanceux d'avoir vécu pas mal plus longtemps que bien des gens. La mort d'un gamin, comme ton ami Steve, par exemple, est beaucoup plus tragique que celle d'un vieillard comme moi. Tu te souviens combien la perte de ton ami t'a longuement affecté ?

— Oui, j'y pense encore aujourd'hui. Dire que je suis devenu avocat pour le venger et qu'aujourd'hui, je défends des accusés plutôt que de les poursuivre. La vie est parfois drôlement faite. Steve me disait souvent que je ne savais pas ce que je voulais. S'il était là, il me le remettrait sûrement sous le nez. Excuse-moi de t'avoir interrompu.

— Ce n'est pas grave, ça me permet de faire une petite pause. Tu sais pourquoi je te parle de Steve ? Je suis conscient que tu m'as toujours reproché d'avoir une préférence pour mon premier fils. Si Steve avait été ton fils plutôt que ton ami, qu'il avait émané de ta chair et de ton sang, ta douleur n'aurait-elle pas été plus vive encore ? Si tu perdais Alexandre, Olivier ou Jeanne, ne serait-ce pas encore plus tragique que ce que tu as vécu à la mort de Steve ? Je ne veux surtout pas minimiser le chagrin que tu as eu à l'époque, je veux simplement que tu prennes conscience de celui que j'ai éprouvé à la mort de mon fils. Je t'ai toujours aimé, Richard, et ça, tu n'as pas le droit d'en douter. Je sais que j'avais la malheureuse habitude d'établir des comparaisons entre toi et lui. Ce n'était pas toujours brillant de ma part, mais sache qu'à mes yeux, tu n'as jamais été moins bon que lui. Pour moi, c'était simplement une façon malhabile de ne pas l'oublier. J'aimerais ça que tu me dises que tu me pardonnes avant que je parte.

Voilà ce que redoutait Richard. Il n'avait plus l'impression de dialoguer avec son père, mais directement avec la mort qui planait au-dessus d'une chambre qui lui paraissait de plus en plus macabre. Doit-on dire la vérité, ou a-t-on le droit à l'hypocrisie, sinon au mensonge, lorsqu'on jase avec un nuage ?

Laurent s'aperçut de l'embarras de son fils et essaya vainement de lui attraper la main.

— Si tu ne veux pas me pardonner, dis-moi au moins que tu me crois quand je te dis que je t’ai toujours aimé. Je ne peux pas croire que tu m’en veuilles encore après tant d’années. Je sais que ta relation avec Louise n’a pas toujours été facile, que tu aurais souhaité qu’elle soit une mère plus chaleureuse. Mais, quand on regarde où tu en es aujourd’hui, on ne peut pas dire qu’elle et moi, nous avons tout raté. Tu sais, je suis croyant et je n’ai jamais été aussi heureux de l’être qu’en ce moment. Je crois vraiment qu’il y a une vie après la mort. Je ne sais pas quelle forme elle prendra, mais je suis certain qu’un jour, nous nous retrouverons tous, ta mère, ma belle Mexicaine et mes deux Richard, et que nous saurons rire ensemble en pensant à nos petits problèmes terrestres.

— Ce n’est pas de la croyance, ton affaire, c’est de la science-fiction.

Cette phrase anodine eut comme effet de ramener Richard à la réalité, celle d’un père qui jase une dernière fois avec son fils.

— J’aimerais ça que tu me donnes un baiser sur le front ; il me semble que cela pourrait effacer tous les différends que l’on a pu avoir dans notre vie.

— Je pense que tu te culpabilises un peu trop. J’avais l’impression que tu n’avais jamais vraiment pris conscience que je me sentais comme un prix de consolation que tu t’étais offert pour compenser la mort de ton premier fils. Il semble bien que notre conversation de ce matin me confirme que j’avais tort. Dommage que nous ne l’ayons pas eue plus tôt. Cela dit, ne va pas croire que de mon côté, je suis incapable de reconnaître tout ce que tu as fait pour moi. Si seulement tu avais pu t’abstenir de me comparer tout le temps à... Excuse-moi, je radote un peu. Quant à ta science-fiction, puis-je te dire que je ne suis pas pressé d’y jouer un rôle actif ?

Laurent eut un faible éclat de rire, mais suffisamment fort pour qu’il ait l’impression d’étouffer. Richard lui tendit un verre d’eau en dirigeant vers ses lèvres la paille qui lui permettait de s’humecter la langue. L’aïeul se sentait de plus en plus fatigué, mais sa plus grande crainte était de ne pas avoir le temps ou la force de dire un dernier adieu à sa dulcinée qui tardait à faire son apparition.

— Richard, es-tu bien certain qu’Élise a prévenu Louise ? Il me semble qu’elle devrait être déjà arrivée, non ?

— Elle sera là bientôt ; tu devrais en profiter pour relaxer un peu. Tu serais en meilleure condition pour l’accueillir.

Richard n’avait pas terminé de tenter de rassurer son père qu’il comprit qu’il venait d’entendre ses dernières paroles. Laurent sombra dans une inconscience qui marquait la dernière étape de sa vie. L’infirmière, appelée en renfort, confirma que la fin était bel et bien proche, sans cependant pouvoir en préciser la durée. Dans ces circonstances, Richard se sentit maladroit lorsqu’il vit apparaître sa mère et sa conjointe, arrivées malheureusement quelques minutes trop tard pour pouvoir s’entretenir une dernière fois avec Laurent.

— Je pense bien que c’est terminé ou presque. Maman, il m’a murmuré qu’il aurait tellement voulu te dire une dernière fois combien il t’aimait. Je dois te dire que je suis très content d’avoir pu tenir la conversation que nous avons eue tous les deux. Cela m’a permis de comprendre, mais surtout, d’accepter enfin certains des comportements qu’il a eus envers moi, surtout quand j’étais

enfant.

Louise n'avait pas que de simples larmes aux yeux ; ses sanglots trahissaient à la fois sa peine et la jalousie qu'était la sienne à l'idée de voir que, contrairement à elle, son fils avait pu discuter une dernière fois avec son mari.

— Peut-être que si tu ne l'avais pas obligé à ressasser des souvenirs douloureux, les émotions ne l'auraient pas emporté aussi vite et que j'aurais pu moi aussi lui parler. Tu peux être fier... Depuis ta naissance et jusqu'au jour de sa mort, tu auras été un obstacle entre lui et moi. Nous nous aimions tellement.

Richard resta bouche bée. Il avait devant lui une mère qui le reniait et un père qui le quittait. Élise s'approcha de lui. D'une main, elle lui brossa tendrement le dos et de l'autre, en apposant un doigt sur ses lèvres, lui fit signe de ne pas réagir. La scène était déjà assez pénible comme ça. La respiration de Laurent se traduisait par des râlements dont l'intensité variait. Chaque occasion où ses yeux devenaient révulsés laissait croire qu'il venait d'émettre son dernier souffle, sans que ce soit pourtant le cas, ce qui ajoutait au supplice d'assister à la mort d'un être humain qui ne semblait pas vouloir lâcher prise. Puis soudainement, un râlement plus bruyant que tous les autres fit office de sirène pour annoncer que tout était terminé.

Richard, se souvenant qu'il n'avait pas répondu aux dernières demandes de son père, s'en approcha, lui donna un baiser sur le front et lui chuchota à l'oreille qu'il lui pardonnait, tout cela en se demandant pourquoi il avait attendu qu'il soit décédé pour commettre ces gestes.

Il avait l'impression qu'une page importante de son existence venait de se tourner. Il était triste, même si en pratique, le départ de Laurent ne venait pas affecter de façon importante le déroulement de sa vie. Il n'avait pas de contacts très fréquents avec lui, mais tout de même, un père reste un père et sa perte ne peut laisser indifférent. En fait, la plus grande conséquence de sa disparition est que Richard devrait dorénavant se préoccuper de l'avenir de sa mère, ce qui laissait présager qu'il devrait lutter contre ses propres sentiments et s'acquitter de ses devoirs filiaux. Il était heureux de pouvoir au moins compter sur l'amie de Louise pour assurer la suite des événements. Dans son esprit, il était clair, toutefois, que sa mère devrait se résoudre à vendre sa maison et se réfugier dans une résidence pour aînés adaptée à sa situation.

Chapitre 7

Le drame...

Le vol vers Paris s'était déroulé normalement. La capitale française accueillit cependant deux Québécoises amochées par le voyage et par le décalage horaire. Les compagnies aériennes ont de plus en plus l'habitude de traiter leurs clients comme s'ils étaient des sardines que l'on prend plaisir à entasser en restreignant l'espace qui leur est réservé, contribuant ainsi à augmenter la fatigue reliée au voyage. Brigitte et Micheline avaient de plus déjà accumulé, avant le départ, une bonne dose d'épuisement, résultat de plusieurs semaines de travail intensif.

Elles avaient réservé un appartement assez vétuste, mais confortable et surtout merveilleusement bien situé, sur une rue piétonne à quelques minutes seulement de la cathédrale Notre-Dame de Paris. Micheline, pour les raisons que Brigitte ignorait encore totalement, n'avait pas entrepris ces vacances avec un très grand enthousiasme. Elle devait se convaincre que, même si elle était à Paris un peu malgré elle, il valait mieux essayer d'en profiter au maximum. Elle avait l'impression de jouer à un jeu dont les règles pouvaient amener des moments parfois agréables, mais d'autres, plus difficiles. Si le jour elle pouvait trouver beaucoup de plaisir à visiter la tour Eiffel avec Brigitte, le soir venu, elle se mettait à redouter les éventuelles avances de celle-ci, étant consciente qu'elle ne pourrait éternellement évoquer la fatigue du voyage pour reporter leurs ébats amoureux au lendemain, comme elle le fit les deux premiers soirs.

La troisième journée, la Providence lui vint toutefois en aide, même si pour ce faire, elle dut la faire souffrir. Les deux femmes avaient décidé de parcourir l'avenue des Champs-Élysées et de monter au haut de l'Arc de Triomphe. Arrivées à destination, elles se sentirent essouffées, ayant grimpé les deux cent quatre-vingt-quatre marches qui les séparaient du plancher des vaches. Néanmoins, cela ne les empêcha pas d'être éblouies par la vue époustouflante qui s'offrait à elles. Le ciel sans nuages donnait une luminosité qui rendait le spectacle d'autant plus superbe. Cette féerie semblait contagieuse puisque, pour la première fois du voyage, Micheline semblait ravie d'être là. Le résultat obtenu compensait grandement les efforts physiques qu'elles avaient dû déployer pour l'atteindre. C'est donc avec la gaieté au cœur, et évidemment avec plus de facilité, qu'elles entreprirent, une trentaine de minutes plus tard, la descente de cet étroit escalier en colimaçon. Il ne restait que cinq de cette litanie de marches à franchir lorsque Micheline perdit pied. Une impressionnante bosse sur le front, au-dessus de l'œil gauche, une longue éraflure sur l'avant-bras, mais surtout une vilaine entorse à la cheville droite témoignaient que cette chute d'apparence anodine avait fait beaucoup plus de dégâts qu'on aurait pu le croire au premier coup d'œil. En fait, Micheline était absolument incapable de mettre le moindre poids sur sa cheville amochée, de sorte que cette visite à l'Arc de Triomphe se termina par une promenade imprévue en ambulance, de quoi tester l'efficacité du système de santé français. Des radiographies confirmèrent que malgré l'absence de fracture, Micheline avait subi une sévère entorse, des ligaments ayant été atteints. Une opération n'apparut pas nécessaire, mais le médecin lui recommanda de ne pas mettre de poids sur son pied pour les quarante-huit ou soixante-douze prochaines heures. Après quoi, elle pourrait recommencer à marcher graduellement à l'aide de béquilles, jusqu'à ce que la douleur soit complètement disparue. Elle rentra à l'appartement en fauteuil roulant. Fort heureusement, l'immeuble comportait un ascenseur qu'elle put emprunter pour se rendre au deuxième étage. L'ascenseur était toutefois si étroit qu'il permettait tout juste l'entrée du fauteuil.

Une fois dans leurs quartiers, Brigitte aida Micheline à s'installer sur le sofa et s'assura qu'elle avait accès à la télécommande de la télé, à sa tablette numérique et à l'appareil téléphonique.

— Es-tu à l'aise ? Si tu peux te débrouiller seule pour quelques minutes, j'irai faire un petit

marché, il ne reste plus rien pour le souper.

— Bonne idée ! Prends tout le temps qu'il te faut et surtout, ne crains rien, je ne me sauverai pas.

Micheline n'avait qu'une idée en tête : retourner au Québec au plus tôt. Elle profita donc de l'absence de Brigitte pour contacter sa compagnie d'assurances et le transporteur aérien. Après plusieurs démarches, elle réussit aussi à rejoindre une ancienne collègue de Brigitte, maintenant installée à Paris. Tout semblait se régler comme elle le désirait, de sorte qu'elle remerciait presque le ciel de ce qui lui était arrivé. Elle venait de raccrocher le téléphone lorsqu'elle entendit, à travers la porte mal insonorisée, le bruit de l'ascenseur qui indiquait le retour de Brigitte.

— Je m'excuse, Micheline, mais il y avait un monde fou à l'épicerie, ça m'a pris plus de temps que prévu. Mais, tu vas voir... ça en valait la peine. Le poisson frais que j'ai trouvé a l'air tellement bon. J'ai aussi acheté une bouteille de vin ; personne ne t'a dit que c'était contre-indiqué avec le médicament que le médecin t'a prescrit ?

— Non, il n'y a pas de problème. Mais avant que tu ne te mettes à la préparation du souper, il faudrait qu'on se parle quant à la suite des événements.

— Tu n'as pas à t'en faire, je vais prendre soin de toi. Le programme que nous avons envisagé sera passablement modifié, mais faire du *cocooning* toi et moi à Paris, c'est assez original.

Micheline n'avait surtout pas envie de passer le reste du voyage enfermée dans un appartement à faire des mamours à une fille qu'elle s'apprêtait à quitter définitivement.

— Tu n'es pas sérieuse, Brigitte ? Je me sentirais trop mal de gâcher tes vacances. J'ai déjà pris des arrangements pour retourner à la maison. J'ai été chanceuse d'avoir pu obtenir une réservation sur un vol prévu demain, au début de l'après-midi. Le billet est dispendieux, mais mes assurances vont en acquitter le coût. Je me sentirai nettement plus à l'aise chez nous pour subir les traitements nécessaires à la réhabilitation de ma cheville.

Dans les circonstances, Brigitte comprenait très bien la réaction de sa copine, mais avait du mal à imaginer comment elle pourrait se débrouiller seule à son retour.

— Tu sais, je pense que je réagirais comme toi si j'étais à ta place. Mais tu auras besoin d'aide, la meilleure solution serait que je parte avec toi.

Micheline avait prévu que sa compagne lui ferait cette proposition, mais elle poussa la comédie jusqu'à laisser dégouliner sur son visage des larmes pour démontrer combien elle se sentirait coupable de bousiller le voyage dont Brigitte avait toujours rêvé.

— Je ne veux surtout pas que tu mettes fin à tes vacances ; autrement, je pense que je m'en voudrais pour le reste de mes jours. De toute façon, il n'y avait qu'un billet d'avion disponible. Je saurai bien me débrouiller. Penses-tu vraiment que ta sœur Élise ou mon amie Natasha me laisseraient dans le pétrin ? Je te parie qu'elles vont même se battre pour m'héberger. Tu n'as vraiment pas à t'inquiéter.

Le simple fait d'entendre le nom de Natasha fut loin de rassurer Brigitte.

— Tu vas au moins me permettre d'appeler Élise dès ce soir pour la prévenir de ce qui t'arrive.

Micheline avait déjà joint Natasha et à son grand bonheur, il était déjà convenu qu'elle irait habiter chez elle. Ce retour prématuré lui paraissait franchement inespéré.

— Tu peux appeler Élise si tu veux, mais dis-lui que je communiquerai avec elle dès mon arrivée à l'appartement. J'ai déjà réservé, via la compagnie aérienne, un mode de transport pour m'y conduire.

Brigitte semblait de plus en plus confuse, trouvant que tout allait trop vite dans sa tête.

— Plus je réfléchis, Micheline, plus je trouve que cela n'a pas de sens. Je vais prendre le premier avion disponible pour aller te rejoindre. De toute façon, je ne vois pas l'intérêt de rester seule ici, dans une aussi grande ville.

— Je savais que tu me sortirais cet argument. Tu te souviens de Nicole Labonté avec qui tu t'entendais si bien lorsque vous étiez à l'université?

— Oui, je me souviens d'elle, mais qu'est-ce qu'elle vient faire dans le décor?

— Je me suis soudainement rappelé qu'une de ses amies m'a dit récemment qu'elle était maintenant installée ici. J'ai réussi à trouver ses coordonnées et je lui ai parlé. Elle se ferait un plaisir, dans la mesure de ses disponibilités, évidemment, de te servir de guide touristique à travers Paris. Elle attend que tu communicates avec elle et m'a assuré que cela lui ferait énormément plaisir de te revoir. Comme tu vois, tu n'as aucune raison de ne pas poursuivre ton voyage et crois-moi, je te répète que ce sera pour moi un soulagement de voir que je n'ai pas complètement ruiné tes vacances.

Brigitte trouvait logique l'argumentation qui lui était servie, peut-être même trop logique.

— Dis-moi, quand je regarde toutes les démarches que tu as faites pendant que j'étais à l'épicerie, c'est comme si tu avais déjà tout planifié. Je vais finir par croire que tu avais même prévu ta chute dans l'escalier de l'Arc de Triomphe...

Micheline ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Je suis vraiment désolée, je ne croyais pas que tu t'apercevrais de mon manège. Je pensais pourtant que ma cascade était bien réussie. J'aurais dû te prévenir avant de tomber, tu aurais pu prendre une photo!

— Je t'en prie, je ne te trouve pas drôle. Est-ce que je vais au moins pouvoir t'accompagner à l'aéroport? J'imagine que tu as déjà réservé un moyen de transport adapté?

— Tu as deviné juste. Il n'est pas essentiel que tu te donnes ce mal, mais si ça ne te dérange pas trop, ce serait plaisant que tu viennes avec moi. Tu pourras pousser ma chaise jusqu'à ce que la compagnie aérienne me prenne en main.

Brigitte ne pouvait évidemment refuser une telle demande et c'est le cœur gros qu'elle

assista à l'envol de l'avion à destination du Québec. Ce qu'elle ne savait pas, c'est que Micheline avait commis un petit mensonge pieux en lui disant que, pour son arrivée, elle avait réservé, via la compagnie aérienne, un mode de transport pour se rendre à son condo. En réalité, ce mode de transport s'appelait plutôt Natasha qui était là pour l'accueillir et qui ne manqua pas de lui montrer son exubérance à la seule pensée que ce moment marquait l'amorce d'une vie commune qui, peu de temps auparavant, semblait encore lointaine.

— Micheline, si tu savais à quel point je suis heureuse de t'avoir à mes côtés.

— Ne te réjouis pas trop vite, ce n'est pas si facile que ça de s'occuper d'une handicapée, même si je dois avouer que j'ai un peu exagéré la gravité de mon état quand j'ai communiqué les résultats de mes examens médicaux à Brigitte. Une couple de jours en béquilles et je devrais être presque sur pied. En fait, les ligaments ont été touchés, mais pas aussi gravement que s'ils avaient été déchirés, comme je l'ai laissé croire à Brigitte. J'ai honte de moi, mais j'imagine que je peux compter sur toi pour que ça reste entre nous.

— Pas du tout, je m'empresse de communiquer avec elle pour lui dire qu'elle s'est laissé berné par toi. D'ailleurs, je vais devoir me méfier. Il semble bien que, pour toi, la fin justifie les moyens. Disons que je n'ai rien entendu de ce que tu viens de me révéler et que je vais me contenter de savourer le moment présent.

— Si tu veux bien, nous allons passer par mon appartement pour que j'y prenne ce dont j'ai besoin et à moins que tu n'aies de graves, graves objections, je pourrais par la suite m'installer chez toi.

Il restait une dizaine de jours avant le retour de Brigitte. La décision de Micheline de la quitter définitivement pour aller vivre avec Natasha était irrévocable. Sa copine avait trop tardé à réagir et ses absences répétées n'avaient servi qu'à attiser une flamme qui avait eu le temps de prendre des proportions telles qu'elle était devenue impossible à éteindre. Micheline avait cependant été trop amoureuse de Brigitte pour lui vouloir du mal. Elle rêvait de rester en bons termes avec elle, tout en espérant que cette séparation se fasse dans la plus grande douceur possible. Elle ne voulait surtout pas la faire souffrir outre mesure, même si une dose de réalisme la rendait consciente qu'il serait bien difficile d'éviter totalement cet écueil. Elle cherchait donc à identifier la stratégie qui aurait le moins d'effets néfastes. Elle eut l'idée de se tourner vers ceux qui, selon elle, la connaissaient le mieux et qui surtout seraient là pour éventuellement la soutenir, Élise et Richard.

— Bonjour, Élise, c'est Micheline, j'espère que je ne te dérange pas ?

— Au contraire, je suis contente de te parler ; j'attendais ton téléphone beaucoup plus tôt. J'ai essayé de te joindre chez toi, mais je n'ai pas obtenu de réponse. Mais dis-moi, comment vas-tu ? Et ta cheville ?

— Ça va bien, j'ai déjà troqué le fauteuil roulant pour les béquilles et je n'en ai que pour un couple de jours. Le médecin m'a dit que ma blessure était beaucoup moins grave que ce que l'on m'avait laissé entendre en France.

— Veux-tu dire que tu aurais pu continuer ton voyage ?

— Peut-être, mais je pense que c'est mieux comme ça et de toute façon, on n'y peut rien. Tu n'as pas réussi à me joindre parce que depuis mon arrivée, je suis installée chez une amie qui prend bien soin de moi. Élise, je t'appelle parce qu'il y aurait quelque chose dont je voudrais vous

parler, à Richard et à toi ; en fait, j'aurais besoin de vos conseils.

— Tu m'intrigues. Écoute, les enfants ne sont pas là, demain soir. Jeanne et Olivier passent la semaine dans un camp de vacances et Alexandre a une partie de baseball. Que dirais-tu de venir souper ? Je ne veux pas prendre d'engagement pour lui, mais je suis certaine que Richard se ferait un plaisir d'aller te chercher. Sinon j'irai moi-même.

— Tu es bien fine, mais ne vous inquiétez pas pour le retour, je prendrai un taxi. On se dit à demain, alors.

Richard parut étonné lorsqu'Élise lui fit part de la teneur de l'entretien téléphonique qu'elle avait eu avec Micheline. Il n'était pas dans les habitudes de la conjointe de Brigitte de faire appel à eux quand elle sentait le besoin d'avoir des conseils. Elle avait vraiment réussi à piquer leur curiosité et l'un comme l'autre éprouvait de la difficulté à échafauder une hypothèse qui se tienne quant à l'objet de cette consultation surprise. La seule idée qui germait dans leur tête tournait autour de la préparation éventuelle d'une fête pour souligner le nouveau virage qui marquait la vie de Brigitte et de sa copine, mais ils étaient loin d'être certains d'avoir vu juste. Ils se résignèrent à conclure que l'avenir le leur dirait bien.

L'été continuait de régner en maître, de sorte que le souper put se tenir à l'extérieur et que le barbecue put encore une fois jouer son rôle. Il était seulement regrettable qu'en raison de l'état de sa cheville, Micheline n'ait pu profiter du lac. De toute façon, Élise et Richard, en voyant la tristesse et l'air préoccupé qui semblaient animer le visage de leur invitée, comprirent rapidement que la raison pour laquelle ils se retrouvaient réunis n'avait probablement rien à voir avec l'organisation d'une fête pour Brigitte. Il paraissait évident, surtout aux yeux d'Élise, que quelque chose clochait dans la vie de Micheline.

— Tu me sembles fatiguée... est-ce le décalage horaire qui n'a pas fini de faire son œuvre, ta blessure qui t'inquiète ou le fait d'avoir dû quitter Brigitte qui te donne cet air triste ? Au fait, as-tu eu des nouvelles de ta belle, comme tu l'appelles ?

— Je lui ai parlé, hier, elle va bien. Demain, elle prévoyait faire une balade en bateau-mouche sur la Seine avec une ancienne amie qu'elle a connue à l'université et qui réside maintenant à Paris.

— Je dois te dire que, connaissant ma sœur, je suis surprise qu'elle ait décidé de mener à terme son voyage. Tant mieux si elle a au moins trouvé une compagne. Je suis certaine qu'elle n'aurait pas aimé faire tout le reste du voyage seule. Mais, dis-moi, toi, tu dois être terriblement déçue d'avoir eu cet accident au moment même où ta vie prenait un virage qui se dirigeait dans le sens dont tu rêvais depuis un bon bout de temps, ce que tu ne croyais presque plus possible.

— C'est précisément de cela que je voulais vous parler.

Élise et Richard n'avaient vraiment pas vu venir la situation que leur décrivait péniblement Micheline. Ils n'avaient jamais imaginé que sa relation avec Brigitte s'était détériorée à ce point et que la rupture était devenue la seule option envisageable. Élise était tellement proche de sa sœur qu'elle ne put s'empêcher de verser quelques larmes à la seule pensée que Brigitte serait terrassée en apprenant que ses efforts de rapprochement étaient survenus trop tardivement. Micheline, quant à elle, cherchait un peu de réconfort et de soutien en pensant au programme que la vie lui réservait dans les jours à venir.

— Je suis désolée, mais je suis vraiment très amoureuse de Natasha. Je suis consciente que je m'apprête à faire une peine énorme à Brigitte, surtout après les gestes qu'elle vient de faire pour me prouver tout son amour. Si vous saviez combien je voudrais avoir une baguette magique qui me permettrait de passer le reste de ma vie avec Natasha tout en restant amie avec Brigitte, heureuse de son côté avec quelqu'un d'autre. Malheureusement, nous ne sommes pas dans un conte de fées et je sais trop bien que je vais devoir affronter la réalité.

Richard était resté muet depuis le début de la conversation. Il ne savait trop quoi dire, étranglé tout autant par la surprise que par la peine.

— Micheline, tu m'excuseras, mais tu ne penses tout de même pas que, dans toute cette histoire, c'est toi que je vais d'abord prendre en pitié. J'admets que tu vis une situation difficile, mais je te ferai remarquer que c'est toi-même qui en es la cause. J'essaie d'imaginer quelle réaction j'aurais si j'avais à vivre ce qui attend Brigitte à son retour de voyage. Alors, tu me permettras d'éprouver davantage de sympathie pour la détresse de ma belle-sœur que pour la tienne.

Micheline se sentait de plus en plus inconfortable et, tout en ingurgitant le peu de vin qui restait dans son verre, se demandait vraiment si elle avait bien fait de se confier à Élise et Richard, eux qui avaient toujours été des admirateurs inconditionnels de Brigitte. Elle décida cependant de continuer à miser sur l'amitié dont ils avaient toujours fait preuve à son égard.

— Je sais ce que vous pouvez ressentir et je vous assure que ne suis pas venue ici pour que vous me consoliez d'une situation que j'ai moi-même provoquée ou que je m'apprête à provoquer. Je suis capable d'assumer les conséquences de mes décisions. J'ai demandé à vous rencontrer uniquement parce que je voulais minimiser le plus possible l'impact de l'annonce que je vais faire à Brigitte. Vous devez me croire, mon souci est de lui faire le moins de mal possible. Comme vous la connaissez bien et surtout que vous l'aimez beaucoup, je voulais juste savoir si vous avez des conseils à me donner sur la façon de dénouer cette impasse en causant le moins de dommage possible.

Richard eut le réflexe de répondre spontanément, avec un ton empreint d'une agressivité presque surprenante.

— Tu n'as qu'à renvoyer cette espèce de Natasha qui vient tout gâcher... la vie de Brigitte, la nôtre et, je parierais, la tienne, lorsque dans peu de temps, tu t'ouvriras les yeux. Tu vas vite te rendre compte de tout ce que tu as perdu en quittant Brigitte. Je suis certain que tu ne retrouveras jamais une autre femme capable de t'aimer autant. Ce que tu viens de nous annoncer me bouleverse trop pour que je t'accorde quelque soutien que ce soit. D'ailleurs, je prévois que nous en aurons plein les bras à consoler Brigitte et cela m'apparaît beaucoup plus prioritaire que de te venir en aide à toi. Tu m'excuseras, mais je pense que j'en ai assez entendu pour ce soir. Je te laisse avec Élise. Bonne chance tout de même dans ta nouvelle vie.

Les événements étaient loin de se dérouler comme Micheline l'aurait souhaité. Elle n'avait pas prévu une telle réaction de la part de Richard et elle commençait à regretter sérieusement d'avoir entrepris une démarche qui, de façon évidente, tournait au vinaigre.

— Élise, tu serais gentille de m'appeler un taxi. Je pense que je n'aurais pas dû venir vous ennuyer avec mes problèmes de cœur. Je me rends bien compte que c'est à moi et à moi seule de les régler. Je veux cependant que tu saches, et j'ose au moins espérer que tu vas me croire, que c'est avec une bonne intention que je suis venue vous voir. Je te répète que tout ce que je souhaitais, c'était de trouver un moyen d'épargner, ne serait-ce qu'un petit peu, le cœur de Brigitte. Si je me fie à la réaction de Richard, je pense bien que je dois me préparer à vivre un véritable tremblement de terre quand ta sœur va apprendre tout ça.

Élise était visiblement mal à l'aise. Elle comprenait tout à fait la colère de Richard, anticipait l'immense peine qu'éprouverait sa jeune sœur, mais ne voyait tout de même pas la nécessité d'accabler davantage Micheline qui manifestait beaucoup de tristesse à la pensée de blesser celle qui avait été sa conjointe pendant de si nombreuses années.

— Micheline, il faut que tu comprennes que Richard a toujours eu une empathie particulière pour Brigitte qui, je te le rappelle, a été le premier amour de sa vie. Il peut difficilement tolérer qu'on lui fasse du mal. Il faut aussi que tu te souviennes que c'est sur ses conseils que Brigitte a laissé son emploi pour consacrer plus de temps à votre vie amoureuse. En apprenant ce que tu viens de lui raconter ce soir, il doit sûrement se sentir coupable et regretter amèrement d'avoir amené Brigitte à commettre un geste difficile qui, en fin de compte, se sera avéré complètement inutile. J'aimerais bien pouvoir t'aider, mais en te voyant faire des efforts pour trouver une formule miracle quant à la façon d'annoncer la nouvelle à Brigitte, je me suis souvenu de ce qu'a dit le médecin aux parents de Richard, il y a de nombreuses années, quand il a fallu lui apprendre la mort de son meilleur ami Steve. Il soulignait que c'est la nouvelle elle-même qui est difficile à accepter, peu importe la façon dont on la circule. Autrement dit, il faut que tu acceptes le fait que tu vas blesser profondément Brigitte et qu'il n'y a rien que tu puisses y faire, sinon espérer que le temps saura arranger les choses.

Micheline réalisait de plus en plus les heures difficiles qui l'attendaient. La voix étranglée par les sanglots, elle ne put s'empêcher de lancer ce qui semblait être bien un dernier cri de détresse à Élise.

— Est-ce que je dois comprendre que ma rupture avec Brigitte signifie en même temps que je dois aussi vous rayer de ma vie, Richard et toi ?

Élise eut un moment d'hésitation. Elle ne voulait pas ajouter au désarroi de Micheline, mais désirait encore moins lui faire croire que cela ne changerait rien entre eux.

— On ne peut présumer de ce que l'avenir nous réserve, mais je pense que l'on peut déjà prévoir que, dans les circonstances, Brigitte n'aimerait pas tellement que l'on continue à avoir des relations avec toi, comme si rien ne s'était passé. Disons que cela fait partie des dommages collatéraux générés par ta décision. J'imagine que le bonheur qui t'attend avec ta nouvelle amie justifie amplement tous les bouleversements qu'entraîne cette décision dans ton entourage. À ce chapitre, tu peux t'estimer chanceuse ; contrairement à toi, aucune forme de bonheur apparent n'attend Brigitte. Avant que tu nous quittes, j'aurais une question à te poser. Es-tu au moins absolument certaine d'avoir pris la bonne décision ? Es-tu certaine que ton aventure avec Natasha sera durable ?

— Je pense que oui ; nous nous aimons vraiment, mais si tu m'avais dit qu'un jour, je laisserais Brigitte, jamais je ne t'aurais crue. Je ne peux donc pas répondre à ta question, sinon en te disant que j'espère bien passer le reste de mes jours avec Natasha, mais comme tu le sais, il n'y a aucune garantie en ce domaine.

Un bruit de portière vint interrompre la conversation. Alexandre était de retour. Visiblement, il portait avec grande fierté son uniforme de baseball qui lui donnait un air altier. À l'image de son père, il était vraiment un bel adolescent et son air coquin augmentait la dose de sympathie que les autres pouvaient éprouver à son égard. Il aimait beaucoup Micheline et avait trouvé un moyen original de lui montrer que la relation homosexuelle qu'elle entretenait avec sa tante ne le dérangeait pas du tout. Avec humour, il avait pris l'habitude de toujours la saluer en l'appelant *mon oncle Micheline*.

— Bonsoir, mon oncle Micheline, comment vas-tu ? Mes parents m'ont dit que tu avais eu un accident qui t'avait obligée à revenir de Paris. Est-ce que c'est sérieux ou est-ce seulement parce que tu es une petite nature ?

Le jeune homme comprit assez rapidement que son sens de l'humour n'avait pas son effet habituel.

— J'ai l'impression que je suis arrivé en plein milieu d'une conversation sérieuse. Je m'en excuse, je ne voulais surtout pas vous interrompre. De toute façon, ma partie de baseball m'a donné un petit creux ; je vais aller me faire un sandwich.

Micheline resta muette, ne sachant trop quoi dire, tandis qu'Élise sentit le besoin de rassurer son fils.

— Tu as raison, Alexandre, nous avons certains problèmes à régler. Je t'expliquerai plus tard, si tu le veux bien. Il y a du poulet et du jambon au frigo. Ce ne sera pas long, je vais aller te rejoindre. Ton père est déjà à l'intérieur.

— Excuse-moi encore, mon oncle Micheline.

Ces derniers propos d'Alexandre apparurent comme la goutte qui fit déborder le vase. N'en pouvant plus de retenir ses pleurs, Micheline se leva de table et heureusement, à ce moment même, le taxi fit son apparition.

Richard ne put s'empêcher, tout au cours de la soirée, de se remémorer les bons moments que Brigitte, Micheline et lui avaient vécus, se rappelant notamment ces vacances au cours desquelles il avait appris la nature de la relation entre les deux filles. Ne sachant trop s'il était pris de remords ou si le fait de ne pas saluer Micheline équivalait dans son esprit à renier ces bons souvenirs, mais il crut bon, malgré sa déception teintée de colère, de sortir pour aller lui faire ses adieux. Micheline comprit qu'elle venait d'embrasser pour une dernière fois ses deux amis. Une page importante de sa vie venait d'être tournée. Il lui restait le plus difficile à faire, biffer le chapitre au cœur du roman qu'elle avait vécu jusqu'à ce jour.

Même si son voyage avait pris une tournure tout à fait imprévue, Brigitte était contente de son séjour à Paris. Elle s'estimait très chanceuse d'avoir pu bénéficier à plusieurs reprises de la compagnie de Nicole Labonté qu'elle retrouva, après tant d'années, avec grand plaisir. Elle put constater rapidement que la même complicité naturelle qui existait entre elles au temps de l'université était encore bien présente. Elles se jurèrent de rester désormais en contact et c'est avec un pincement au cœur qu'elles se firent des adieux à l'aéroport.

Compte tenu de l'état de Micheline, du moins de ce qu'elle pensait être l'état de Micheline, Brigitte avait convenu avec elle qu'il était inutile qu'elle vienne l'accueillir à sa descente de l'avion. Elle héla un taxi qui se fit un plaisir de la conduire à la maison. Elle fut à la fois étonnée et déçue, à son arrivée au condo, de constater que Micheline n'y était pas. Elle chercha en vain un message pouvant expliquer son absence. Elle se dit finalement que sa copine était probablement sortie quelques minutes, histoire d'aller chercher le nécessaire pour le souper. Elle en profita pour défaire ses valises et fut intriguée, en ouvrant la garde-robe, de voir la quantité de linge de Micheline qui n'y était plus. Elle ne comprenait pas pourquoi celle-ci avait apporté tant de vêtements chez son amie alors que, selon ce qu'elle lui avait dit lors de leurs conversations téléphoniques d'outre-mer, elle passait régulièrement au condo. Elle ouvrit quelques tiroirs et fit la même constatation. Elle qui éprouvait des battements de cœur chaque fois qu'elle entendait prononcer le nom de Natasha, devint soudainement très inquiète. Les gouttes de sueur qui venaient soudainement de faire leur apparition sur son front en témoignaient. En faisant des efforts pour se convaincre elle-même, elle mit ses idées noires sur le compte de la fatigue engendrée par le périple en avion et le décalage horaire, tout en se disant que Micheline saurait sûrement résoudre ce qui, pour le moment, lui semblait être une énigme. En entendant la sonnerie du téléphone, elle eut confiance que son casse-tête était sur le point de se terminer.

— Bonjour, Brigitte, c'est Micheline, j'espère que ton voyage de retour s'est bien déroulé.

— Oui, mais, dis-moi... j'étais sûre que tu serais à l'appartement pour m'accueillir.

— C'est ce que j'avais prévu, mais une de mes collègues de bureau est tombée malade et mon patron m'a demandé de la remplacer au pied levé à un important congrès. Je suis donc à l'extérieur pour les trois prochains jours. Avec la gentillesse dont il a fait preuve en me permettant d'aller à Paris, tu comprendras que je pouvais difficilement refuser de lui rendre ce service.

— Ça ne doit pas être facile avec ta cheville?

— Ne t'en fais pas, tu vas être surprise des progrès que j'ai faits. Cela n'y paraît presque plus. Je serai de retour vendredi pour le souper. Cela va te donner le temps de te remettre de tes vacances et du décalage horaire.

— Je vais t'attendre, j'ai tellement hâte de te serrer dans mes bras.

— Excuse-moi, je te laisse, j'ai une conférence qui commence à l'instant.

Tout au long de son séjour à Paris, Brigitte avait eu hâte de retrouver son amoureuse. Elle était donc déçue d'apprendre qu'elle aurait à subir un délai additionnel avant que cela ne se produise. N'y pouvant rien, elle essaya de gober cette nouvelle avec philosophie en se disant que le plaisir n'en serait que plus grand.

Le lendemain, elle en profita pour rendre visite à Élise et Richard. Ceux-ci s'étaient bien promis de se garder une petite gêne et de ne pas intervenir dans ce qu'ils savaient à propos de ce qui l'attendait, et ce, même s'ils avaient la douloureuse impression de manquer d'honnêteté envers elle. Ils eurent d'ailleurs beaucoup de difficulté à cacher leur sentiment d'inconfort. Ils y parvinrent en concentrant la conversation sur son séjour à Paris. Une question n'attendait pas l'autre. Ils retinrent surtout que la rencontre avec Nicole Labonté avait été une bénédiction du ciel et que leur vieille amitié avait connu tout un regain de vie. Ils ne pouvaient s'empêcher de penser que cette nouvelle réalité pourrait contribuer au réconfort de Brigitte et alléger tout le chemin qu'elle devrait parcourir avant de réussir à vaincre son désarroi.

Tout en acceptant de prendre le digestif que Richard lui offrait, Brigitte sentit qu'elle avait passablement attiré toute l'attention depuis le début de la soirée.

— Je suis désolée, mais depuis que je suis arrivée, j'ai l'impression que nous n'avons parlé que de moi. Dites-moi comment vous allez et comment vont les enfants... est-ce qui s'est passé quelque chose de spécial pendant mon absence?

Élise sentit que la conversation risquait de déraper dans une pente que Richard et elle ne voulaient certainement pas dévaler.

— Ici, c'est le train-train quotidien. Nous avons un été merveilleux, ce qui nous permet de profiter du grand air presque tous les jours.

— Tant mieux; vous êtes si bien installés, ici. Je pense que je vais vous quitter. Je vous aide à dégarnir la table et je pars. Merci beaucoup de votre accueil, cela me fait patienter en attendant le retour de ma belle.

Heureusement que Brigitte était occupée à empiler la vaisselle parce qu'elle aurait sans doute pu remarquer le voile qui était venu simultanément ternir les regards d'Élise et de Richard à l'audition de ses dernières paroles.

Le grand jour des retrouvailles était enfin arrivé et pour l'occasion, Brigitte s'était mise belle pour accueillir sa dulcinée. Elle avait passé une bonne partie de la journée à cuisiner, ayant eu l'idée de préparer un cocktail dînatoire. Tous les petits plats étant prêts à l'avance, cela leur permettrait de converser sans avoir à aller se mettre le nez dans des chaudrons à tout bout de champ. Son niveau de nervosité grimpa en flèche lorsqu'elle entendit le bruit de la clé dans la serrure de la porte. Contrairement à Brigitte, Micheline ne s'était vraiment pas souciée de son apparence. Elle portait une vieille paire de jeans et un gilet qu'elle n'avait visiblement pas acheté la journée même. Bien que Brigitte fut étonnée de la voir dans cette tenue au retour d'un congrès, elle s'abstint de toute remarque, trop heureuse de serrer son amoureuse dans ses bras. L'accolade fut nettement plus chaleureuse d'un côté que de l'autre, mais Brigitte ne le remarqua même pas, occupée qu'elle était à jouir du bonheur qu'elle ressentait.

— Je suis tellement heureuse de te retrouver; tu ne sais pas à quel point j'attendais ce moment. Je vois que tu n'as plus besoin de béquilles et que tu marches bien, sans boiter. Ta réadaptation s'est donc bien déroulée?

— Pas de problème de ce côté. C'est plutôt mon retour au travail qui a été pénible. Je te dis qu'il ne faut pas s'absenter longtemps pour avoir une facture à payer.

— Pourtant, avec ton accident, tu as manqué moins de journées de travail que prévu.

— Heureusement ! Est-ce que je peux aider à la préparation du souper ? Je ne sais pas ce que tu as prévu...

— Ne t'inquiète pas, tout est prêt. Nous pourrions jaser à notre aise.

— Dans ce cas, parle-moi de ton séjour à Paris.

— Je vais nous chercher un apéro et les premières bouchées, puis je te reviens. J'en ai long à te raconter.

Brigitte narra avec enthousiasme les péripéties de son voyage, en soulignant maintes fois que tout cela aurait été encore plus fantastique, n'eût été ce malheureux incident qui avait provoqué le retour prématuré de Micheline. Même si elle était heureuse d'avoir retrouvé Nicole Labonté, elle aurait de beaucoup préféré avoir sa copine à ses côtés. Plus elle parlait, plus elle réalisait que Micheline l'écoutait plus ou moins, en plus d'afficher un air plutôt distrait.

— Excuse-moi ; je suis là à vouloir tout te raconter d'un seul coup et je vois bien que tu es fatiguée... Tu ne réagis presque pas à mes propos. Je pense que tu as surtout hâte d'aller te coucher. Au fait, est-ce que tes valises sont restées dans l'auto ?

La nervosité se lisait sur le visage de Micheline. Toute son allure corporelle semblait atteinte du même malaise.

— Brigitte, j'ai quelque chose d'important à te dire, mais je ne sais pas trop par où commencer.

Du coup, l'enthousiasme de Brigitte se transforma en curiosité, pour ne pas dire en inquiétude.

— Commence par le commencement, c'est toujours ce qu'il y a de plus simple.

— Justement, je pense que je vais commencer par la fin. Je te quitte, Brigitte ; j'ai commencé une nouvelle vie avec Natasha et c'est avec elle, dorénavant, que j'entends poursuivre ma route.

Brigitte laissa tomber avec fracas le verre de vin qu'elle achevait, s'écroula sur le sofa, se cacha la figure de ses deux mains et en hochant presque violemment la tête de tous les côtés, eut peine à réagir, tant les mots qui sortaient de sa bouche étaient étranglés par l'émotion et les sanglots.

— Tu ne peux pas me faire ça, tu n'as pas le droit de faire ça ! Je viens tout juste de te prouver combien je t'aimais... Tu n'as pas le droit... Tu n'as pas le droit !

Son chagrin était tel, qu'aucun mot ne parvenait à se frayer un chemin dans sa bouche. Les seuls sons qui réussissaient à en sortir étaient ceux reliés à l'intensité de ses pleurs. Voulant lui démontrer un peu de compassion, Micheline s'en approcha, mais fut vite repoussée. Brigitte ne pouvait tolérer un geste qui apparaissait comme une manifestation de pitié à son endroit. Micheline sentit le besoin de lui fournir quelques explications, non sans regretter d'avoir été aussi directe dans son annonce.

— J'ai longtemps cherché le moyen de te faire le moins de peine possible, mais comme tu peux voir, je n'en ai pas trouvé. Je suis vraiment désolée ; je rêve tellement que nous puissions rester en bons termes. Je sais que ce soir, cela ne t'apparaît pas possible, mais le temps fera son œuvre et... on ne sait jamais. J'ai été si heureuse avec toi. Je ne renierai jamais une aussi belle période de ma vie. En raison de ton emploi, nos relations se sont détériorées, ces dernières années, et cela m'a procuré l'occasion de rencontrer Natasha, de qui je suis devenue progressivement amoureuse. Tu as malheureusement trop tardé à prendre la décision qui aurait pu sauver notre union. Tu m'as laissé tout le temps et tout l'espace nécessaires pour développer une relation avec quelqu'un d'autre, et... c'est ce qui est arrivé.

Brigitte se redressa, envahie par un sentiment de colère qui élimina momentanément la tristesse qui l'affligeait. Aussi, c'est d'une voix beaucoup plus claire et d'un ton plus élevé qu'elle réagit à ce qu'elle venait d'entendre.

— Tu me trahis et non contente de m'imposer cette peine, tu as le culot de me dire que tout ce qui arrive est de ma faute, que tu es la malheureuse victime des événements que j'ai moi-même provoqués ? Va-t'en... sors d'ici ! Je ne veux plus jamais te voir ! Tu viendras chercher le reste de tes affaires lorsque je ne serai pas là. Disparais de ma vue ! Je ne te pardonnerai jamais ! Jamais !

Micheline n'était pas aussitôt sortie que les larmes reprirent leur place. Tout en s'affairant à ramasser le verre de vin qu'elle avait bien involontairement fracassé et la vaisselle du souper, Brigitte essayait de se convaincre qu'elle venait de vivre un cauchemar et que rien de ce qui venait d'arriver n'était réel. Elle ouvrit une autre bouteille de vin, s'en versa un verre, et en réalisant qu'elle venait de tout perdre, son emploi et sa blonde, elle ne put s'empêcher de songer à Richard, lequel se trouvait à l'origine de sa démarche. Elle eut soudainement envie de lui transmettre ses plus chaleureux remerciements, ignorant bien sûr qu'Élise et lui étaient déjà au courant de sa rupture.

— Bonjour, Élise, c'est Brigitte, est-ce que je peux parler à Richard ?

— Je te remercie de t'informer, je vais très bien, les enfants aussi.

— Excuse-moi, je n'ai pas le goût de faire du social ; je dois parler à Richard.

— Ne te fâche pas, je blaguais. Je te le passe.

En transmettant l'appel à Richard, Élise ne put s'empêcher de lui préciser qu'elle avait senti, dans la voix de Brigitte, que Micheline avait probablement dû passer à l'action. C'est donc avec une certaine appréhension que Richard prit le téléphone.

— Bonsoir, Brigitte, comment vas-tu ?

En guise de réponse, il n'obtint qu'un silence.

— Brigitte, tu es bien là ?

Le silence fit place à un grand soupir et à de blessantes paroles que Richard aurait sûrement préféré ne pas entendre.

— Toi et tes beaux principes, toi et ta belle morale, toi et tes merveilleux conseils, toi et ta manie de ne pas te mêler de ce qui te regarde... Tu peux être fier de toi ! Tu as réussi à gâcher ma vie ! Quelle belle idée de me sacrifier pour l'amour de ma blonde. Ça valait le coup, m'as-tu dit ! Il n'y a pas que la carrière qui compte dans la vie, m'as-tu fait croire. Je te remercie beaucoup ; merci, merci beaucoup ! Grâce à toi, je me retrouve sans blonde et sans carrière. Vraiment, je te remercie beaucoup ! Écoute-moi bien... je veux que tu disparaisses de ma vie, que plus jamais tu ne m'adresses la parole !

Richard craignait que Brigitte encaisse difficilement le départ de Micheline, mais il n'avait vraiment pas prévu se retrouver personnellement au centre de la peine et de la colère de sa belle-sœur. Plus Brigitte continuait de lui crier son désarroi au téléphone, plus il s'inquiétait de la savoir à son appartement, seule avec cette cruelle sensation d'avoir perdu tout goût à la vie.

— Est-ce que tu aimerais qu'Élise aille passer la nuit avec toi ? Cela vous donnerait l'occasion de jaser entre sœurs...

— Je ne veux voir personne...

Brigitte n'avait pas terminé sa phrase qu'elle avait déjà raccroché. Après que Richard eut raconté à Élise les détails de la discussion qu'il venait d'avoir, tous deux conclurent très vite qu'ils ne pouvaient courir le risque de laisser Brigitte seule. Après avoir analysé succinctement la situation, ils crurent préférable, étant donné que c'est avec lui que Brigitte avait décidé de communiquer, que ce soit Richard qui se déplace chez elle pour tenter de l'apaiser.

— Richard, je préférerais que tu prennes un taxi ; on a tout de même vidé une bouteille de vin durant le souper.

— Tu as raison, je pense que ce serait plus sage. Je ne sais pas comment tout ça va se dérouler, mais il est possible que je revienne tard ; en espérant que je n'y passe pas toute la nuit. J'essaie de te tenir au courant.

L'arrivée de Richard à l'appartement de sa belle-sœur se fit comme le lui avait prédit Élise. Il n'obtint aucune réponse à l'appel qu'il avait fait pour qu'on lui ouvre la porte. Heureusement, sa conjointe avait prévu la chose et aussi, juste avant qu'il ne parte, elle avait glissé dans la poche de son bermuda la clé de l'appartement de sa frangine qu'elle détenait en cas de nécessité. Dès son entrée, Richard aperçut Brigitte affalée sur le sofa, le visage hagard et la chevelure tout ébouriffée. Sur la table d'appoint trônaient une bouteille de vin et un verre à demi rempli. La pauvre murmurait une vieille chanson française dont elle semblait connaître plus ou moins les paroles. Perdue dans

ses pensées, elle n'avait visiblement pas eu connaissance de l'arrivée de Richard. Ce n'est que lorsque celui-ci retourna sur ses pas pour cogner trois fois à la porte qu'elle l'aperçut enfin. Elle se redressa, visiblement intriguée de le voir apparaître aussi soudainement.

— Mais... qu'est-ce que tu fais ici ?

Richard était soulagé de voir qu'elle ne l'avait pas accueilli en l'abîmant de bêtises et que le ton de sa question n'avait rien à voir avec celui qu'elle avait utilisé lors de leur conversation téléphonique.

— Je suis venu voir si tu avais besoin de quelque chose ou si tu cherchais une vieille épaule réconfortante.

— Tu ne peux pas savoir à quel point j'ai de la peine. En une seconde, j'ai perdu tout goût de vivre. Viens près de moi. Excuse mon appel de tout à l'heure... Je sais que j'ai été odieuse avec toi, mais je suis certaine que tu comprendras que j'avais totalement perdu le contrôle de mes émotions. Je cherchais quelqu'un sur qui me venger et malheureusement, c'est toi qui as écopé. Crois-moi, j'en suis vraiment désolée.

Richard était maintenant assis à côté de Brigitte et pendant qu'elle continuait à discourir péniblement, il tentait du bout de ses doigts d'effacer les larmes qui continuaient à dégouliner de ses yeux. La jeune femme s'arrêta ensuite pour l'inviter à aller chercher un verre de vin qu'elle remplit après avoir fait de même avec le sien.

— Brigitte, je pense que dans ton état, tu devrais faire attention à l'alcool. Je vois que tu en as déjà pris avant mon arrivée ; moi aussi, d'ailleurs. Tu sais aussi bien que moi qu'on ne réussit jamais à noyer une peine de cette façon. Tout ce que tu risques de récolter, c'est un bon mal de bloc.

— J'ai tellement mal, Richard, laisse-moi au moins ce petit plaisir. Cela contribue à chasser de ma tête des idées noires qui pourraient mettre fin à mon supplice. Je suis contente que tu sois là.

Richard prétextait un besoin d'aller à la toilette pour donner des nouvelles à sa douce moitié.

— Bonsoir, Élise, je veux te dire que pour le moment, tout se passe relativement bien. Brigitte m'a bien accueilli et je pense qu'elle est vraiment heureuse de ma présence. Elle est sérieusement ébranlée et je crois bien que cette nuit, je vais dormir ici, sur le sofa. Je serais trop inquiet de la laisser seule et je doute qu'elle accepte de venir à la maison. Ça ferait trop de monde à affronter à la fois. Essaie de bien dormir. Je te rappelle demain matin.

Brigitte invita Richard à revenir s'asseoir près d'elle, puis posa tendrement sa tête sur son épaule.

— Tu te souviens quand nous avions vingt ans ? Je t'avais demandé si tu voulais être mon ami et même, mon confident... et tu avais finalement refusé. À ce moment, tu enviais Micheline qui occupait la place que tu aurais souhaité avoir auprès de moi. Tu étais amoureux de moi et tu ne voulais pas d'une relation platonique. Quel gâchis ! Pourquoi la nature a-t-elle voulu que je sois attirée par les femmes ? Il me semble que si tel n'avait pas été le cas, j'aurais pu connaître le

bonheur avec un gars comme toi et je n'en serais pas où j'en suis aujourd'hui.

— On ne choisit pas toujours notre destinée, dans la vie. Je sais bien que tu vis un moment difficile, mais tu ne dois pas oublier toutes ces années où tu as été vraiment heureuse avec Micheline. Je n'oublierai jamais ce clin d'œil et ce regard complice que vous aviez eus, elle et toi, lors de notre séjour dans le Sud. Tu te souviens ? J'avais tout de suite senti l'amour qui vous unissait. Il ne faut pas que tu rayes de ta vie ces beaux moments. Les souvenirs, même les plus douloureux, nous aident souvent à tourner la page et à passer à autre chose.

Voyant les larmes envahir à nouveau le visage de Brigitte, Richard tenta une fois de plus de la réconforter en lui massant délicatement le dos.

— Aide-moi à me relever, je pense que je vais regagner ma chambre.

Les deux n'étaient pas encore debout que Brigitte se jeta littéralement dans les bras de son beau-frère et l'étreignit comme une petite fille ayant besoin d'être consolée. Richard ne put détourner son regard du magnifique décolleté qui se logeait sous ses yeux et qui laissait entrevoir des seins qui s'avéraient une véritable carte d'invitation à un voyage exploratoire. Tout son corps se mit à frémir, lui qui avait autrefois si intensément rêvé de tenir dans ses bras cette femme si extraordinaire. Enivrée autant par le vin que par la chaleur qui émanait de leurs corps, Brigitte se recula légèrement tout en flattant de sa main droite la poitrine de Richard qui, de son côté, tentait de la retenir en caressant ces superbes fesses dont l'image était imprimée dans son esprit depuis maintenant plus de vingt ans. Leurs lèvres s'approchèrent sans que l'un ou l'autre n'ait eu l'impression de les contrôler. La sueur remplaçait progressivement les pleurs de Brigitte, tandis que l'organe de plaisir de Richard ne se privait pas de manifester une pointe de joie.

Ce dernier ne voulait surtout pas que sa raison se réveille et vienne faire disparaître cette merveilleuse occasion de concrétiser un fantasme qu'il entretenait depuis sa jeunesse. Il ne lui servait à rien de se mentir à lui-même... Malgré toutes ses années de bonheur auprès d'Élise, jamais il n'avait pu cesser d'imaginer un tel moment.

Pendant qu'ils déambulaient d'un pas lent vers la chambre à coucher, Richard détacha un à un les boutons du chemisier de Brigitte en ne manquant pas d'honorer d'un chaleureux baiser, à mesure qu'une ouverture était ainsi créée, sa globuleuse poitrine. Rendue au pied du lit, Brigitte le laissa achever de la dévêtir. Lorsqu'elle voulut l'aider à se départir à son tour de ses vêtements, ceux-ci s'étaient déjà envolés. Ils se retrouvèrent face à face, dans toute la simplicité et la splendeur de leur nudité. Richard n'éprouvait aucune gêne à exhiber la virilité de son bonheur. Ils s'étendirent sur le lit et Brigitte le surprit en n'hésitant nullement à lui procurer une satisfaction toute masculine. Il voulut se montrer tout aussi généreux en lui offrant, avec la complicité de sa langue, de ses lèvres et de ses doigts, une balade à travers tous les recoins de son corps. Il ne pouvait croire que cette superbe femme était miraculeusement étendue auprès de lui. Leur excitation semblait au même diapason, mais prit tout son envol lorsque Richard laissa dans le corps de Brigitte la trace du grand moment d'extase qu'ils venaient de vivre tous les deux. Épuisés, ils reprirent chacun leur place dans ce lit qui venait de se rendre complice d'un drame qui pointait à l'horizon. Ils se regardèrent et comprirent qu'ils venaient de donner à leur vie une tournure totalement imprévue. Du coup, les larmes reprirent le chemin des yeux de Brigitte.

— Qu'est-ce que nous venons de faire là ?

Richard, quant à lui, ne voulait pas, pour le moment du moins, se poser une telle question. Son seul désir était de continuer à savourer aveuglément l'état de bien-être qui s'était emparé de lui.

— Je pense que je viens de vivre le moment le plus heureux de toute ma vie. Heureusement que tu aimes les femmes ; je me demande bien ce que ça aurait été si tu avais été hétérosexuelle. Physiquement, c'était plus que bien, mais ce qui m'a comblé le plus, c'est que tu aies réussi à réveiller ce sentiment d'amour qui était resté latent en moi depuis tant d'années.

Perdue dans ses pensées, Brigitte n'était plus vraiment en mesure d'écouter ce que son partenaire lui disait. Comme si elle avait été soudainement prise d'un élan de pudeur, elle se laissa lentement glisser sous les couvertures, puis sentit le besoin d'intervenir quand Richard s'apprêta à faire de même.

— Excuse-moi, Richard, je préférerais que tu ailles dormir sur le sofa. Je suis exténuée et je ne sais plus où j'en suis après ce qui vient de se dérouler. J'aimerais mieux passer la nuit seule ; j'ai besoin de réfléchir. Si tu le veux bien, on se reparlera de tout ça demain matin.

Richard se serait volontiers privé de ce bain de réalisme que venait de lui servir Brigitte et qui le sortait du rêve féérique auquel il ne voyait vraiment pas l'urgence de mettre fin.

— Tu es certaine que tu ne préfères pas que je reste à tes côtés ?

— Je t'en prie, n'insiste pas.

Richard dut se résigner à satisfaire le désir de Brigitte, non sans avoir pris soin de lui donner un baiser sur le front avant de la laisser à sa peine qui visiblement était revenue à la surface. Il ramassa ses vêtements qui gisaient toujours au pied du lit, s'empara d'une couverture et d'un oreiller qui l'attendaient dans le fond d'un placard et s'installa inconfortablement sur le sofa, dont la longueur n'avait certainement pas été faite sur mesure pour lui. Excité par le cours des événements et ennuyé par l'inconfort de ce lit trop court, il ne parvint pas à trouver le sommeil. Cela lui procura tout le temps, trop à son goût, de revenir sur terre et de commencer à réfléchir aux perspectives d'avenir particulièrement complexes qui l'attendaient. Il se rendait bien compte qu'il venait d'insérer dans le livre de sa vie une page dont la couleur ne cadrerait pas du tout avec les précédentes. Il lui incombait maintenant de définir de quoi seraient constituées les pages suivantes, une tâche ardue et compliquée. Toute sa vie, il s'était évertué à être un homme de principes, droit et honnête. À présent, était-il envisageable qu'il puisse continuer de demeurer à jamais ce même homme ? Il avait la douloureuse impression que l'image d'Élise et de ses trois enfants avait reçu comme mission de venir le hanter, de nourrir ses remords. Malgré tout, il ne parvenait pas à regretter totalement que le destin lui ait réservé un sort aussi exaltant. Désirant retourner sur son nuage, il se leva, prit une douche et s'affaira à préparer le petit déjeuner avec un décorum visant à démontrer à sa nouvelle amante qu'il était prêt à continuer son conte de rêve. Lui servir un verre de jus d'orange au lit lui semblait être une belle forme d'invitation pour ce petit-déjeuner.

— Bonjour, ma chérie, le petit-déjeuner de Sa Majesté est servi.

— Est-ce que j'hallucine ou tu m'as appelée ma chérie ?

Richard, tout en lui tendant le verre de jus, s'approcha de Brigitte pour lui signifier une marque de tendresse. Aussitôt, elle eut un mouvement de recul qui l'étonna.

— Richard, je ne voudrais surtout pas que tu te berces d'illusions. Ce qui s'est passé hier soir ne se reproduira jamais plus. J'aurais dû suivre tes conseils et y aller plus mollo avec l'alcool. Tu te rends compte de ce qui nous attend ? Tu as trompé ta femme, tu as trompé ma sœur et je suis à l'origine de tout ça. Est-ce que tout le reste de notre vie ne sera qu'un tissu de mensonges ? Est-ce que dire la vérité est une meilleure solution ? Je t'aime beaucoup, Richard, mais je ne suis pas amoureuse de toi ; pas plus aujourd'hui qu'hier, qu'avant-hier ou qu'il y a vingt ans. Le vin aidant, j'ai été surprise d'avoir autant de plaisir au lit avec toi, mais pendant que nous faisions l'amour, l'image de Micheline a toujours été présente dans mon esprit. Tu imagines ? Tu es venu pour m'aider et, ce matin, je me réveille pour constater que non seulement je n'ai plus de blonde et que j'ai sacrifié inutilement ma carrière, mais que j'ai peut-être également perdu ma sœur. Quel geste stupide ai-je posé en me jetant dans tes bras !

— Viens déjeuner, nous reparlerons de tout ça calmement, à tête reposée.

Au même moment, la sonnerie du téléphone se fit entendre. Richard prit lui-même l'appel, persuadé qu'Élise était au bout du fil.

— Bonjour, Richard, j'avais hâte d'avoir des nouvelles... Comment va Brigitte ?

La nervosité se faisait sentir dans la voix de Richard et son débit était marqué d'une lenteur inhabituelle.

— Ce n'est pas la grande forme, mais je pense que ça devrait aller. Je vais rester encore un peu, mais à moins d'un changement, je devrais être à la maison pour le dîner.

— Tu es sûr que ça va ? Tu as une drôle de voix.

— Excuse-moi, je n'ai pratiquement pas dormi de la nuit. J'étais inquiet et le sofa était particulièrement inconfortable... mais ne t'inquiète pas, je vais m'en remettre. À plus tard.

Cet appel finit de mettre fin aux rêveries de Richard, qui ne pouvait plus reporter le moment où il devrait faire face à sa nouvelle réalité. Cette courte conversation avec sa femme lui avait causé un tel malaise qu'il devait maintenant définir le comportement qu'il adopterait avec elle. Brigitte vint le rejoindre dans la salle à manger.

— Brigitte, je sais que nous avons fait une gaffe, une grosse gaffe, même. Je ne sais pas quel prix nous devons payer pour cette erreur... tu ne me croiras peut-être pas, mais je ne parviens pas à vraiment regretter ce qui s'est passé. J'ai tellement longtemps rêvé d'un tel moment. Même si je suis conscient que tu n'éprouves pas les mêmes sentiments que moi et que notre aventure s'arrête là, je veux te remercier de m'avoir permis d'atteindre un si haut niveau de bonheur. Est-ce que tu seras en mesure de voir à ce que ce secret reste entre nous ? Je ne crois pas que ta sœur saurait nous pardonner.

— Si tu savais à quel point je suis déboussolée. Toi, c'est l'amour qui t'a poussé à avoir la relation que nous avons eue ; moi, je crois que je me suis laissé guider par la vengeance... je voulais

me venger de Micheline, lui montrer que je pouvais faire l'amour avec quelqu'un d'autre qu'elle... que je pouvais même la remplacer par un homme.

En voyant le visage de Richard se crispier, Brigitte s'aperçut que ses propos n'étaient pas particulièrement flatteurs à son endroit.

— Désolée, Richard, je ne veux surtout pas t'insulter en te disant cela, mais tu as toujours su qu'il n'y avait pas d'amour réciproque possible entre toi et moi. Le pire, c'est que cette soi-disant vengeance n'aura d'aucune façon permis d'assoupir la peine que Micheline m'a laissée en héritage en me quittant. Ce matin, je ne suis pas seulement triste, je me déteste.

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question. Est-ce que notre aventure peut demeurer un secret entre toi et moi ?

Brigitte arbora une attitude qui trahissait son embarras devant cette perspective.

— Je crois que je n'ai jamais menti à ma sœur de toute ma vie et je suis presque certaine que c'est également vrai de son côté. Je pense que c'est une des raisons pour laquelle nous sommes restées aussi proches. Tu sais, je ne suis pas très bonne actrice ; je ne suis pas sûre de pouvoir lui jouer une telle comédie. J'ai bien peur qu'elle devine mon jeu assez rapidement...

Richard parut vraiment ennuyé par cette réponse.

— Je comprends ce que tu me dis, mais je ne voudrais pas qu'Élise et les enfants soient ceux qui paient le prix de notre incartade. C'est à moi d'en subir les contrecoups, pas à eux. Je ne vois pas comment nous pouvons leur éviter ça autrement qu'en leur cachant ce qui est arrivé. Remarque que je n'ai jamais menti à Élise, moi non plus, et que ce ne sera pas plus facile pour moi. Je ne suis pas sûr d'être meilleur comédien que toi. La seule chose dont je suis certain, c'est qu'on doit s'entendre pour être sur la même longueur d'onde, la décision de l'un ayant un impact direct sur la vie de l'autre.

— Écoute, que dirais-tu si l'on se donnait quelques jours de réflexion ? Les événements se sont bousculés, j'ai le cœur gros et j'ai mal à la tête.

— Je pense que c'est une bonne idée, mais on doit se promettre que ni toi ni moi ne prendrons l'initiative d'avouer à Élise ce qui s'est produit avant d'en avoir prévenu l'autre.

— Ça me semble logique, je suis d'accord.

Élise attendait avec impatience le retour de son conjoint. Celui-ci n'avait pas encore franchi le seuil de la porte qu'elle l'assaillait de questions, manifestement inquiète du sort qui attendait sa sœur. Il essaya de répondre tant bien que mal à chacune de ses questions, même s'il était plus que mal à l'aise à l'idée de devoir contourner, sinon masquer, une bonne partie de la vérité sur ce qui s'était passé.

— Richard, tu sembles très affecté par ce qui arrive à Brigitte, est-ce que je me trompe ?

— Si on allait s’allonger sur le quai ? Il me semble que l’air du lac me ferait du bien.

— Bonne idée, les jeunes sont déjà dans l’eau. Ils seront contents de voir que tu es revenu. Je prépare une bonne limonade et je vais te rejoindre.

Jeanne et Olivier étaient partis se promener en kayak pendant qu’au loin, Alexandre tentait de faire des prouesses avec sa planche à voile. Élise ne put s’empêcher de revenir à la charge, toujours anxieuse de savoir ce qui attendait Brigitte.

— Crois-tu qu’elle va s’en sortir sans que ses blessures laissent des cicatrices trop profondes ?

Visiblement à bout de nerfs, Richard voulut se donner une pause, ne souhaitant plus, ne serait-ce que pour un instant, parler de la destinée de Brigitte.

— Écoute, Élise, je sais que tu es inquiète pour ta sœur et c’est normal, mais moi je suis fatigué. Tu admettras que les événements se sont bousculés, récemment. La maladie de ma mère, le décès de mon père et maintenant la rupture de Micheline et de Brigitte... tout cela m’a tellement accaparé. J’ai l’impression de manquer de temps pour m’occuper convenablement de mes enfants et pour m’acquitter de mon travail. Je sens que je suis rendu à une étape de ma vie où je devrais faire le point, où je devrais revisiter les objectifs qui m’orientent.

Surprise par les propos de son mari, Élise s’en voulait de ne pas s’être aperçue par elle-même qu’il était aussi profondément atteint par tout ce qui se déroulait autour de lui.

— Ça me semble clair que tu as besoin de vacances, tu n’en as presque pas pris de l’été. Pourquoi on ne partirait pas en voyage ? Brigitte pourrait venir rester avec les enfants... cela lui changerait les idées, l’empêcherait de continuer à ruminer seule son malheur.

Richard prit conscience que le cœur lui faisait trois tours chaque fois qu’il entendait prononcer le nom de Brigitte et qu’une telle réaction ne pourrait durer éternellement.

— Tu n’y penses pas ! Je ne laisserai pas les enfants entre les mains de quelqu’un d’aussi instable que l’est actuellement ta sœur. Je craindrais trop que ce soient les enfants qui soient obligés de prendre soin de leur tante plutôt que l’inverse.

— Tu as raison... mais puisque tu en ressens tellement le besoin, je cherche une solution pour te permettre de te reposer et de réfléchir. Je ne suis pas certaine que tu y parviendras si nous partons toute la famille. On peut trouver quelqu’un d’autre pour les garder ? Alexandre me semble trop jeune pour assumer cette responsabilité...

En écoutant sa femme qui cherchait un moyen de lui venir en aide, Richard ne pouvait que percevoir que le nuage qui planait au-dessus de sa vie se faisait de plus en plus gris.

— Tu sais, Élise, je pense que ce qui me ferait le plus grand bien, ce serait de me retrouver seul pour quelques jours et de ne m’occuper de rien d’autre que de ma petite personne. Pourquoi

n'emmènerais-tu pas les enfants à la mer? Je suis certain qu'ils seraient ravis.

Élise parut étonnée de cette suggestion, n'étant pas du tout convaincue que le moment était bien choisi pour laisser son conjoint à lui-même.

— Richard, tu es toujours prêt à consoler et encourager tout le monde. Je me sentirais coupable de ne pas te rendre la pareille quand je sens que tu en as besoin; à moins que tu veuilles rester seul parce que tu as un rendez-vous galant de prévu?

— Je n'ai pas envie de faire de blagues. Combien de fois m'as-tu vu, surtout tôt le matin, aller réfléchir sur le bord de mon lac? Il m'a toujours donné de bons conseils. Ce dont j'ai besoin, c'est de couper pour quelques jours toute communication extérieure, garder mon cellulaire fermé pour pouvoir parler en toute tranquillité seul à seul avec mon lac.

— Je vois qu'au moins, tu n'as pas perdu ce que toi-même tu appelles ton sens poétique. Écoute, si c'est vraiment ce que tu désires, j'en parle aux enfants, mais sois sûr que j'aurais aimé être à tes côtés pour t'aider à sortir de ton cafard. Si j'avais su que d'aller consoler Brigitte serait la goutte qui ferait déborder le vase, tu peux être certain que je l'aurais fait à ta place. J'aurais dû le faire, d'ailleurs; après tout, c'est ma sœur à moi.

Richard ne jugea pas opportun de réagir à ces derniers propos.

— Tu diras aux enfants que mon travail m'empêche de vous accompagner. Je ne crois pas qu'il soit utile de les ennuyer avec mes sombres idées.

— Comme tu voudras.

Comme Richard l'avait prédit, les enfants reçurent avec enthousiasme l'idée d'aller passer quelques jours sur le bord de la mer, bien que déçus que leur père ne puisse venir avec eux. Élise réussit à obtenir une réservation pour le surlendemain. Richard proposa d'organiser un souper de famille la veille de leur départ, non sans promettre à sa douce de ne pas laisser transparaître la morosité de son caractère. Néanmoins, il ne put s'empêcher d'avoir une réaction spontanée lorsqu'Élise émit l'idée d'inviter Brigitte à se joindre à eux.

— Es-tu vraiment sérieuse?

— Pourquoi... tu n'es pas d'accord?

— Qu'est-ce que tu en penses?

Le ton sec de Richard ne laissant place à aucune interprétation, Élise se rendit rapidement compte qu'elle ne venait pas d'avoir l'idée du siècle.

— Je m'excuse, j'aurais dû réfléchir avant de te faire une telle proposition juste après que tu m'aies raconté tes états d'âme. On fera ça en famille, comme tu le souhaites. Je m'occupe de tout préparer.

— Je vais te donner un coup de main; je ne suis tout de même pas rendu impotent.

Richard s'efforça de remplir sa promesse et se montra, lors de ce souper, en pleine

possession de ses moyens. De fait, les blagues fusèrent de toutes parts tout au long de la soirée et les discussions tournèrent principalement, à l'initiative de Richard, sur les plus beaux souvenirs que chacun gardait de leur vie de famille. Élise ne put que s'étonner de voir son mari aussi nostalgique, ce qui ne correspondait que très peu à son caractère, mais elle était tout de même heureuse de le voir réussir à afficher une aussi belle humeur.

Le départ pour la mer était prévu à 7 h le lendemain matin. Curieusement, le premier levé fut Richard qui avait décidé de préparer un bon petit-déjeuner pour que tous fassent bonne route. Il leur avait aussi fait la surprise de préparer un lunch pour qu'ils ne perdent pas trop de temps à l'heure du dîner. Olivier, qui était probablement celui qui regrettait le plus que son père ne puisse venir avec eux, sentit le besoin de signaler aux autres la gentillesse de Richard.

— Papa, nous sommes chanceux d'avoir un père aussi merveilleux que toi.

Alexandre, avec son humour habituel, ne put s'empêcher d'ajouter son grain de sel.

— Olivier, tu devrais faire attention aux compliments que tu fais ; ton père s'enfle facilement la tête.

Encouragée par le clin d'œil que lui avait fait sa mère, Jeanne éprouva le besoin de se porter à la défense de son paternel, non sans faire rire toute la famille.

— Alexandre, tu es en pleine crise d'adolescence... Tu n'as donc pas le droit de reconnaître que nous avons d'excellents parents. Papa et maman, ne vous occupez pas de ce qu'Alexandre dit, son âge lui interdit de vous avouer qu'il vous aime. Je peux vous confier un secret... il me l'a toujours dit à moi que vous étiez des parents extraordinaires.

Alexandre crut de son devoir de rétablir les faits, tout en prenant bien soin de se donner un faux air de garçon fâché.

— Je vois bien que vous ne comprenez rien à mon style d'humour. À l'avenir, je vais essayer d'être moins subtil pour que vous puissiez être en mesure de suivre ce que je dis. Mes très chers parents, ne vous fiez pas aux niaiseries que vous entendez ce matin ; ce n'est pas vrai que je vous hais tant que ça.

Élise ne put s'empêcher de s'esclaffer.

— Je suis émue, c'est vraiment un des plus beaux compliments que je n'ai jamais eus, n'est-ce pas, Richard ? Tu dois être très impressionné, toi aussi.

— Si tu permets, je préfère m'abstenir de tout commentaire.

La gaieté régnait en roi et maître tout au long du repas. Mais plus l'heure du départ approchait, plus il devenait perceptible que la tristesse envahissait graduellement le cœur de Richard. Il n'avait visiblement plus le goût de rire. S'en étant aperçue, Élise profita du moment où les enfants étaient partis chercher leurs derniers bagages pour lui faire part une dernière fois de ses inquiétudes.

— Richard, je n'aime pas te laisser dans ces conditions. Je sais que tu veux te retrouver seul, mais je serais rassurée si l'on convenait de moments où je pourrais te joindre sur ton cellulaire.

Richard étreignit fortement sa femme, au point où elle en eut le souffle presque coupé, et après avoir tendrement posé un baiser sur ses lèvres, voulut apaiser son anxiété.

— Il y a une chose dont je ne doute pas, c'est que je t'ai toujours aimée et que je t'aimerai toujours. Tu n'as pas à jouer la mère poule avec moi ; pars en paix et profite bien de l'amour que te portent tes enfants.

Une larme au coin de l'œil de Richard vint témoigner de l'intensité du moment qu'il était en train de vivre. Il embrassa tour à tour ses trois enfants, y compris Alexandre, bien qu'il savait fort bien que son grand adolescent était depuis quelques années déjà rébarbatif à ce genre de démonstration explicite d'amour venant de son père.

— Alexandre, je compte sur toi pour veiller sur ta mère, ton frère et ta petite sœur. Tu es l'homme de cette expédition. Jeanne et Olivier, soyez gentils avec votre grand frère. Je vous souhaite de belles vacances. Je vous aime très fort... très, très fort.

Chapitre 8

La libération...

Richard se sentit tout à coup envahi par un sentiment de bien-être. Se retrouvant soudainement seul, il n'avait plus à feindre quoi que ce soit. Il éprouvait l'impression que son esprit venait de se départir de son trop-plein et qu'il pouvait enfin réentendre les bruits de la campagne qu'il avait toujours adorés, le chant des oiseaux, le sifflement du vent à travers les feuilles, le bruit du ressac des vagues contre les roches du rivage, le grincement des kayaks tossant le quai. Il prit une grande inspiration pour humer l'odeur de ce lac avec qui il avait développé une grande amitié, puis éclata en sanglots. Il avait trahi sa femme, trahi ses enfants et entraîné sa belle-sœur dans un cul-de-sac. Il ne se donnait plus le droit de continuer à jouir de ce qui, jusque-là, avait fait partie de son bonheur.

Il pleurait et pourtant, il devait s'admettre à lui-même qu'il était heureux. Il était heureux d'avoir survécu à l'indifférence de sa mère, il était heureux d'avoir été là pour partager les derniers moments de son père, il était heureux d'avoir rencontré son ami Steve à qui il devait aujourd'hui un job qu'il adorait, il était heureux de sa rencontre avec Élise, et surtout d'avoir fondé avec elle une famille qui faisait sa fierté. Ce qui cependant était le plus intrigant, c'est qu'il était aussi heureux de ce qui était arrivé avec Brigitte. Rationnellement, il savait que cela n'avait pas de sens, mais émotionnellement, il était incapable de le regretter. Il avait l'impression d'avoir atteint l'objectif étouffé de sa vie : aimer Brigitte.

Il enfila son maillot de bain, revêtit sa veste de sécurité, ramassa au passage une des pagaies qui traînaient sur le terrain, détacha un des kayaks et partit pour une longue balade sur le lac, en espérant que celui-ci saurait l'éclairer sur la suite qu'il devait donner à ce qui était venu bouleverser sa vie. Parti sous un soleil un peu hésitant, sa randonnée se termina sous une pluie aussi soudaine que torrentielle, comme si le ciel voulait lui envoyer le message que son avenir n'était fait que de nuages. Il revint donc avec la ferme conviction qu'il ne pourrait jamais plus retrouver la sérénité essentielle au bonheur et qu'il ne pourrait jamais plus regarder Élise dans les yeux s'il décidait de lui cacher son infidélité. Il aurait bien voulu éliminer l'hypothèse de devoir tout avouer à sa femme, mais il en était moralement incapable. Il savait fort bien, pourtant, que choisir cette avenue risquait de polluer les sentiments qui le liaient à Élise, sinon de mettre fin totalement à leur union. S'il avait le choix, il préférerait une fin abrupte plutôt que d'être l'acteur d'une érosion progressive de leur bonheur. Il ne tolérerait pas voir leur amour mourir à petit feu, mais il savait bien que c'était probablement le prix que sous-entendait son aveu. Croire le contraire lui semblait nettement faire partie du monde de l'utopie. Il lui dirait tout, mais il partirait...

Question de se changer un peu les idées, il se plongea dans un livre, un polar dont la lecture le mena jusqu'à l'heure du souper. Il s'ouvrit une bière et se fit un sandwich. Le beau temps étant de retour, il s'affala ensuite dans une chaise sur le quai en attendant que la noirceur et les étoiles lui signifient le temps d'aller au lit pour la nuit.

À son réveil, sa première pensée lui rappela le pacte qu'il avait conclu avec Brigitte : prévenir l'autre avant de passer à l'action si l'un d'eux décidait d'avouer à Élise ce qui s'était produit. Après un petit déjeuner sommaire, il décida de téléphoner à sa belle-sœur.

— Bonjour, Brigitte, comment vas-tu ?

— J'ai déjà connu des moments plus heureux, mais j'essaie de survivre.

— Brigitte, il faudrait qu'on se parle. J'ai pris une décision qui va sûrement avoir des conséquences sur ta vie et j'aimerais qu'on en discute. Tu sais qu'Élise est partie à la mer avec les

enfants, je suis donc seul à la maison. Je souhaiterais que tu viennes me voir.

Brigitte sentit le besoin de faire une mise au point avant de poursuivre la conversation.

— Richard, si tu veux profiter de l'absence d'Élise pour flirter une fois de plus avec moi, je tiens à te répéter que je ne suis nullement intéressée.

— Ça, sois certaine que je l'ai déjà compris. Je veux simplement te faire part de mes intentions quant à mon avenir avec ta sœur, mais je ne veux pas tenir une telle conversation au téléphone.

— D'accord, je peux être là à l'heure du dîner. Je passe à l'épicerie, je ramasse quelques trucs à grignoter, je devrais être chez toi vers 12 h 30.

Curieusement, Richard n'éprouvait aucune nervosité à l'idée de revoir Brigitte. Il en était même heureux. Jamais il ne l'avait perçue comme celle qui avait perturbé sa vie. Elle était toujours son idole amoureuse, même s'il savait que cette passion qui l'avait toujours animé l'avait conduit dans un chemin sans issue. Mais comment peut-on regretter d'avoir vécu le rêve de sa vie ?

Brigitte se pointa à l'heure prévue. Ils s'échangèrent un rapide baiser qui témoignait de l'inconfort de la jeune femme à l'idée de se retrouver en face de son beau-frère pour la première fois depuis leur aventure. Comprenant qu'il lui appartenait de lancer le dialogue, Richard ne choisit pas la façon la plus habile de le faire.

— Il me semble que tu as bonne mine ; as-tu eu des nouvelles de Micheline ?

La crispation lisible dans le visage de Brigitte révélait clairement que cette entrée en matière n'était pas la plus appropriée.

— Je n'ai pas si bonne mine que tu le dis, je n'ai pas eu de nouvelles de Micheline et je n'ai pas du tout envie de reparler avec toi de mon ancienne vie amoureuse !

Richard sentit que Brigitte était pour le moins sur la défensive et se dit qu'il avait intérêt à entrer au plus vite dans le vif du sujet.

— Brigitte, comme je te l'ai dit au téléphone, j'ai pris une grave décision. Je suis incapable de taire la vérité sur ce que nous avons fait tout en continuant de vivre aux côtés de ma famille. Cela m'obligerait à nier toutes les valeurs et tous les principes qui ont guidé ma vie et qui ont fait que je suis ce que je suis. Dès son retour de la mer, non seulement j'avouerai à Élise que je l'ai trompée, mais je lui annoncerai que je la quitte. Je tiens à me souvenir d'avoir été au summum du bonheur pendant tout le temps que j'aurai été avec elle et je refuse de voir toutes ces belles années anéanties par une situation conflictuelle inévitable. Je ne veux pas rester ici et risquer de voir de la haine ou du mépris dans les yeux de ma femme ou de mes enfants.

— Tu sembles tenir pour acquis qu'Élise ne pourrait pas passer l'éponge...

— Tu connais ta sœur... Je l'aime parce que nous partageons les mêmes visées sur la vie

en général. Je ne crois pas que j'accepterais qu'elle me trompe, alors je ne vois pas comment ça pourrait être différent pour elle ; et de toute façon, je ne veux pas jouer à la roulette russe en tentant de deviner la réaction qu'elle pourrait avoir.

— Si je comprends bien, je serai seule pour encaisser les contrecoups de notre malheureux incident de parcours ? Tandis que toi, tu choisis la fuite.

— Ce que je choisis, c'est ce que je considère être la meilleure solution dans les circonstances. Tu peux voir ça comme une fuite si tu veux, mais je peux te faire une promesse. Je vais faire tout en mon possible pour qu'Élise comprenne que je suis le seul véritable coupable dans cette histoire, que j'ai abusé de ta situation et qu'elle n'a pas à t'en vouloir. Je devrais pouvoir réussir à la convaincre parce que moi-même je suis persuadé que cette explication correspond tout à fait à la réalité. Tu es assez éprouvée par le départ de ton amoureuse, je ne voudrais surtout pas qu'un climat de haine s'installe entre ta sœur et toi ; tu ne mérites pas ça.

— Remarque qu'il est possible que je parte, moi aussi. Je songe sérieusement à prendre une année sabbatique et m'installer à Paris avec Nicole Labonté. Je suis certaine qu'elle m'accueillerait à bras ouverts. Mais pour le moment, ce n'est qu'une idée.

— Je suis content de voir que tu recommences à faire des projets. Il me semble que c'est bon signe.

— Ne pars pas en peur, c'est loin d'être fait.

Un moment de silence vint interrompre leur conversation. Les deux prenaient soudainement conscience qu'ils se voyaient probablement pour la dernière fois. Du coup, un tas de souvenirs défilèrent simultanément dans leur tête. Richard avait déjà réfléchi à ce que seraient ses adieux au grand amour impossible de sa vie.

— Brigitte, je vais te demander une dernière faveur. J'aimerais que tu me permettes de te répéter à quel point je t'ai aimée, la plupart du temps en silence. Tu es une femme fantastique et pour moi, avoir vécu ce moment extraordinaire où nos corps n'ont fait qu'un, constitue l'apogée de toute ma vie et vaut mille fois les conséquences que cela a pu ou pourra entraîner. C'est ce souvenir que je garderai avant tout de toi et personne ne pourra jamais enlever la félicité qui se lit dans mon visage lorsque je me le rappelle. Je te souhaite vraiment de rencontrer une nouvelle compagne qui saura t'aimer et te redonner ce goût de vivre et cet enthousiasme qui t'ont toujours caractérisée.

Visiblement mal à l'aise dans les circonstances, Brigitte n'osa pas répliquer aux propos de Richard. Elle se leva et tout en lui souhaitant bonne chance pour la suite des événements, l'embrassa sur les deux joues avec une tendresse qui révélait bien qu'ils en étaient arrivés à la fin d'une relation née dans les corridors d'une université, il y avait plus de deux décennies.

Élise et les enfants avaient eu beaucoup de plaisir tout au cours de leur séjour sur le bord de la mer, mais ils étaient tout de même heureux de rentrer au bercail, particulièrement Élise qui n'avait pas cessé de s'inquiéter de son conjoint durant toute la durée de ces vacances.

Ils s'étonnèrent de trouver la porte fermée à clé et de constater que la maison était vide,

d'autant plus que la voiture de Richard était à sa place habituelle, dans l'entrée. Ils en conclurent qu'il était probablement parti en randonnée sur le lac. Alexandre se dirigea sur le quai pour aussitôt se rendre compte que les kayaks n'avaient pas bougé. Croyant alors que le paternel était probablement parti faire une marche, tous s'affairèrent à défaire leurs bagages et à ranger les articles de plage qu'ils avaient apportés. Pour remercier leur mère, les enfants lui offrirent de préparer eux-mêmes le repas du soir, histoire qu'elle puisse profiter de quelques instants de repos. Appréciant ce geste, Élise gagna sa chambre. Dès son entrée, elle remarqua qu'une enveloppe avait été déposée au centre du lit. Elle l'ouvrit et, en voyant qu'il s'agissait d'un mot laissé par Richard, elle fut saisie d'un sentiment mitigé qui révélait à la fois sa curiosité et son inquiétude. Son anxiété monta d'un cran lorsqu'elle vit la longueur du message qui lui était adressé. On n'écrit pas une telle lettre pour simplement dire qu'on est parti à l'épicerie et que l'on sera de retour dans quelques minutes. Elle s'assit sur le lit, installa les oreillers comme point d'appui et, avec une grande nervosité, prit connaissance du contenu de cette lettre.

Ma belle Élise, ma femme, la mère de mes super enfants,

Je sais toute la peine que tu ressentiras à la lecture de cette lettre et personne ne peut en être plus désolé que moi. Je vois déjà ton beau visage ravagé par les sillons des larmes émanant de tes grands et beaux yeux bleus et, crois-moi, cela me fait mal. Si tu as trouvé la maison vide à ton retour, c'est que je suis parti, parti définitivement. Je n'avais pas le choix, je devais partir. Nous étions bien, ensemble, toi et moi, parce que nous ne faisons qu'un, parce que notre relation était basée sur la franchise et la confiance. J'ai brisé cette entente et j'ai pris conscience que je ne pourrais jamais plus te regarder avec ce même œil complice qui rendait notre union si belle. Je ne veux pas assister, encore moins participer à l'effritement de notre bonheur. Je pars heureux, heureux de tous les souvenirs que j'ai emmagasinés avec toi et les enfants et c'est de ça que je veux me souvenir, uniquement de cela.

Je tiens cependant à être honnête avec toi jusqu'au bout, je te dois bien ça. Tu te souviens de notre première réelle rencontre au bistro du campus de l'université lorsque j'ai eu un malaise quand tu m'as dit ne pas vouloir être le prix de consolation pour mon amour raté avec ta sœur Brigitte? Je t'ai expliqué mon inconfort en l'attribuant au souvenir que je gardais de la relation avec mon père qui m'avait désiré avant tout pour remplacer le fils qu'il avait perdu et je t'ai dit que je n'avais jamais accepté d'être moi-même un prix de consolation. Aujourd'hui, je me rends compte que je t'ai partiellement menti et que je me suis menti à moi-même. Les sueurs qui sont venues envahir mon front à ce moment étaient révélatrices de ce que je ressentais et que je refusais d'admettre. Je m'intéressais effectivement à toi parce que je ne pouvais atteindre celle qui restait et qui restera toujours gravée dans mon cœur. Tu étais effectivement mon prix de consolation et je sais aujourd'hui que même si cela était inconscient, je me dégoûtais de servir à quelqu'un d'autre la même médecine qui m'avait été réservée. Je remercie tout de même le ciel que cette inconscience m'ait permis de passer outre ce sentiment de mépris de moi-même et d'entreprendre avec toi un périple qui nous réservait les trois merveilleuses escales qui s'appellent Alexandre, Olivier et Jeanne. Prends-les dans tes bras et dis-leur combien je les aime et combien je suis triste à la pensée de ne plus être à leurs côtés pour les guider dans le chemin difficile de la vie. Je sais que tu sauras trouver les mots pour qu'ils continuent à m'aimer, même si je sais aussi qu'ils m'en voudront de les avoir abandonnés.

J'ai accepté de mettre un terme à la vie heureuse que je menais avec vous quatre parce que j'ai réalisé le fantasme de ma vie. Je t'assure que je n'avais pas planifié ce qui est arrivé, bien que

je n'aie rien fait non plus pour repousser cette occasion rêvée qui s'est présentée à moi. Tu m'as déjà dit que tu regrettais de ne pas être allée consoler ta sœur au lieu de me confier cette mission. Moi, je t'en suis reconnaissant. Lorsque Brigitte s'est jetée dans mes bras pour que je la console comme une petite fille éplorée, tout mon corps s'est mis à frémir et j'ai vite compris que la peine qui l'affligeait l'empêcherait de refuser tout moment de bonheur que je pouvais lui offrir. Nous avons fait l'amour et l'ivresse qui a envahi autant mon esprit que mon corps n'avait rien à voir avec la quantité de vin que nous avons ingurgité. J'attendais cette sublime sensation depuis mes vingt ans.

Je suis incapable d'éprouver de réels remords et c'est la raison pour laquelle je ne peux même pas te demander de me pardonner. Je dois te dire cependant que Brigitte, de son côté, s'en veut beaucoup, d'autant plus qu'elle n'a jamais été et ne sera jamais amoureuse de moi. L'alcool aidant, elle a été une malheureuse victime des circonstances et a connu un réveil brutal quand elle a repris ses esprits. Crois-moi, contrairement à moi, elle mérite que tu lui pardonnes. Je suis le seul responsable de ce qui s'est produit. Elle a une admiration sans bornes pour toi et plus que jamais, elle a besoin que tu la soutiennes. Je te supplie de ne pas la punir ; sa séparation avec Micheline est déjà assez difficile à accepter qu'il ne faille pas en rajouter.

Chère Élise, tu es une femme extraordinaire et je sais que tu sauras affronter avec brio cette nouvelle étape qui se présente dans ta vie et dans celle de nos enfants. Je pars loin et définitivement. Ne perds surtout pas d'énergie à essayer de me retrouver, je ne le mérite pas.

Élise, Alexandre, Olivier, Jeanne, je vous embrasse, je vous aime, je vous aimerai toujours.

Richard xxx

Élise avait tout juste fini de lire cette dramatique lettre qu'Alexandre cognait à la porte de sa chambre pour lui indiquer que le souper était prêt.

— Rentre, Alexandre.

— Maman, tu as un drôle d'air... Le voyage t'a fatiguée?

Élise avait un regard figé, médusée comme le serait toute personne qui vient de voir le ciel lui tomber sur la tête. Malgré tout, elle résista à l'envie de confier tout son désarroi à son grand fils chéri.

— Tu as raison, je suis fatiguée et je n'ai pas faim. Vous pouvez manger sans moi?

— Comme tu veux, mais est-ce qu'on devrait attendre que papa soit revenu?

Élise fit appel à toute la concentration dont elle était capable pour ne pas laisser transparaître les trémolos qui ne cherchaient qu'à infiltrer sa voix.

— Votre père m'a laissé une note pour expliquer que pendant que nous étions à la mer, un de ses amis lui a proposé un voyage de pêche et il a accepté, croyant que ça lui ferait le plus grand bien.

— Je ne comprends pas... Son travail l'empêchait de venir à la mer avec nous, mais il

pouvait aller à la pêche ?

— Alexandre, je suis épuisée, est-ce qu'on pourrait poursuivre cette conversation à un autre moment ?

— Désolé, maman, repose-toi, mais je ne comprends rien.

Ce soir-là, Élise évita d'entrer en contact avec ses enfants. Elle était désemparée ; son esprit et son cœur n'arrêtaient pas d'osciller entre la peine et l'incrédulité. Elle n'avait jamais ressenti un sentiment de solitude d'une telle ampleur. En pareille situation, son premier réflexe aurait été d'appeler sa sœur à son secours. Elle avait l'impression qu'une énorme montagne se dressait devant elle et qu'elle ne pouvait faire appel à aucun sherpa pour l'aider à traverser cet obstacle. Elle qui professionnellement était habituée à gérer le déroulement d'événements complexes, elle se sentait soudainement complètement démunie au sujet de l'organisation de sa propre vie. Elle avait l'impression que tout son corps était paralysé et que plus aucune commande ne parvenait de son cerveau, même pas celle de pleurer. Bien que la noirceur extérieure n'en était même pas à ses balbutiements, elle enfila sa robe de nuit et s'engouffra sous les couvertures de son lit en espérant ainsi qu'elle serait à l'abri de tout autre débris que pourrait encore échapper la vie.

Elle n'avait jamais aimé mentir à ses enfants, mais elle décida que l'histoire du voyage de pêche persisterait tant qu'elle ne saurait pas quel chemin emprunter pour se sortir du labyrinthe d'émotions qui la tenaillaient. Olivier fut le premier à ramener ce sujet sur le tapis.

— Maman, est-ce que papa est parti pour longtemps ?

— Les enfants, je n'en sais rien ; votre père ne m'a laissé qu'une petite note pour me dire de ne pas m'inquiéter ; il ne m'a pas donné plus de détails sur le petit voyage qu'il entreprenait. Pour être franche avec vous, je dois vous dire que votre père ne va pas très bien, qu'il a été secoué par les événements qu'il a vécus ces derniers temps, qu'il éprouve le besoin de prendre du recul et du repos. Je pense que vous comme moi, nous devrions respecter ce besoin qu'il ressent. Il y a une chose dont je puis vous assurer, cependant, c'est qu'il nous aime toujours autant.

Jeanne ne put s'empêcher d'étaler son inquiétude.

— Est-ce que tu es en train de nous cacher que papa est malade et que c'est grave ?

— Je vous dis simplement que votre père est fatigué. Le temps, comme d'habitude, devrait arranger les choses.

Élise ne voulait certainement pas avoir à affronter les questions de ses enfants toute la journée, d'autant plus qu'elle éprouvait de plus en plus de difficulté à retenir ses larmes lorsque l'un ou l'autre d'entre eux démontrait de l'inquiétude pour son père. Par ailleurs, elle se disait qu'elle ne pouvait tenir Brigitte à l'écart des derniers développements. Elle décida d'aller la voir, en espérant que cette rencontre ne tournerait pas au vinaigre et ne viendrait pas empirer la situation.

— Vous allez m'excuser, les enfants, mais vous allez devoir vous débrouiller sans moi, aujourd'hui. Je vais aller voir si votre tante Brigitte n'aurait pas encore besoin d'une épaule compatissante et j'ai bien l'intention de passer un bon bout de temps avec elle. Ne vous occupez

pas de moi pour les repas.

Olivier crut bon de détendre l'atmosphère par une pointe d'humour qui, en réalité, n'atteignit pas tellement son objectif.

— On sait bien, tu nous abandonnes, toi aussi...

Personne ne répondit. Élise était fébrile à la pensée de revoir sa sœur et c'est machinalement, sans trop s'en rendre compte, qu'elle franchit le trajet qui la conduisait chez elle. Elle avait volontairement décidé de ne pas la prévenir de sa venue et son inconscient lui faisait presque espérer que Brigitte ne soit pas à son appartement. En sonnant à la porte, elle ne savait toujours pas quelle attitude elle devait adopter ; devait-elle haïr ou continuer d'aimer cette sœur qu'elle avait jusque-là toujours adorée ? Aussitôt que leurs regards se croisèrent, Brigitte devina tout de suite que Richard avait parlé à Élise et se rua littéralement dans ses bras, ses pleurs ne l'empêchant pas de hurler ses remords.

— Je suis désolée, Élise, je suis si désolée ! Tu as toutes les raisons au monde de m'en vouloir. Pardonne-moi, je t'en prie, pardonne-moi ! J'ai l'impression que toute ma vie s'écroule... Bien plus, je démolis la vie de ceux qui m'entourent, de ceux que j'aime. Dis-moi, qu'est-ce qui m'arrive ?

Élise comprit rapidement que non seulement elle ne pouvait en vouloir à Brigitte, mais qu'elle avait absolument besoin d'elle pour passer à travers l'épreuve qu'elle devait affronter. Elle lui fit lire la lettre laissée par Richard et en en prenant connaissance, Brigitte fut émue de constater à quel point Richard avait pris soin d'assumer l'entière responsabilité de ce qui s'était passé entre eux, ne lui attribuant pas une seule once de culpabilité.

— Élise, je sais que cela n'excuse pas le comportement de Richard, mais tu admettras que même dans cette lettre d'adieu transpirent ses principes et surtout, sa générosité.

— Je le sais, et c'est ce qui rend la situation encore plus pénible. Si au moins il m'avait dit tout ça de vive voix, on aurait pu discuter, voir si une solution pouvait être envisageable. Mais non... il a décidé unilatéralement que ses beaux principes rendaient toute issue impossible.

— J'ai une question à te poser qui est déterminante pour la suite des choses. S'il revenait, crois-tu que tu serais capable de lui pardonner et de continuer à mener une vie heureuse avec lui ?

Élise eut un grand moment d'hésitation. Toute son allure corporelle traduisait à la fois du désarroi et de l'émotion. Elle ne pouvait balayer du revers de la main l'infidélité de son mari, mais elle ne pouvait non plus renier toutes ces années de bonheur avec lui. Elle avait toujours su au fond d'elle-même que Richard était resté amoureux de Brigitte, mais jamais elle n'avait imaginé que les deux se retrouveraient un jour dans le même lit. Richard avait eu la franchise de lui dire la vérité, ce qui était tout à son honneur ; mais était-ce nécessaire qu'il aille jusqu'à lui avouer qu'il était incapable de réellement regretter d'avoir réalisé le fantasme de sa vie ? Par ailleurs, même si elle avait été le second choix de Richard, elle demeurerait convaincue qu'il l'avait toujours beaucoup aimée et qu'il avait été un père rêvé pour ses enfants.

— Je pense que si je ne parvenais pas à lui pardonner, ce serait un péché d'orgueil de ma part et c'est avant tout moi et les enfants que je punirais. Pour répondre à ta question, oui je crois que je serais capable de lui pardonner.

— Si tu savais comme je suis contente d'entendre ça, Élise. Dans ce cas, je te propose que nous nous mettions à sa recherche. As-tu une idée de l'endroit où il pourrait être ?

— Je n'en sais absolument rien. Comme tu as pu le lire toi-même dans sa lettre, tout ce qu'il dit, c'est qu'il part définitivement et qu'il nous conseille de ne pas gaspiller d'énergie à le retrouver.

— Tu m'as dit que son auto est restée à la porte ; j'imagine que ça veut dire qu'il doit être parti à l'étranger. A-t-il des amis en Europe, en Afrique, dans les pays chauds ? Tu le connais assez... Tu dois bien avoir une petite idée du premier endroit où il aurait eu le goût de se réfugier.

— C'est vrai que Richard avait beaucoup d'amis et que son travail l'a amené à voyager et à rencontrer des gens un peu partout à travers le monde, mais il n'y a aucun endroit plus qu'un autre qui me vient à l'esprit. Tu sais, je n'ai pas tellement l'âme d'un détective.

— Excellente idée, Élise... Tu devrais contacter son ami Émile Lafrance de la Sûreté du Québec. Je suis certaine qu'il se ferait un plaisir de nous aider. Il s'entendait tellement bien avec Richard. De toute façon, nous n'avons rien à perdre en lui demandant de venir à notre secours. Autre chose, Élise... Si l'on emprunte ce chemin, je crois bien que tu devrais mettre tes enfants dans le coup. Tu n'es peut-être pas obligée de tout leur dire dans les détails, mais je ne pense pas que ton histoire du voyage de pêche tienne la route bien longtemps.

Intellectuellement, Élise appréciait les suggestions de sa sœur, mais émotionnellement, elle se sentait de plus en plus comme prise dans un tourbillon qui lui laissait entrevoir toute une série de situations pénibles à vivre, la première étant précisément de trouver les mots judicieux pour expliquer à ses enfants les raisons du départ de leur père. Ce n'était pas non plus sans appréhension qu'elle anticipait les retrouvailles éventuelles avec Richard. De même, elle ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur les conséquences qu'auraient tous ces événements sur la qualité de leur vie familiale future. Mais ayant décidé d'aller de l'avant, il n'était pas question, pour elle, de faire marche arrière.

— Brigitte, je suis d'accord avec toi quand tu dis que je dois donner des explications plus justes aux enfants. Mais avant de nous lancer à la recherche de Richard, je voudrais que l'on se mette d'accord sur une chose. Je vais leur dire que leur père a eu une aventure amoureuse, mais jamais je ne veux qu'ils sachent que c'était avec toi. Une telle révélation, tout en étant inutile, ne ferait que compliquer la situation. Je saurai bien broder une histoire avec une ancienne copine de jeunesse...

— Je ne demande pas mieux. Je crois donc que tout est en place pour que l'on parte à la recherche de ton beau Richard. Ne tarde pas à entrer en communication avec Émile Lafrance.

— Tu as raison, nous n'avons pas de temps à perdre. Lorsque je serai de retour à la maison, ma priorité sera d'avoir dès ce soir une bonne conversation avec les enfants. Je vais essayer de vraiment les impliquer dans la démarche que nous entreprenons. Tôt demain matin, j'appellerai Émile ; si j'obtiens rapidement un rendez-vous, je te fais signe... J'aimerais que tu sois là.

— Tu me fais réfléchir... Je pense qu'à lui, tu devrais dire toute la vérité quant à ce qui est arrivé entre Richard et moi. Si tu lui fais confiance pour résoudre notre affaire, il faut qu'il ait toutes les données entre les mains.

— Je ne peux pas dire que cette idée me réjouit, mais je crois que tu as raison ; c'est ce que je vais faire. Je te donne des nouvelles.

Même si la fin d'après-midi pointait déjà son nez, Élise fut surprise, par une si belle journée, de retrouver ses trois ados, habituellement si dynamiques, avachis dans des chaises longues, comme si soudainement ils avaient pris leurs vieux aînés en guise de modèles.

— Puis-je savoir pourquoi vous n'êtes pas dans l'eau ?

Un grognement émis à l'unisson, tant et si bien qu'il semblait avoir été pratiqué depuis des lunes, donnait l'apparence d'être la réponse à la question posée.

— Est-ce que quelqu'un peut venir m'aider à préparer le souper ? Que diriez-vous si l'on se faisait des hamburgers qu'on mangerait tous ensemble sur le quai ?

Le répertoire de la chorale était vraiment à point et c'est d'un ton clair et sans aucune discordance que les jeunes firent comprendre à leur mère qu'ils n'avaient pas envie de répondre à son invitation.

— On n'a pas faim.

— Les enfants, je pense qu'on est mûrs pour une bonne conversation. Ce que j'ai à vous dire vous fera sûrement beaucoup de peine, mais il est très important que l'on se soutienne l'un l'autre. Moi la première, j'aurai besoin de votre aide. Votre père n'est pas parti pour un voyage de pêche. Je vous ai menti, mais c'était uniquement pour prendre le temps de réfléchir à ce qui arrivait. Votre père a commis une erreur qu'il ne se pardonne pas. Il m'a laissé une lettre dans laquelle il m'explique avoir eu une aventure amoureuse avec une ancienne copine qui était en vacances dans les environs. Vous connaissez votre père et ses grands principes... Il a jugé qu'il avait commis un geste impardonnable et a décidé de nous quitter définitivement ; il ne voulait pas prendre le risque de voir du mépris dans nos yeux.

Les pleurs de Jeanne prenaient de plus en plus d'ampleur, à un point tel qu'ils commençaient à enterrer la voix d'Élise qui l'attira vers elle pour la prendre sur ses genoux avant de poursuivre.

— J'ai vu votre tante Brigitte hier et quand elle s'est rendu compte que j'étais prête à pardonner à Richard, elle m'a tout de suite conseillé de nous mettre à sa recherche pour le convaincre de revenir avec nous. Mais je ne peux pas suivre ce conseil sans votre accord. Si vous n'êtes pas prêts à l'accueillir avec amour, comme si rien ne s'était passé, je vais simplement abandonner l'idée.

Olivier répondit spontanément, avec toute la naïveté de sa jeunesse.

— Maman, dis-moi où je peux le joindre et je vais l'appeler tout de suite pour lui dire de revenir... Je suis sûr qu'il ne pourra pas dire non.

— Olivier, tu es un cœur, mais c'est plus compliqué que ça. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il se trouve. Tu m'inquiètes, Alexandre... Tu n'as eu aucune réaction depuis le début de notre conversation.

Ce grand adolescent habitué de cacher ses émotions ne put s'empêcher d'éclater en sanglots.

— Je suis tellement déçu. Nous étions heureux... Pourquoi a-t-il fait ça? Est-ce que je vais être capable...

— Mon grand, tu en as fait des erreurs, toi aussi, depuis que tu es né. Chaque fois, ton père a été à tes côtés pour te les signaler; parfois pour t'engueuler, mais aussi pour t'aider à les surmonter, parce qu'il t'aimait. Tu ne peux pas arrêter d'aimer ton père... Mais si tel est le cas, je vais respecter ta décision.

— Tu sais bien que j'aime papa et je ne pourrais jamais me passer de lui.

— Alors, on se met à l'œuvre! Dès demain matin, j'appelle son copain Émile Lafrance pour qu'il nous donne un coup de main dans nos recherches.

Émile Lafrance était le prototype parfait du policier venu au monde pour arrêter des criminels et résoudre des affaires complexes qui semblaient sans issue tellement elles étaient pleines de ramifications et d'éléments hétéroclites. Doué d'une grande intelligence, son physique était à la fois agréable et intimidant. Richard avait développé avec lui une amitié qui au départ reposait sur un respect mutuel quant au professionnalisme dont tous deux savaient faire preuve, et ce, même si leurs métiers respectifs étaient aux antipodes: l'un poursuivait les criminels pendant que l'autre les défendait.

Élise lui résuma la situation en essayant de ne négliger aucun détail dont l'omission risquerait de ralentir le travail qu'elle attendait de son détective. Émile Lafrance porta une attention particulière à la lettre que Richard avait laissée pour expliquer son départ. Il la lut à plusieurs reprises. Il reconnaissait l'homme de principes qu'il aimait tant. Il était cependant intrigué par le fait que dans une lettre aussi réfléchie, Richard n'ouvrait aucune porte permettant d'espérer une éventuelle réconciliation. Il parlait d'un départ définitif et enjoignait à sa femme de ne consacrer aucun effort pour le retrouver.

— Madame Élise, je vais avoir besoin de votre aide. Comme vous, j'ai tendance à croire que Richard est parti quelque part à l'étranger; et le fait que son auto soit restée à la porte renforce cette hypothèse. J'imagine que vous avez vérifié s'il a apporté son passeport?

— Désolée, je n'y ai même pas pensé. Je vous reviens tout de suite.

Les passeports de la famille étant tous rangés dans l'une des tables de nuit de la chambre à coucher principale, Élise fut plus que surprise, lorsqu'elle ouvrit le tiroir, d'y trouver celui de Richard.

— J'ai bien son passeport, ce qui signifie qu'il n'a pas quitté le pays.

— Il faudrait faire attention de ne pas sauter trop rapidement aux conclusions. Il est bien possible que votre mari ait pu profiter de ses contacts dans le milieu criminel pour se faire faire

un faux passeport et ainsi s'assurer de ne laisser aucune trace pouvant permettre de deviner l'itinéraire qu'il a choisi de suivre. Vous savez, plusieurs des criminels qu'il a défendus ont une dette de reconnaissance envers lui et même dans ce milieu, un service en attire un autre. La seule conclusion qui me semble évidente, c'est que s'il est parti à l'étranger, il l'a fait sous un faux nom. Il devient donc inutile de faire la tournée des aéroports. Peut-être était-ce ce qu'il voulait dire, dans sa lettre, lorsqu'il vous demandait de ne pas gaspiller d'énergie pour le retrouver. Si vous pouvez me donner des informations sur l'institution bancaire avec laquelle il traite, je vais vérifier s'il a effectué certaines transactions. Je dois cependant vous souligner que dans les circonstances, cela me surprendrait. Même si je vous ai dit, tout à l'heure, que je reconnaissais en Richard un homme de principes, j'ai l'intuition, malgré cette conviction, que mon enquête devrait se tourner vers le milieu criminel. À la suite des événements qui sont survenus, Richard se dit incapable d'éprouver de réels remords. Je pense qu'au contraire, il s'en veut suffisamment pour chambarder toute sa vie, surtout qu'il est prêt à prendre tous les moyens pour disparaître complètement de la vôtre.

— Vous pensez vraiment que Richard ait pu faire appel aux services de criminels pour parvenir à ses fins ? Il me semble que ça ne lui ressemble tellement pas.

— Je comprends vos interrogations, et c'est pour cela que je vous dis qu'il a peut-être été beaucoup plus bouleversé par les récents événements que sa lettre ne l'indique. D'ailleurs, le fait qu'il vous ait écrit plutôt que de vous affronter en personne peut être perçu comme un indice de son désarroi.

Élise sentit tout à coup l'anxiété l'envahir et une image qu'elle chercha à effacer au plus vite passa dans sa tête.

— Je vous écoute, et je ne peux m'empêcher de penser à une autre hypothèse. Se pourrait-il qu'il ait décidé de mettre fin à ses jours ?

— Je ne vous en ai pas parlé, mais je dois vous avouer que c'est une hypothèse que je retiens également. C'est même la première qui m'est venue à l'esprit après la lecture de sa lettre. Il y a cependant un détail qui me tracasse, c'est que son auto est demeurée à la porte. Quand on ne veut pas être retrouvé, on ne va pas se pendre dans son cabanon ou dans les bois avoisinants... Laissez-moi réfléchir... Je vais commencer par signaler que votre mari a officiellement disparu, ce qui va me permettre de faire appel à différentes ressources de la Sûreté. Nous allons mener deux enquêtes de front pour vérifier chacune des hypothèses que nous avons retenues ; à moins qu'en cours de route, nous en trouvions une troisième. Dans un tel cas, nous ferons les ajustements nécessaires. Je vous donne des nouvelles le plus tôt possible. En attendant, je vous demanderais d'être attentive à chaque détail qui pourrait nous conduire sur une piste quelconque... quelque chose qui n'est pas à sa place habituelle, un outil manquant... vous voyez ce que je veux dire ? Demandez à vos enfants d'en faire autant. Même si vous remarquez un détail qui peut, à première vue, vous paraître anodin, n'hésitez pas à me le communiquer.

Élise se fit un devoir de tenir sa sœur bien informée de tous les développements susceptibles de faire progresser leurs recherches. C'était en même temps une façon de sentir le soutien que pouvait lui apporter Brigitte. C'est lors de l'une de leurs conversations téléphoniques que Brigitte lui rappela que, dans le tourbillon des événements, elle n'avait pas encore répondu à la demande du détective, soit de vérifier la garde-robe de Richard et d'essayer d'identifier des vêtements manquants, ce qui pourrait indiquer comment il était vêtu en quittant la maison. Élise put ainsi définir que Richard portait un bermuda et des espadrilles. Elle ne parvint cependant pas à déterminer ce qu'il pouvait porter comme chemise ou tee-shirt. Richard n'était pas très friand à l'idée de porter des espadrilles,

préférant plutôt chausser des souliers lorsqu'il allait à l'extérieur et des sandales lorsqu'il était à la maison. En fait, il ne portait des espadrilles que lorsqu'il faisait du vélo ou qu'il marchait dans les chemins avoisinants. Élise se rappela la recommandation du détective et s'empressa de lui faire part de ces nouveaux détails.

— Je vous remercie, madame Élise, de m'avoir appelé. Ce que vous venez de me dire est précieux. Cela me permettra de joindre à la photo que j'ai déjà fait circuler une description partielle de la façon dont votre conjoint était vêtu au moment de sa disparition. Je veux en profiter pour vous dire que notre enquête progresse. Votre mari est bel et bien entré en contact avec un membre du monde interlope, spécialisé dans la fabrication de faux passeports. Cependant, selon les renseignements que nous avons pu obtenir, il n'aurait pas donné suite à sa demande et aucun passeport n'aurait finalement été délivré à son nom. Il nous reste quelques détails à vérifier, mais il semble bien que l'hypothèse voulant qu'il soit parti à l'étranger devienne de moins en moins plausible.

— Est-ce que vous êtes en train de me laisser entendre que le suicide se retrouve en tête des hypothèses à envisager ?

— Encore une fois, il faut éviter de sauter trop vite aux conclusions, mais je dois vous aviser que dorénavant, le plus gros de nos énergies sera engagé en ce sens. Nous allons ratisser les bois environnants du lac. Le fait que votre mari était en espadrilles me laisse croire, selon ce que vous me dites de ses habitudes, qu'il s'est éloigné à une distance respectable de votre demeure. Notre périmètre de recherche sera donc assez étendu. Cela suppose donc plusieurs jours de travail. Il nous faudra également explorer le lac.

— Je ne peux pas croire ce que vous me dites. Vous connaissez bien Richard... vous ne croyez pas, comme moi, qu'il soit impossible qu'il ait commis un tel geste ? Il aimait beaucoup trop la vie.

— Je comprends votre réaction, et je serais presque enclin à la partager. Mais, vous savez, dans mon métier, il faut parfois laisser les sentiments de côté ; nous n'avons pas le droit d'ignorer une avenue quelconque parce qu'elle nous semble improbable. C'est possible que nous nous trompions, mais ce n'est pas une raison pour négliger une piste, quelle qu'elle soit.

Les vacances estivales tiraient à leur fin et Élise devait commencer à penser à préparer les enfants pour la rentrée scolaire. Pour la première fois, elle devait effectuer cette tâche sans l'aide de Richard. Tout à coup, elle prenait réellement conscience que sa vie avait totalement changé et qu'elle devrait désormais composer avec ce désagréable sentiment de solitude. Elle entretenait de moins en moins l'espoir de retrouver un jour son amoureux. Elle appela encore une fois Brigitte à sa rescousse. Elle ne se sentait pas le courage d'arpenter seule les magasins pour trouver les crayons et cahiers de notes dont les enfants avaient besoin, et savait fort bien que ceux-ci n'avaient pas plus qu'elle le cœur de s'adonner à cette tâche.

Comprenant rapidement que sa sœur avait avant tout besoin d'extérioriser sa peine et ses inquiétudes, Brigitte lui suggéra de faire un arrêt devant un bon café. Elle avait deviné juste.

— Brigitte, tu ne peux pas savoir à quel point je suis malheureuse. J'ai constamment envie de pleurer, mais je n'ai pas le droit de me laisser aller devant les enfants. Ils sont aussi tristes que moi. Je n'ose pas imaginer leur réaction si jamais l'hypothèse du suicide devait se confirmer. Je ne sais vraiment pas comment je vais m'en tirer...

— Je te comprends et je suis tellement désolée. Je ne sais pas trop quoi te dire... La seule chose qui me vient à l'esprit, c'est ce cliché qui veut que quand la vie nous envoie une dure épreuve, elle nous fournit habituellement toutes les forces nécessaires pour la surmonter. Je peux aussi te répéter que tu pourras toujours compter sur moi. Je me sens tellement coupable que tu peux être certaine que je ne te lâcherai jamais. Quant aux enfants, si le pire devait arriver, je pense qu'ils t'aiment tellement qu'ils vont se donner comme mission de te consoler et de te soutenir, ce qui devrait les aider eux-mêmes à accepter la situation. Mais à l'heure actuelle, on voit tout en noir ; peut-être que rien de tout cela n'arrivera. As-tu eu des nouvelles de ton détective ?

Au moment où Élise s'apprêtait à répondre, la sonnerie de son cellulaire se fit entendre.

— Bonjour, madame Élise, c'est Émile Lafrance. Est-ce que ce serait possible de nous rencontrer dès cet après-midi ? J'ai de nouvelles informations à vous communiquer...

— Vous avez retrouvé Richard ?

— J'aimerais vous rencontrer et... autant que possible, sans les enfants.

— Je suis en compagnie de ma sœur et je suis tout près de vos bureaux ; je peux être là dans une dizaine de minutes.

— Très bien, je vous attends, votre sœur et vous.

Élise et Brigitte étaient vraiment nerveuses en parcourant les quelques coins de rue qui les séparaient de leur lieu de rendez-vous. Sans se le dire explicitement, toutes deux avaient une intuition qui ne leur laissait présager rien de réjouissant. Cette impression s'amplifia lorsqu'elles virent le visage du détective Lafrance.

— Mesdames, est-ce que je peux vous offrir un café ?

Élise était beaucoup trop anxieuse d'apprendre ce qu'avait à leur dire le détective pour prendre le temps de se faire servir un café.

— Non merci, nous venons d'en enfiler deux chacune. J'ai le pressentiment que vous n'avez pas de très bonnes nouvelles à nous apprendre, est-ce que je me trompe ?

Le soupir que laissa échapper le policier constituait presque en soi une réponse à cette question.

— Vous avez malheureusement raison.

Émile Lafrance n'eut pas le temps de poursuivre sa phrase que déjà Élise hurlait sa peine.

— Vous avez retrouvé Richard mort ?

— Pas encore, mais tout laisse présager que ce sera le cas dans peu de temps. Nous avons

concentré le début de nos recherches autour du lac, à l'extrémité ouest de celui-ci. C'est l'endroit le plus isolé et le plus difficile d'accès, là où le lac est le plus profond. Ça nous semblait donc un coin à privilégier pour quelqu'un qui veut s'enlever la vie et qui ne veut pas être retrouvé. La distance qui sépare le bout du lac de votre demeure justifie aussi le fait que Richard portait ses espadrilles. En fait, grâce à notre chien pisteur, nous avons découvert des vêtements et des chaussures que quelqu'un avait pris soin d'enterrer. Nous avons aussi trouvé, au loin, une petite pelle pliante qui a dû sûrement servir à cette opération. Je vais devoir vous demander si vous reconnaissez ces vêtements et ce petit outil...

Élise et Brigitte s'échangèrent un regard qui révélait tout le drame qui se profilait devant elles lorsque le détective leur présenta les objets maudits. Ils appartenaient bien à Richard.

— Pourquoi a-t-il pris la peine de se dévêtir ?

Le détective n'aimait pas beaucoup échafauder des théories dont il n'était pas certain, mais il avait tout de même une explication en tête.

— Maintenant qu'il est à peu près sûr que Richard a décidé de mettre fin à ses jours, je pense pouvoir affirmer qu'il ne voulait vraiment pas qu'on le retrouve. Il s'est donc lancé dans la partie la plus profonde du lac, en prenant les précautions nécessaires pour que son corps ne remonte pas à la surface. Dans ce contexte, l'une ou l'autre de ses pièces de vêtements aurait pu se détacher et trahir sa présence au fond du lac. Nous recherchons actuellement son corps et ma théorie devrait normalement se confirmer. J'ai une autre question à vous poser, madame Élise... Est-ce que votre mari avait un ami qui s'appelait Jos ?

— Jos, vous dites ? Laissez-moi réfléchir... Je ne vois pas, mais pourquoi me demandez-vous ça ?

— Nous avons retrouvé, dans une des poches de son bermuda, une enveloppe adressée à son ami Jos.

Brigitte vint à la rescousse de sa sœur.

— N'est-ce pas comme cela qu'il appelait amicalement son lac ?

— L'enveloppe vient tout juste de revenir du laboratoire. Je vais prendre connaissance du contenu en même temps que vous, mais si je comprends bien, il est fort possible que le contenu de cette enveloppe confirme l'hypothèse de la noyade volontaire.

Les trois n'avaient pas encore terminé de prendre connaissance de cette lettre que le détective recevait un coup de téléphone lui confirmant que l'on venait de récupérer le corps de Richard.

— Madame Élise, je vous offre toutes mes condoléances. Vous aviez un conjoint extraordinaire et je perds un de mes meilleurs amis ; je dirais même mon meilleur ami. Je vous laisse l'original de sa dernière lettre et si je peux me permettre un conseil, vous devriez la relire avec vos enfants. Si vous voulez que je sois avec vous au moment où vous allez leur apprendre cette terrible nouvelle, je peux être à vos côtés.

— Vous êtes gentil, mais je pense qu’il nous faut vivre cette épreuve en famille.

Le choc fut évidemment brutal pour des enfants qui avaient toujours vu leur père comme un modèle d’intelligence et de courage, imbu d’amour à distribuer. Élise les encouragea à exprimer toute leur tristesse et n’intervint d’aucune façon pour mettre fin aux pleurs qui venaient enterrer tous les bruits de la nature, si chers à Richard.

— Les enfants, je suis bien placée pour comprendre toute la peine que vous ressentez. Nous avons un moment plus que difficile à traverser et nous aurons besoin l’un de l’autre pour réussir à survivre à cette épreuve. Je voudrais que ce soir, au crépuscule, on se retrouve sur le quai pour faire un dernier adieu à votre père. Il a laissé une lettre que j’aimerais bien vous lire. Tante Brigitte va se joindre à nous pour l’occasion.

À mon grand ami Jos.

Salut, mon Jos,

Je veux te saluer une dernière fois, tu l’as plus que mérité.

Je veux d’abord te dire qu’avant de t’aimer, je t’ai admiré. J’ai admiré ta beauté, toi qui as toujours su adapter la couleur de ton eau à celle de tes rives que le soleil s’amusait à varier au même rythme que l’heure du jour. J’ai admiré ton élégance du soir, toi qui avais la délicatesse de refléter tel un miroir la montagne qui te surplombe. J’ai admiré tes huardes que tu t’amusais d’abord à faire flotter pour ensuite les faire plonger au fond de toi-même, simplement pour égayer nos soirées. J’ai admiré ton silence pour que l’on puisse entendre le ressac de tes vagues sur les roches qui te bordaient.

Mais je ne t’ai pas seulement admiré, je t’ai aussi aimé ; je t’ai beaucoup aimé parce que j’ai toujours pu compter sur toi. Tu te souviens, Jos, quand j’allais te rencontrer le matin... Parfois, je ne faisais que te contempler, parfois, je te demandais de m’inspirer, parfois, je te demandais de me conseiller. Combien de décisions, combien d’orientations, combien d’opinions ai-je façonnées sur ce quai qui te chevauchait...

Tu m’as guidé, mais tu as aussi accueilli toute ma famille, mes trois beaux enfants à mesure qu’ils grandissaient. Tu as reçu leur canot, leur kayak, leur planche à voile, leur pédalo. Tu leur as appris à nager, à plonger et même, à l’occasion, à s’étouffer. Tu leur as permis de jouer dans ton eau, de s’arroser, d’inviter leurs amis, d’endurer leurs cris. Tu nous as accueillis pour nos bains à toute heure du jour ou même de la nuit.

Mon cher Jos, je suis arrivé à la fin de ma vie et c’est avec toi que j’ai choisi de vivre ma mort. Je voulais une fin heureuse et c’est en toi que je la trouve. Ouvre-moi tes bras une dernière fois pour toujours. Je pars, mais toi tu restes. Je te supplie de continuer à vivifier mon Élise et mes enfants chéris de ton eau revigorante. Ils auront plus que jamais besoin de toi. Aime-les comme tu m’as toujours aimé.

Je te dis adieu, mon Jos, tu auras été le lac de ma vie.

Élise remit méticuleusement la lettre dans son enveloppe, non sans ressentir un immense frisson à la vue de trois petits visages innocents ravagés par la douleur.

— Je sais toute la peine que vous avez et je sais aussi que vous ne comprenez pas pourquoi votre père a fait ça. Je ne veux surtout pas que vous vous sentiez responsables du geste qu'il a décidé de commettre. Vous ne pouvez pas vous douter à quel point vous l'avez rendu heureux. Il ne supportait pas l'idée que vous l'aimiez moins à cause de l'erreur de parcours qu'il a commise. Il n'a pas voulu courir ce risque. Votre père a décidé de mettre fin à ses jours parce qu'il avait un problème, un seul problème, et c'est de ça qu'il faut que vous vous souveniez... il nous aimait trop.

D'un geste impulsif, Alexandre se jeta dans le lac et malgré les sanglots qui étreignaient sa voix, il invita son petit frère, sa petite sœur, sa mère et sa tante à venir le rejoindre.

— Venez, son ami Jos a besoin d'être consolé.

Les cris des huards remplacèrent les clairons, comme sonnerie finale rendant hommage au disparu.

